LETTRES

DE

MONSIEUR L'ABBE'

LE BLANC,

TOME TROISIEME.

LETTERS

LETTRES

DE MONSIEUR L'ABBE'

LE BLANC,

HISTORIOGRAPHE DES BASTIMENS

DU ROI.

Nouvelle Edition de celles qui ont paru sous le titre de Lettres d'un François.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LI.

LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE LXV.

A Monsieur l'Abbé DE ROTHELIN, *de l'Académie Françoise, de l'honneur qu'elle fait à la Nation & de l'utilité dont elle est pour l'avancement des Lettres, du besoin qu'auroient les Anglois, d'une pareille Societé pour perfectionner leur Langue.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

TANT que les Lettres ont été confinées dans les Colléges, les Sçavans ont existé inutilement pour la Société: semblables aux Prêtres Egyptiens, ils ne s'expliquoient que dans une Langue

qu'eux seuls pouvoient entendre. Servilement attachés à tous leurs Préjugés, ils se sont moins occupés à rechercher la vérité, qu'à maintenir des erreurs accréditées. Dès que la Philosophie a quitté la Langue de l'Ecole, & que les Muses ont osé parler la nôtre, les Gens du monde qui ont cultivé les Sciences & les Arts, ont porté dans les unes cet esprit de liberté & dans les autres ce goût qui leur sont naturels. Montagne s'est ouvert de nouvelles routes vers la Sagesse : pour inviter les autres à le suivre, il a semé de fleurs les sentiers qu'il leur a tracés : il a banni du raisonnement la sécheresse de la Logique. Malherbe a communiqué à nos Muses un ton plus décent & plus noble ; il leur a fait perdre la dureté qu'elles avoient encore de son tems ; enfin notre Langue qu'il a polie est devenue une Langue sçavante, & ce n'est qu'à l'Académie Françoise qu'elle est redevable de ce point de perfection où elle a été portée.

Nos Voisins sont forcés d'en convenir : tout prévenu qu'étoit le célebre Dryden en faveur de sa Nation, il a senti que l'Anglois ne pouvoit jamais devenir une Langue polie & réguliere,

sans le secours d'une Académie qui en fût uniquement occupée. Locke a aussi proposé à sa Nation l'exemple des François. *La Politique de quelques uns de nos François*, dit-il, *n'a pas jugé qu'il fût indigne du Public d'encourager & de récompenser ceux qui s'attachent a perfectionner la Langue.* Le Docteur Swift s'est plaint de ce qu'un établissement aussi glorieux pour les Lettres manquoit à l'Angleterre. Sous la Reine Anne, & dans le tems que le Comte d'Oxford étoit Ministre, ce Sçavant fit tous ses efforts pour procurer à sa Nation une *Académie Angloise*, sur le modéle de la vôtre. On a de lui une Lettre à ce sujet, qui prouve & quelle est parmi nous l'utilité, & quelle est dans les Pays étrangers la célébrité de l'Académie Françoise.

Le Docteur Swift a bien senti la nécessité qu'il y avoit d'admettre les Gens de qualité dans une Compagnie que l'on voudroit rendre honorable pour les Gens de Lettres, & à qui l'on confieroit le soin de perfectionner le langage, & d'épurer le Gout en Angleterre. En effet, les Dorset & les Rochester, parmi nous les N*** & les

S***, en un mot ceux qui ont le bonheur de pouvoir honorer les Muſes en les cultivant, ſont ceux qu'elles ſe plaiſent le plus à favoriſer.

Je vous en fais juge, vous, Monſieur, qui avez apporté à l'Académie Françoiſe & l'un & l'autre titre, & qui joignez aux avantages de la naiſſance ceux des dons les plus précieux de l'eſprit, vous devez ſentir mieux qu'un autre l'utilité qui réſulte pour les Lettres de cette Aſſociation. Si ceux qui les profeſſent ſont meilleurs Juges de la Langue écrite, les Gens de qualité peuvent mieux décider de la Langue qui ſe parle. Les uns ont approfondi davantage les Regles de la Grammaire & l'Etymologie des mots, les autres ſont des témoins plus sûrs de l'uſage du monde. C'eſt le concours des uns & des autres qui peut ſeul perfectionner une Langue. La Cour eſt le centre du Gout & de la Politeſſe. Nos Ecrivains ne peuvent puiſer l'un & l'autre que dans le commerce de ceux qui l'habitent. Les Comédies de Térence ſe ſentent de celui qu'il avoit avec Scipion.

Mais indépendamment de cette utilité réelle, il faudroit encore admet-

tre les Gens de qualité à l'Académie Françoiſe, ſans quoi les Gens de Lettres eux-mêmes ceſſeroient bientôt de déſirer d'en être. Ceux qui prétendent à celle-ci ne peuvent être ſoupçonnés de vuës intéreſſées ; elle ne promet point de Penſions, elle ne peut donner que de la gloire. Les talens de l'eſprit y rendent tous les hommes égaux. Voilà ce qu'elle offre de flatteur à l'amour propre, le premier mobile de toutes nos actions : celui qui eſt le plus grand par ſa naiſſance, ou le plus recommandable par ſon rang, penſe aſſez dignement de l'Homme de Lettres pour chercher à lui être aſſocié. Le Général d'Armées, le front ceint des Lauriers de la Victoire, croit en relever l'éclat en y ajoutant ceux des Muſes qu'il vient recevoir de vos mains. C'eſt ainſi que tour-à-tour il honore l'Homme de Lettres auprès duquel il prend place, & eſt lui-même honoré par celle qu'il occupe parmi vous.

Les Protecteurs des autres Académies ne ſont que les Confréres de l'Académicien François. Vous, Monſieur, qui dans celle des Belles Lettres occupez ſi dignement à tous égards la

Place d'Honoraire, n'avez-vous pas témoigné publiquement combien vous vous teniez honoré de celle que vous occupez à l'Académie Françoise. C'est cette égalité qui l'a fait rechercher jusqu'ici par tout ce que nous avons eu de plus grand dans les différentes parties de la Littérature. Tous ceux qui s'y sont distingués ont voulu être d'une Compagnie où ces Héros qui ont été les Défenseurs de l'Etat, & ces Prélats respectables qui ont fait la gloire de l'Eglise Gallicane, ont souhaité d'être admis : à côté des noms des Corneilles & des Racines vous avez la satisfaction de trouver ceux des Villars & des Bossuets.

Quel aiguillon n'est-ce pas pour tout homme qui se sent quelque talent, que l'espoir de devenir Membre d'un Corps aussi illustre ! Tous les hommes ne se conduisent pas par l'intérêt ; ceux qui font leur Cour aux Muses, ne recherchent communément que la gloire. Un de vos Confréres également recommandable par ses talents, par ses Mœurs, & par l'amitié dont vous l'honorez m'a avoüé plus d'une fois qu'il ne devoit la réputation qu'il s'est acquise qu'au

désir qu'il avoit eû dès sa jeunesse de se rendre digne de la Place qu'il occupe aujourd'hui. A son exemple quels efforts ne fera pas un Homme de Lettres pour mériter d'être admis dans une Compagnie qui lui donne pour Confreres ceux qui occupent les premiers rangs dans l'État, & les premieres Dignités dans l'Eglise. Quoi qu'en disent ceux que le désespoir de n'y pouvoir entrer fait parler, l'Académie Françoise est aussi glorieuse pour la Nation, qu'utile pour les Lettres ; le plus haut point d'honneur où celui qui les cultive parmi nous puisse atteindre, est de devenir un de ses Membres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXVI.

A Monsieur le Chevalier DE B**, *des Combats de Gladiateurs & du goût que l'on a en Angleterre, pour tous les exercices violents.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

C'Est au hazard qui m'a fait jetter aujourd'hui les yeux sur les Papiers Publics que vous devez la Lettre que je vous écris; ce sont, à proprement parler, les Regîstres des Mœurs de la Nation : on y trouve souvent des choses singuliéres, & l'Article que je vais vous communiquer, m'a paru de ce nombre. Ce sont les défis de deux Braves d'une espéce inconnue parmi nous, & plus estimée peut-être ici qu'elle ne devroit l'être.

CARTEL.

» D'autant que moi, *George Bishop*

» de Shaftsbury dans le Comté de Dor-
» set, Maître de la Noble Science de
» Défense dans toutes ses branches, ai
» été ici très-injurié par M. Maguire
» à l'égard de celle de l'Epée ; je l'in-
» vite à se battre avec moi, à toute ou-
» trance sur le Théâtre. C'est ce que
» désire & ce qu'attend avec empresse-
» ment. Votre Serviteur, *George*
» *Bishop*.

RÉPONSE.

» Moi, *Félix Maguire*, du Royaume
» d'Irlande, Maître de mon Epée, &
» qui me suis battu avec les plus Il-
» lustres de ce Royaume, à sçavoir,
» M. Figg, M. Sparks, M. Sutton,
» M. Johnson, M. Gill, & autres
» grands Hommes ; je ne manquerai
» pas de joindre M. Bishop au lieu &
» au tems dont il sera convenu, & je
» sçaurai maintenir contre lui l'honneur
» dû à mon Epée & à mon Pays. Qu'il
» prenne garde surtout que je ne lui
» fasse porter une paire de Béquilles,
» comme cela m'est déja arrivé à l'é-
» gard de quelques-uns de ses Com-
» patriotes. Votre Serviteur, *Félix Ma-*
» *guire*.

Que penſez-vous, Monſieur, de la fanfaronade de ces vils Gladiateurs ? ou ſi ce ſont des Hommes courageux, quel dommage que leur courage ſoit ſi mal employé ! Le goût qu'ont les Anglois pour ces ſortes de Spectacles, ne vous étonne-t-il pas ?

Quelque ſoit la célébrité de ces deux Champions, je crois que vous me pardonnerez de ne pas pouſſer la curioſité juſqu'à vouloir être moi-même témoin de leurs hauts faits d'Armes. Les Anglois nous reprochent notre répugnance pour ces Combats barbares, comme l'effet de notre molleſſe ; ne ſerions-nous pas auſſi-bien fondés à interpréter à leur déſavantage le goût qu'ils y prennent ? L'Humanité ne doit-elle pas ſouffrir à voir des malheureux s'aſſommer à coups de bâtons, ou ſe couper par morceaux ? Sans accuſer le Peuple, qui s'en fait un amuſement, d'être cruel, ne rougiſſons pas de fuir juſqu'à l'image même de la cruauté.

Il eſt aſſez difficile que ces Spectacles n'inſpirent pas une ſorte de férocité. Après qu'on ſe fût apprivoiſé à Rome à voir des Lions & des Tigres s'entre-déchirer, ces combats devinrent

insipides au Peuple, il fallut pour les satisfaire, les faire battre contre des Hommes. Les Romains se faisoient un jeu de ce que nous appellons aujourd'hui Barbarie. Ils aimoient à voir répandre du Sang, ils contemploient avec plaisir dans un Gladiateur expirant, le Spectacle horrible des douleurs & des agonies de la mort. Ils avoient des Maîtres, ou plutôt des Monstres de férocité, qui apprenoient à ces infortunés à mériter les applaudissemens du Peuple, soit en souffrant avec constance, soit en mourant avec grace. Mais que prouve l'exemple des Romains, sinon qu'ils n'avoient pas autant de politesse qu'ils pensoient en avoir, & qu'ils étoient plus cruels qu'ils ne croyoient l'être? Après-tout, Grecs ou Romains, que nous importe? Ne nous en laissons pas imposer par l'autorité des Nations; ne reconnoissons que celle de la Raison. De pareils Spectacles sont indignes d'Etres qui en sont doués, & ne peuvent que faire honte à l'humanité. Les Sages en ont toujours eu horreur. *Si celui qui souffre est coupable, il n'a que ce qu'il mérite; Mais vous, qu'avez-vous fait;* dit Séneque, *pour mériter de le voir souffrir?*

Il faut avouer que ces Combats de Gladiateurs Anglois ne sont plus autant à la mode qu'ils l'ont été. Les honnêtes gens y ont presque renoncé. On n'y voit guéres à présent que la plus vile Populace, ou cette classe d'Hommes peut-être encore plus méprisables que ceux de la lie du peuple, puisqu'ils s'en rapprochent autant par les Mœurs, qu'ils en sont séparés par la Naissance.

Je ne dois pourtant pas vous laisser ignorer qu'ici plusieurs gens du premier rang font assez de cas de ce noble exercice pour vouloir l'apprendre eux-mêmes, & que quelques uns d'eux regardent la Science du Gladiateur comme le premier mérite d'un Gentilhomme accompli. J'en connois un, c'est M. S ** Frere du Duc de M **. qui a fait son apprentissage sous ce fameux M. Figg dont il est parlé ci-dessus. Cet Anglois tient à tel honneur d'être élevé de ce grand Maître, qu'il l'a souvent à sa Table : il le promet aux Soupers d'apparat qu'il donne, comme on promet à Paris Gélyotte ou Chassé, & il ne faut pas le trouver étrange, chaque Pays a ses Mœurs. En France on chante pour s'amuser ; ici l'on fait le

coup de poingt pour passer le tems.

M. Figg dit un jour lui-même à une personne de ma connoissance, qui avoit l'honneur d'être d'un de ces Soupers: *Monsieur, aucun Homme n'a plus de compassion que moi pour les Pauvres & les Malheureux; mais dès que je suis sur le Theâtre, si je vois de la chair il faut que je coupe.* Tels sont les propos de Table dont cet Homme célebre régale les Admirateurs de ses talens, ce qui doit assurément faire un convive fort agréable.

A l'égard des Combats à coup de poingt, la Noblesse en Angleterre n'y excelle pas moins que le Peuple. Un des Pairs du Royaume est encore aujourd'hui la terreur des Fiacres de Londres. J'ai connu à la Campagne un Chevalier Baronet qui y a fixé sa demeure, c'est un Homme fort âgé, qui néantmoins se pique encore d'être le premier Lutteur de toute la Grande Bretagne. Il y a quelques années qu'il a publié un Livre sur l'utilité de cet Art où il excelle. Comme il n'a pas fait d'aussi grands Disciples qu'il l'auroit souhaité, par zèle pour le bien public autant que par passe-tems, il l'enseigne

aujourd'hui gratis à ceux qui veulent bien recevoir ses leçons. Un Membre du Parlement, Seigneur de son voisinage, fut un jour lui rendre visite; comme ils se promenoient ensemble en parlant de cet Art merveilleux, & des avantages qu'on en peut retirer dans la Société, le vieux Chevalier saisit son Homme par-derriere, & le jetta par-dessus sa tête. Celui-ci, un peu froissé de sa blessure, se releve tout en colere... *Mylord*, lui dit cet habile Lutteur, d'un ton grave & important, *il faut que j'aye bien de l'amitié pour vous. Vous êtes le seul à qui j'ai montré ce tour-là* *.

Je m'imagine, car il faut toujours voir les choses du côté le plus favorable, que ce sont moins ces Combats mêmes qui plaisent aux Anglois, que l'exercice qu'ils y prennent; & ici en

* Callibius haussa un jour un bâton qu'il tenoit pour en donner à Autolicus, homme dispos & roide à la Lutte sur lequel le Philosophe Xenophon composa jadis le Livre de la Lutte, mais lui qui entendoit les ruses de la Lutte, le saisit soudainement aux Cuisses, & l'enlevant en l'air, le jetta par terre à la renverse. *Plutarque. Vie de Lysander.*

effet on en prend de toutes sortes. En général, combien d'Hommes exercent leur corps, combien peu exercent leur esprit !

On pourroit mettre au rang des exercices les plus violens qui sont ici en usage, celui d'aller en Carrosse : il n'en est guéres à Londres qui ne puissent tenir lieu aux Anglois du Trémoussoir de M. l'Abbé de S. Pierre. Ceux qui ont soin de leur santé, donnent la préférence aux Voitures les plus rudes. Suivant les infirmités dont on se croit menacé, on se livre aussi à d'autres sortes d'exercices. On joue à la Boulle pour la Gravelle ; pour les maux de Tête on trotte à Cheval.

Cependant, si l'aliment le plus sain devient une espéce de Poison pour ceux qui en font un usage immodéré, l'exercice, quelque néceſſaire qu'il soit à la santé, peut-être très-pernicieux pour ceux qui en abusent. Plusieurs Anglois mettent leur gloire à soutenir des fatigues, qui font le malheur de ceux dont la profession est de les supporter. J'ai connu un jeune Homme de qualité, qui se vantoit de courir plus vîte & plus long-tems qu'aucun Coureur d'An-

gleterre. Il avoit gagné à ce métier plusieurs gageures considérables; & si l'on m'a dit vrai, il courut un jour de Londres jusqu'à York sans s'arrêter. A l'exemple de ceux qui vouloient obtenir le prix de la Course aux Jeux Olympiques, & qui étoient obligés pour se mettre en état de le disputer, de vivre sobrement, de s'abstenir de Ragoûts; en un mot, de suivre en tout un régime assez génant : lorsque cet Anglois avoit de pareilles courses à fournir, il s'y préparoit, pour se rendre plus léger, par des saignées, des purgations & des sueurs violentes. C'est ainsi qu'aux dépens de sa santé même, qu'il a altérée, il a acheté la réputation d'être le premier Coureur d'Angleterre. Dans quelle classe mettrons-nous un Homme qui paye si cher un mérite si frivole? Dans celle des Hommes Singuliers, ou dans celle des Insensés? Que ne produit pas dans une tête mal organisée la ridicule envie d'occuper les autres de soi!

En plus d'une Province d'Angleterre, de même qu'autrefois à Olympie & à Lacédémone, on voit aussi de jeunes Filles se disputer le prix de la Course;

Courſe : ce ſont communément des Villageoiſes fortes & robuſtes, qui courent d'une vîteſſe étonnante.

Peut-être que ce goût, que les Anglois témoignent pour toutes les ſortes d'exercices, eſt une preuve qu'il leur eſt néceſſaire. Parmi les plaiſirs, ceux même qui paſſent pour arbitraires, viennent ſouvent de beſoins réels. Qui ſçait ſi la qualité de l'air qu'on reſpire en Angleterre, & les alimens dont on s'y nourrit ne ſont pas cauſe qu'on y a plus beſoin qu'ailleurs de tout ce qui peut exciter la tranſpiration ? Ces différens exercices ſont des recettes ſûres contre le *Spleen* ; & je crois que généralement parlant, ils rendent les Anglois plus robuſtes que les François. Les Hommes ſont d'autant plus forts, qu'ils font plus d'uſage de leurs forces.

Les Romains qui dans les commencemens s'adonnerent aux Exercices du corps pour ſe rendre plus guerriers, les cultiverent dans la ſuite pour la ſanté. C'eſt pour cela qu'Auguſte jouoit ſouvent au Ballon. Mais je ne puis comprendre comment on peut ſe livrer à ceux qui dégradent la dignité de notre

Nature ! Comment des Etres, qui ont quelque ſentiment d'humanité, peuvent-ils voir comme des Jeux ces Aſſauts de vils Gladiateurs, qui les mettent de niveau avec les Animaux, dont ils imitent la férocité !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXVII.

A Monsieur FRERET, *des Auteurs Anglois & François, & des Caracteres qui les distinguent, de la multitude de Livres qui s'impriment en Angleterre, &c.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'AI reçu toutes les Nouveautés Littéraires qui ont paru au commencement de cette année, & que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Pour commencer à m'acquitter envers vous, j'ai chargé le Courier de Mylord Walde-Grave de cinq ou six Brochures Politiques, & vous recevrez bien-tôt par M. Smith de Boulogne, un Paquet plus considérable. Je vous envoye à mon tour ce qui a paru ici de plus supportable dans tous les genres de Littérature.

Que nous sommes stériles, nous au-

tres François, en comparaiſon des Anglois ! On met au jour en ce Pays-ci plus d'Ouvrages en un mois, que la Preſſe de Paris n'en fournit en un an. Dans la ſeule année derniere, on en a imprimé près de quinze cens, ſans compter toutes ces Feuilles de Nouvelles & de Politiques qui paroiſſent tous les jours, & qui occupent un Peuple plus embarraſſé de ſon loiſir, qu'on ne l'eſt communément parmi nous. Les Anglois ne vivent & ne converſent pas autant les uns avec les autres, que le font les François. Ainſi, pour remplir les vuides de leur vie, ils ont plus beſoin de faire ou de lire des Livres. Ce qui eſt à peu près égal pour le grand nombre de ces Ecrivains. Leur Naturel les porte au ſilence, comme le nôtre nous porte à la diſſipation ; & le ſilence inſpire autant le goût de la Lecture, que la diſſipation en éloigne. Peut-être même que de ce grand nombre de gens qui font ici des Livres, la plûpart ne ſe mêlent d'écrire, que parce qu'ils n'ont pas aſſez d'eſprit pour faire autre choſe. Nous n'avons nous-mêmes en France que trop d'Auteurs de cette eſpéce, qui ne compoſent des

Romans ou des Histoires, que parce qu'ils ne sont pas en état de faire d'autre métier. A Paris, les Spectacles débauchent l'esprit des jeunes gens : A peine ont-ils fréquenté six mois le Parterre, qu'ils veulent à leur tour paroître, comme Auteurs, sur le Théâtre. La Comédie Italienne, à qui l'on pourroit reprocher de jouer tant de misérables Piéces, si elles n'y étoient souvent applaudies, est cause que beaucoup de Clercs désertent l'Etude de leurs procureurs, & embrassent par paresse une Profession qui flatte davantage leur amour-propre, mais qui ne demande pas plus de talens que celle qu'ils quittent ; car il n'est point vrai, comme on le suppose, que même pour faire un mauvais Ouvrage, il faut encore avoir de l'esprit, il suffit pour cela de s'en croire ; & de toutes les erreurs de l'amour-propre, celle-ci est assurément la plus commune *.

* *On a vû à Paris un Auteur traduire en François tous les Auteurs Latins sans savoir ni le Latin ni le François . . . . On en voit d'autres enseigner l'art de réussir à la Cour, sans y avoir jamais mis le pié . . . . On en voit faire des Livres de Dévotion, sans qu'ils*

Il eſt auſſi pluſieurs Auteurs, qui, de même que notre Ancien Belleforêt, n'écrivent que parce qu'ils ont une Famille à entretenir. *Ils ont*, comme lui, *des Moules auxquels avec grande promptitude ils jettent des Livres nouveaux : ce ſont autant de Recueils & de vaines Narrations qu'ils copient les uns d'après les autres.*

En Angleterre, en France, & ſurtout en Hollande, combien y a-t-il d'Ecrivains aux gages d'un Libraire, qui, comme autrefois Du Ryer, travaillent à quarante ſols la Feuille ? C'eſt dommage que la plûpart d'entr'eux n'ayent pas aſſez d'Eſprit ou aſſez de talent pour s'appliquer uniquement à des Traductions. Les Libraires, à qui ils ſe vendent, les employeroient plus utilement, & pour le Public & pour eux-mêmes. *Il devroit*, dit Montagne, *y avoir quelques Corrections des Loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme il y en a contre les Vaga-*

ayent ſeulement lû l'Evangile, & traiter les matiéres de Religion, ſans d'autre étude que celle du Monde & des matiéres profanes.

bonds & les Fainéans : En beaucoup d'Auteurs, la manie d'écrire eſt une eſpéce de rage, que rien ne ſçauroit contenir *.

D'Ablancourt a eu raiſon de dire, qu'il vaut mieux traduire de bons Livres, que de faire des Livres nouveaux, qui la plûpart n'apprennent rien de nouveau. Bayle avoit remarqué, qu'on ne s'étoit pas encore aviſé de faire l'Hiſtoire des grands Criminels ; on a fait pis de nos jours en nous donnant *Les Cauſes Célébres*, qui ne ſont à pluſieurs égards que l'Hiſtoire de différens Scélérats, ou les Annales de la Greve. De pareils Ouvrages font honte à l'Humanité, & peuvent être d'un uſage pernicieux dans la Société. Peut-être inſtruiront-ils plus d'Hommes pervers dans le Crime, que les Réflexions de l'Auteur n'en corrigeront.

Ce n'eſt point par la multitude des Livres qui paroiſſent tous les ans, que l'on peut juger de la ſupériorité d'une Nation ſur une autre en fait de Sciences, c'eſt par le goût, la ſolidité &

* *Quatuor millia Librorum Didymus Grammaticus ſcripſit, miſer erat ſi tam multa ſupervacua legiſſet.*

l'utilité de ſes Ouvrages. Malgré cette grande fécondité des Ecrivains Anglois, les bons Livres ne ſont pas plus communs ici qu'ailleurs. Il s'y en imprimeroit ſûrement beaucoup moins, ſi tous ceux qui ſe mêlent d'écrire étoient obligés ſeulement de ſçavoir leur Langue. Car ce ſeroit trop exiger d'eux, que de leur demander de l'ordre & de la correction dans leurs Ouvrages. La Langue Angloiſe, comme vous le ſçavez, a peu de principes fixes; & vous conviendrez que la plûpart de ceux qui l'écrivent, n'en reſpectent aucun.

Ce qui augmente de beaucoup le nombre des mauvais Livres qui paroiſſent ici, ce ſont, il faut l'avouer, la plûpart de ceux qui viennent du nôtre. On traduit à Londres tout ce qui paroît de nouveau à Paris, & cela ſans aucun choix, les plus miſérables Ouvrages, comme les meilleurs. De-là ceux de nos Auteurs à qui l'on fait cet honneur, n'ont aucun ſujet de s'en enorgueillir. * * qui n'eſt connu que par les Exemplaires que l'Auteur en a donnés, vient de paroître en Anglois. Toute mauvaiſe qu'eſt la nouvelle Hiſtoire de Portugal, ſi elle eut ſeulement

pû

pû passer la Mer, elle eût infailliblement été traduite. De pareilles Productions, quoiqu'étrangeres, jointes à celles de même espéce que leur Climat leur fournit en beaucoup plus grand nombre, inondent la Littérature Angloise d'un Déluge de Barbarie & de mauvais Gout.

Ce que je reprocherois le plus volontiers aux Auteurs Anglois, c'est de ne sçavoir pas faire un Livre. Leurs Ouvrages les meilleurs manquent le plus souvent de Méthode. Depuis quarante ans on a plus écrit en Angleterre sur la Médecine, que dans tout le reste de l'Europe; cependant en est-il rien sorti que l'on puisse comparer à cet égard au Traité *De Morbis Venereis* de M. Astruc? Il n'est ici aucun de ceux qui sont faits pour en juger, qui ne regarde cet Ouvrage comme le plus utile & le mieux fait qui ait paru depuis long-tems en Médecine. Mais en quelque genre que ce soit; & en France comme ailleurs, il est rare de réunir l'un & l'autre mérite. Beaucoup de nos Ecrivains ont le défaut précisément opposé à celui des Anglois. Ils arrangent quelquefois des riens avec tout l'art &

toute la méthode poſſible. C'eſt dommage que de pareils Auteurs n'ayent rien à nous apprendre : on ſent que s'ils avoient eu de la matiere, ils auroient ſçu la mettre en œuvre. Auſſi notre façon de louer un Ouvrage, eſt aujourd'hui de dire : *C'eſt un Livre bien fait, une Piece bien écrite, un Diſcours bien arrangé :* Les Anglois au contraire diſent : *C'eſt un Livre plein de bonnes, ou d'excellentes choſes.*

Vous avez dû, Monſieur, remarquer encore une différence eſſentielle entre leurs Auteurs & les nôtres. Les Anglois qui traitent des Sciences abſtraites, ne cherchent pas aſſez à ſe rendre clairs, ils ſemblent toujours craindre d'en trop dire ; ils ſont auſſi avares de mots que prodigues d'idées. Tel eſt le caractère du célébre Bacon. Quatre lignes des Principes Mathématiques de Newton, donnent la torture aux Géométres les plus habiles. Locke eſt peut-être le ſeul Auteur Anglois qui ait ſçu éviter ce défaut. Ceux au contraire qui écrivent des choſes de gout & d'agrément, péchent par trop de diffuſion & d'abondance : ils craignent toujours de n'avoir pas aſſez d'eſprit, ils entaſſent figures

sur figures. Ils s'écartent à tout moment de leur sujet, pour ne point perdre les moindres choses qui y ont rapport ; & l'idée principale est souvent offusquée par les idées accessoires.

Dans le premier cas, les Auteurs François sont encore sujets au défaut opposé à celui des Anglois. On a plus d'une fois reproché aux nôtres, d'étendre en un gros Volume, ce qui ne feroit souvent que la matiere d'une Dissertation de vingt pages. Un Auteur qui se défie trop de la pénétration de ses Lecteurs, ne donne pas grande idée de la sienne, & tel prend beaucoup de peine pour se faire entendre, que, malheureusement pour lui, on n'entend que trop.

Pour ce qui regarde la maniere de traiter les choses de gout & de pur agrément, vous avez raison de soutenir que ni les Anglois, ni aucune autre Nation ne le peut disputer aux François. M. Congreve, M. Addison, le Comte de Shaftesbury, le Docteur Swift & M. Pope, ne se sont si fort distingués des autres Ecrivains de leur Patrie, que parce qu'ils ont autant étudié nos bons Auteurs du dernier Siécle, que

les grands modèles de l'Antiquité.

La prodigieuse quantité de Livres qui s'impriment ici tous les mois sur toutes sortes de matieres, nous fait voir quel est le génie de cette Nation. Dans les Productions Littéraires, chaque Auteur ne reconnoît de régle que son gout, j'eusse peut-être aussi bien fait de dire que son caprice. Tel homme même se mêle ici d'écrire, qui n'a appris sa Langue qu'à la Halle *. Un Cordonnier qui sçaura un reméde de Bonne Femme, écrira sur la Médecine. Rien n'est si aisé que de faire des Livres, quand on se dispense des soins que demandent le Style, l'ordre & la correction.

Au reste, je suis bien loin de condamner cette abondance de Livres. Les plus mauvais ne laissent pas d'être encore utiles à la Nation. Ils font vivre à Londres plusieurs Ouvriers; ils soutiennent au-dehors plusieurs Manufactures de Papier, & par conséquent

* Locke se plaint de ce qu'en Angleterre on néglige trop la Langue Maternelle. *Ils sont* (les Anglois) *si éloignés*, dit-il, *d'en apprendre les Régles, qu'ils ne sçavent pas même qu'il y a une Grammaire Angloise.* De l'Education des Enfans.

le Commerce. C'eſt ainſi qu'en effet en quelque Pays que ce ſoit ce grand nombre d'Ecrivains peut être très-utile à un Etat, pourvû que d'ailleurs il y ait aſſez de Laboureurs, car on ne doit ſouffrir aucune Profeſſion qui puiſſe préjudicier à la culture des Terres.

Il faut ſonger auſſi que tel Ouvrage nous paroît mépriſable, qui ne l'eſt pas pour une autre Claſſe d'hommes. Combien en eſt-il que *Pierre de Provence* & *Jean de Paris* amuſent ? Il faut des Ouvrages pour la Ville, & d'autres pour la Province. Le Journal de Verdun eſt pour les Curés de Campagne, ce qu'eſt le Mercure pour les Chanoines d'une petite Ville. Perſonne ne ſe doute à Paris, de la réputation qu'a le *** dans les Provinces. Enfin il eſt convenu qu'il y a peu de mauvais Ouvrages qui ne contiennent quelque choſe de bon. Ces jours paſſés je trouvai moi-même dans un Livre Anglois, auſſi ignoré qu'il mérite de l'être, un morceau qui me parut agréable. Je vous l'envoie en François, pour que vous en puiſſiez faire part à vos amis. C'eſt ainſi que le métal le plus précieux ſe trouve ſouvent allié aux matiéres les plus viles,

c'eſt faire une choſe également utile & pour ſoi & pour les autres, que de l'en ſéparer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

SUR LA

VANITÉ ET L'AMBITION

DE L'ESPRIT HUMAIN.

CICÉRON, dans le premier Livre de ſes *Tuſculanes*, fait voir ingénieuſement la fauſſeté des jugemens que nous formons ſur la durée de la Vie humaine comparée à l'Eternité. Pour donner plus de force à ſon raiſonnement, il cite un Paſſage de l'Hiſtoire Naturelle d'Ariſtote, touchant une eſpéce d'Inſectes commune ſur les bords

de l'HIPANIS *, qui ne vivent jamais au-delà du jour où ils sont nés.

Pour suivre l'idée de cet élégant Ecrivain, supposons qu'un des plus robustes de ces Hipaniens (c'est ainsi qu'ils sont nommés dans l'Histoire) fût selon ses notions aussi ancien que le tems même, il aura commencé à exister à la pointe du jour, & par la force extraordinaire de son tempérament, il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de secondes, de dix ou de douze heures. Durant une si longue suite d'instans, par l'expérience & par les réflexions sur tout ce qu'il a vû, il doit avoir ac-

* Fleuve de Scythie, qui porte aujourd'hui le nom de *Bog*.

Aristote dit, qu'il y a de petites Bêtes sur la Riviere Hipanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse, celle qui meurt à cinq heures du soir, elle meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se moque de voir mettre en considération d'heur ou de malheur ce moment de durée? Le plus & le moins en la nôtre, si nous le comparons à l'Eternité, ou encore à la durée des Montagnes, des Etoiles, des Arbres & même d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule. Essais de MONTAGNE.

quis une haute sageſſe. Il voit ſes ſemblables qui ſont morts ſur le Midi, comme des Créatures heureuſement délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles la vieilleſſe eſt ſujette. Il peut avoir à raconter à ſes Petits-Fils, une Tradition étonnante de faits antérieurs à tous les Mémoires de la Nation. Le Jeune Eſſaim compoſé d'Etres qui peuvent avoir déja vécu une heure, approche avec reſpect de ce vénérable Vieillard, & écoute avec admiration ſes Diſcours inſtructifs. Chaque choſe qu'il leur racontera, paroîtra un prodige à cette Génération dont la vie eſt ſi courte. L'eſpace d'une journée leur paroîtra la durée entiére des tems, & le crépuſcule du jour ſera appellé dans leur Chronologie, la grande Ere de leur Création.

Suppoſons maintenant que ce vénérable Inſecte, ce Neſtor de l'Hipanis, un peu avant ſa mort, & environ l'heure du coucher du Soleil, raſſemble tous ſes Deſcendans, ſes Amis & ſes Connoiſſances, pour leur faire part en mourant de ſes dernieres penſées, & leur donner ſes derniers avis. Ils ſe rendent de toutes parts ſous le vaſte abri d'un

Champignon, & le ſage Moribond s'adreſſe à eux de la maniere ſuivante:

» AMIS & Compatriotes, je ſens » que la plus longue vie doit avoir une » fin. Le terme de la mienne eſt arrivé; & je ne regrette pas mon ſort, » puiſque mon grand âge m'étoit devenu un fardeau, & que pour moi » il n'y a plus rien de nouveau ſous » le Soleil. Les Révolutions & les Calamités qui ont déſolé mon Pays, le » grand nombre d'accidens particuliers » auxquels nous ſommes tous ſujets, » les infirmités qui affligent notre eſpéce, » & les malheurs qui me ſont arrivés » dans ma propre Famille, tout ce que » j'ai vû dans le cours d'une longue vie, » ne m'a que trop appris cette grande » vérité: Qu'aucun bonheur placé dans » les choſes qui ne dépendent pas de » nous, ne peut être aſſuré ni durable. » L'incertitude de la vie eſt grande! » Toute une Génération entiere a péri » par un vent aigu. Une multitude de » notre Jeuneſſe imprudente, à été balayée dans les eaux, par un vent frais » & inattendu. Quels terribles Déluges » ne nous a pas cauſés une pluie ſoudaine! Nos Abris même les plus ſo-

» lides, ne sont pas à l'épreuve d'un
» Orage de grêle. Un nuage sombre
» fait trembler les cœurs les plus cou-
» rageux. J'ai vécu dans les premiers
» âges, & conversé avec des Insectes
» d'une plus haute taille, d'une consti-
» tution plus forte, & je puis dire en-
» core d'une plus grande sagesse qu'au-
» cun de ceux de la Génération présen-
» te. Je vous conjure d'ajouter foi à
» mes dernieres paroles, quand je vous
» assure que ce Soleil qui nous paroît
» maintenant au-delà de l'eau, & qui
» semble n'être pas trop éloigné de la
» Terre, je l'ai vû autrefois fixé au mi-
» lieu du Ciel, & lancer ses rayons
» directement sur nous. La Terre étoit
» beaucoup plus éclairée dans ces âges
» reculés, l'air beaucoup plus chaud,
» & vos Ancêtres plus sobres & plus
» vertueux. Quoique mes sens soient
» affoiblis, ma mémoire ne l'est pas, je
» puis vous assurer que cet Etre glo-
» rieux a du mouvement. J'ai vû son
» premier lever sur le sommet de cette
» montagne, & je commençai ma vie
» vers le tems ou il commença son
» immense Carriére. Il a, pendant plu-
» sieurs Siécles, avancé dans le Ciel

» avec une chaleur prodigieuſe, & un
» éclat dont vous ne pouvez avoir au-
» cune idée, & que ſûrement vous n'au-
» riez pû ſupporter. Mais maintenant
» par ſon déclin & une diminution ſen-
» ſible dans ſa vigueur, je prévois que
» toute la Nature doit finir en peu de
» tems, & que ce monde va être enſé-
» veli dans les ténébres en moins d'u-
» ne centaines de Minutes.

» Hélas, mes Amis! combien ne me
» ſuis-je pas autrefois flatté de l'eſpé-
» rance trompeuſe d'habiter toujours
» cette Terre? Quelle magnificence
» dans les Cellules que je me ſuis moi-
» même creuſées! Quelle confiance n'a-
» vois-je pas miſe dans la fermeté de
» mes membres & les reſſorts de leurs
» jointures & dans la force de mes aîles!
» Mais j'ai aſſez vécu pour la Nature
» & pour la gloire, & aucun de ceux
» que je laiſſe après moi, n'auront la
» même ſatisfaction en ce Siécle de té-
» nébres & de Décadence que je vois
» qui eſt commencé.

LETTRE LXVIII.

A Monsieur le Président BOUHIER, *de la Chambre des Communes & des Elections.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

HEUREUX qui comme vous peut s'entretenir avec Platon ! C'est dans le commerce de ces grands Hommes de l'Antiquité que l'on puise cette saine Philosophie qui juge de tout & ne s'étonne de rien. Celui qui se l'est rendue familiere ne regarde plus l'injustice & l'erreur que comme les suites de la foiblesse presque inséparable de notre Nature. Il n'est point surpris de voir ou des Particuliers, des Corps & des Nations entieres, tendre à un but & ne pas prendre les voyes qui y conduisent, ou les vices de l'Humanité, rendre inutiles les pré-

précautions de la plus ſage Politique.

C'eſt ſous les Régnes de Henri VII. & de Henri VIII. que la Chambre des Communes s'eſt miſe en poſſeſſion de l'Autorité dont elle eſt aujourd'hui revêtue, & qui étoit auparavant exercée par la Chambre des Pairs. Les Membres de la Chambre baſſe du Parlement ſont les grands Commiſſaires du Royaume, députés de toutes parts pour préſenter au Roi & aux Seigneurs, les Griefs de la Nation, leur demander la Réforme des abus, & s'il eſt néceſſaire, la punition de ceux qui en ſont les Auteurs.

Ce que l'Angleterre a conſervé de liberté, elle le doit ſans contredit, à la Chambre des Communes; mais peut-être a-t-elle montré plus de courage dans les tems orageux, que de vigilance dans les calmes apparens qui ont auſſi leurs dangers. Sans reprocher aux Anglois d'aujourd'hui d'avoir dégénéré de la Vertu de leurs Ancêtres, il eſt ſûr que s'ils ont encore les mêmes principes, ils ne tiennent plus la même conduite, s'ils ſont auſſi jaloux de leurs Priviléges, ils ne ſont pas auſſi attentifs dans le choix de ceux à qui ils confient le ſoin de les défendre.

La chose la plus importante pour la Nation, c'est l'Election des Membres de la Chambre Basse : l'Homme le plus vertueux, le plus sage, le plus zélé devroit toûjours être préféré ; cependant c'est communément le plus ambitieux & le plus prodigue qui l'emporte. Le Peuple payoit autrefois ceux qu'il chargeoit de la défense de ses droits ; aujourd'hui il vend son suffrage à celui qui y met le plus haut prix. Tout Homme qui est en état de dépenser beaucoup est sûr de se faire un Parti, mais non pas d'être élû : Celui de ses concurrens qui aura dépensé le plus selon toutes les apparences aura la pluralité des voix. Les uns entrent au Parlement pour payer leurs Dettes, d'autres en sont pour y entrer. Plusieurs se ruinent tous les jours à briguer envain cet honneur ; souvent aussi ce ne sont pas eux-mêmes qui font cette dépense, ce sont les principaux du Parti qui les portent.

J'en ai un exemple tout récent à vous rapporter, c'est de l'Election qui s'est faite la semaine derniere de l'un des députés de la Ville de Windsor, Election dont on a beaucoup parlé, à cause des

dépenſes exceſſives des deux Pairs du Royaume qui ſe ſont diſputés à qui l'emporteroit ; l'un eſt le Duc de ſaint Abans , Gouverneur du Château de Windſor; l'autre eſt le Duc de Marlborough , aujourd'hui l'un des Chefs du Parti oppoſé à la Cour. Le Duc de ſaint Abans a enfin eû le deſſus.

Pendant ces tems d'Election , ceux qui y aſpirent ou qui ſoutiennent les Aſpirans ſont obligés de tenir Table ouverte. Ils y ont quelquefois trois cens perſonnes à régaler par jour. Celui qui enyvre le plus de Peuple peut compter ſur un plus grand nombre de voix : On fait ici tout ce qu'on veut du Payſan avec de la Biere forte. Ceux qui ſont ſobres, on les gagne avec de l'argent. A l'égard du Bourgeois intéreſſé , l'un vend ſon ſuffrage vingt Guinées, l'autre ne le donne qu'à trente: pourvû qu'on y mette le prix , on eſt ſûr de les tous avoir. N'eſt-il pas étonnant que ce ſoient là preſque les ſeules voyes par leſquelles un Homme puiſſe obtenir l'honneur de veiller au ſalut de ſes Concitoyens ? Ainſi lorſque l'envie de dominer introduiſit à Rome les Factions, on diſtribua de l'argent au Peuple,

il se laissa corrompre par les Présens, & la Vénalité de ses Suffrages porta le coup fatal à la République.

Les Grands du Royaume qui veulent conserver leur crédit dans leurs Provinces, sont attentifs en tout tems à tenir leur Cave ouverte pour tous les Payſans des environs; une des principales fonctions du Sommelier est le soin de les enyvrer. C'est me dira-t'on, un effet de la magnificence des Seigneurs d'Angleterre; je le crois, mais on ne peut nier que cette magnificence n'entretienne le Peuple dans la Crapule, & que cette profusion de biere ne soit cause que les Payſans & les Domestiques surtout, sont si peu sobres.

Il y a des gens qui pouſſent encore plus loin les égards pour le Peuple. A ces Spectacles tellement à la mode parmi les Anglois, & qui sont pour eux des occasions de débauche, du moins autant que d'exercice, aux Courses de Chevaux, j'ai vû de très-grands Seigneurs boire rasade sur rasade à la santé de la vile Populace dont ils étoient entourés; je les ai vûs lorsque le Payſan faisoit voler en l'air son chapeau, ôter eux-mêmes leurs Perruques, & dégra-

der

der pour lui plaire, non-seulement leur rang, mais l'Humanité même. C'est-là ce qu'ils appelloient se rendre Populaire. Il est vrai que la Multitude leur témoignoit sa satisfaction par de grandes acclamations de joye ; & je n'en suis pas surpris. La voye la plus sûre de plaire au Peuple est de prendre ses vices.

On ne peut nier qu'un Sénateur Romain ne fût tenu à beaucoup de condescendance pour le dernier des Plébéïens. On sçait que quand ils sollicitoient une Charge dans la République, ils s'abaissoient au point d'embrasser les genoux de ceux dont ils briguoient les suffrages. Mais j'aimerois mieux la voye des Spectacles par laquelle on achettoit la faveur du Peuple de Rome, que celle dont on est obligé de se servir en Angleterre pour gagner l'Artisan ou le Payſan. Du moins les Spectacles n'abrutissent pas, & n'enfantent pas le désordre qui est toujours inséparable de l'ivrognerie. Encore étoit-il défendu à Rome par la Loi *Tulliéne* à tous les Candidats de donner ces Jeux & ces Fêtes au Public, de peur que ce moyen ne leur servît à obtenir les suffrages du Peuple.

Il y a trois mois qu'en venant à Londres avec un des Membres du Parlement, nous passâmes à Leicester, le soir même qu'on y venoit de faire une Election ; celle-ci avoit tourné tout autrement que celle de Windsor & le Parti opposé avoit eû le dessus. Les rues, remplies de tous côtés d'un Peuple yvre & insolent, retentissoient des cris d'une joye brutale ; on y trouvoit des Feux de distance en distance ; toutes les Maisons du Parti vainqueur étoient illuminées, & l'on reconnoissoit le zèle du Propriétaire, au nombre de Chandelles qui étoient sur ses Fenêtres ; sur ce pié-là le plus grand ennemi qu'eut le Ministere en cette Ville, étoit un Boucher. Les rues étant ainsi fort éclairées, quelques Particuliers reconnurent les Armes du Carrosse ; ils nous dénoncerent au Peuple qui courut après nous, en nous traitant de Wigs & de Traîtres à la Patrie. Peu s'en fallut même que des injures on n'en vînt aux voyes de fait, parce qu'on nous vit entrer dans une Auberge où il n'y avoit pas de Chandelles sur les Fenêtres.

La nuit précédente il y avoit eû des Assemblées tumultueuses de la Popu-

lace, & des Placards ſéditieux affichés à toutes les Portes. On n'y parloit pas moins que de tout brûler & de tout égorger.

Voilà, Monſieur, le trouble & l'ivrognerie qui communément accompagnent les Elections. De pareils déſordres ſont autrefois arrivés chez les Romains, mais la République étoit plus attentive à y apporter du reméde. Avant la Loi *Fannia* * les Bourgeois de Rome arrivoient ſouvent pris de vin aux Aſſemblées où il s'agiſſoit de délibérer du Salut de la Patrie. ** Un pareil Acte

* La Loi *Fannia* régloit les dépenſes ſuperflues des Banquets ; Cincius en fut le principal Auteur, ainſi que la Loi *Munérale* contre ceux qui corrompoient le Peuple par des préſens pour obtenir des Charges

** Dans la derniere Diette, il fut réſolu que l'on n'y allumeroit point de Chandelle, afin que l'on ne vit point ceux qui dormoient, parcequ'il arrivoit bien ſouvent que comme les Polonois vont à la Diette ſur les trois ou quatre heures, en ſortant de Table où ils ont bû plus que de raiſon, on prenoit pour faire paſſer quelques articles, le tems de les propoſer, lorſque ceux que l'on ſavoit du ſentiment contraire dormoient.

Regnard, voyage de Pologne & d'Allemagne.

du Parlement ſeroit ici néceſſaire pour bannir l'ivrognerie de celles où le Peuple choiſit les Gardiens de ſes Priviléges & les Défenſeurs de ſa Liberté.

A l'égard des dépenſes exceſſives que ſont obligés de faire ceux qui veulent être élûs, qu'en arrive-t'il ? Que ces mêmes Députés, qui par ambition ſe ſont ruinés en entrant au Parlement, ſont obligés pour retablir leurs affaires, de vendre enſuite à la Cour leurs ſuffrages & le Peuple même qui les a choiſis ſi imprudemment. La Vénalité des uns eſt une ſuite de celle des autres. Ce n'eſt pas connoître les Hommes que d'attendre qu'ils ſacrifient l'intérêt de leur fortune à celui de leur Patrie. L'unique moyen de les attacher au bien public, eſt de leur y faire trouver leur avantage particulier.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR.

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXIX.

A Monsieur DU CLOS, *que l'on doit regarder les Lettres des grands hommes comme des Portraits, où d'ordinaire ils se sont peints. Deux Lettres de l'infortuné Comte d'Essex.*

De Londres. &c.

MONSIEUR,

VOus êtes d'une Académie où l'on recherche avec soin tout ce qui nous reste des Hommes célebres, soit qu'ils se soient rendus tels par leurs vertus ou par leurs vices, par leurs infortunes ou par leurs prospérités. Il suffit pour nous intéresser qu'ils ayent joué des Rolles remarquables sur le Théâtre de ce Monde. Nous portons la curiosité jusqu'à souhaiter de connoître les traits de leurs visages. Leurs Lettres sont des Monumens précieux où l'Historien peut découvrir leur caractere, & le principe de toutes leurs actions. & où le Philosophe se plaît à étudier le

cœur humain. La confiance de l'amitié ou la foibleſſe de l'amour propre, y font quitter le maſque qui en impoſe à la Multitude. On y voit que celui qui a ſauvé ſa Patrie, ne ſongeoit en effet qu'à occuper de lui la poſtérité. Le Héros n'y paroît plus qu'un homme.

Dans quelques Lettres qui nous reſtent de l'infortuné Comte d'Eſſex, il s'eſt mieux peint lui-même qu'il ne l'a été par aucun des Hiſtoriens qui ont parlé de lui. J'en ai choiſi deux que je crois que vous verrez avec plaiſir, & où vous reconnoîtrez ce caractere violent & impétueux qui lui a fait perdre ſa tête ſur un Echaffaut.

---

*LETTRE du Comte D'ESSEX à M. ANTOINE BACON.**

MONSIEUR BACON,

„ Je vous remercie de votre Lettre „ attentive & obligeante ; vous tâchez de me perſuader ce que je ſouhaite

* Frere de celui qui a été depuis Baron de Verulam, Chancelier d'Angleterre.

„ ardemment, & que je n'eſpere que
„ foiblement, c'eſt-à-dire, qu'il eſt poſ-
„ ſible que je rentre dans les bonnes
„ graces de Sa Majeſté ; mais vos rai-
„ ſons au lieu de flatter mes eſpéran-
„ ces, les changent en déſeſpoir. Vous
„ dites que la Reine n'a jamais eu deſ-
„ ſein de me ſoumettre à une condam-
„ nation publique, ce qui montre ſa
„ bonté : mais elle y a conſenti, ce qui
„ prouve le pouvoir de mes ennemis. Je
„ crois très-fermement que les inten-
„ tions de Sa Majeſté n'étoient pas de
„ faire juger ma cauſe publiquement ;
„ je me flatte même que depuis la Sen-
„ tence, elle compte me rétablir pour
„ me rappeller auprès de ſa Perſonne.
„ Mais ceux qui, lorſque je ne pouvois
„ les en empêcher, on ſçu profiter des
„ occaſions, ceux qui ont amplifié & tout
„ mis en uſage pour perſuader à Sa Ma-
„ jeſté la néceſſité de m'expoſer à la cen-
„ ſure, ceux-là peuvent & voudront
„ uſer des mêmes voyes, pour m'empê-
„ cher de m'en relever. Vous dites que
„ mes erreurs m'ont fait tort, & qu'ainſi
„ je puis me corriger moi-même ; cela
„ eſt vrai : mais ceux qui ſçavent que
„ mes fautes peuvent me rendre ſage,

„ & que si jamais je rentre dans les bon-
„ nes graces de la Reine, je ne m'ex-
„ poserai plus à les perdre, ceux-là, dis
„ je, ne me laisseront pas approcher de
„ Sa Majesté. Vous dites que la Reine
„ noublie jamais entiérement dès que
„ son cœur s'est senti une fois obligé;
„ mais je ne sçais si le tems ne l'a point
„ changée, ou plutôt je suis sûr que les
„ fausses impressions qu'on lui a données
„ de moi ont eu tout leur effet, puisque
„ je ne puis obtenir de plaider ma pro-
„ pre cause devant Elle. Je sçais ce que
„ je dois à Sa Majesté & pour m'avoir
„ créé, puisqu'en effet je suis sa Créa-
„ ture, & pour m'avoir racheté, car je
„ n'ignore pas qu'elle m'a sauvé d'une
„ ruine totale. Cependant & pour
„ sa premiere amitié & pour sa derniere
„ protection, je ne puis que prier le
„ Ciel pour Sa Majesté; & maintenant
„ tous mes soins sont de faire que mes
„ prieres pour Elle & pour moi-même
„ soient mieux reçues. Car grace à Dieu,
„ ceux qui veulent faire croire à la Rei-
„ ne que je me suis contrefait avec elle,
„ ne sçauroient faire croire à celui qui
„ voit le fond des cœurs, que je me con-
„ trefais avec lui. S'ils ne peuvent souf-
frir

„ frir que j'approche de la Reine, il „ n'eſt pas en eux de m'empêcher d'ap- „ procher de la Majeſté Divine, comme „ je le fais tous les jours, à ce que j'eſ- „ pere. A l'égard de votre Frere, je le „ regarde comme un très-honnête hom- „ me, & je lui ſouhaite toute ſorte de „ biens, ſur-tout pour l'amour de vous. „ Vous-même, je le ſçais, vous avez „ plus ſouffert pour moi & avec moi, „ qu'aucun Ami que j'aye. Mais je ne „ puis que déplorer mon ſort librement „ comme je le fais. Cependant je vous „ conſeille de ne pas prendre le même „ parti que moi, je veux dire celui du „ déſeſpoir. Vous ſçavez le tort que „ mes Lettres m'ont fait; ainſi prenez „ garde à celle-ci. Vous ſeul vous in- „ téreſſant à mon ſort, je ne pouvois que „ m'expliquer ouvertement avec vous „ pour le ſoulagement de mon cœur „ & du vôtre. „

Votre tendre Ami.

R. ESSEX.

Le Comte d'ESSEX à la Reine ELIZABETH.

„ D'UN esprit qui ne se plaît que „ dans le chagrin, d'une ame enflam- „ mée de passion, d'un cœur déchiré „ en piéces par les soucis, les regrets, „ & les ennuis du voyage, d'un hom- „ me enfin qui se hait lui-même, & „ toutes les choses qui lui conservent „ la vie, quel service peut attendre „ Votre Majesté, puisque ceux de ma „ vie passée ne m'ont mérité que le ban- „ nissement & la proscription dans le „ plus horrible de tous les Pays ? Non, „ non, l'orgueil & les succès de mes „ Ennemis ne m'autorisent que trop à „ racheter ma vie malheureuse de la pri- „ son odieuse de mon corps. Et en ce „ cas, Votre Majesté n'aura pas sujet „ de désapprouver la maniere de ma „ mort, puisque le cours de ma vie „ n'a pu lui plaire. „

De votre Majesté.

L'Exilé Serviteur, R o. ESSEX.

Vous voyez, Monsieur, dans cette derniere Lettre un de ces traits de l'éloquence naturelle des Passions, souvent supérieure à toute celle de l'Art. Le sentiment dans les hommes même ordinaires, dicte l'expression : l'homme qui a le plus d'esprit, la cherche & ne la trouve pas toujours.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre tres-humble, &c.

LETTRE LXX.

A Monsieur HELVETIUS, *Caractere de Shakespear. Quelques Scenes de ses Piéces.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ne suis pas surpris que vous soyez tenté de faire connoissance avec Shakespear. C'est de tous les Auteurs Anciens ou Modernes le plus original ; quant à celui de ses Contemporains qui a osé se croire son égal, & peut-être son Supérieur, il s'en faut beaucoup qu'il lui soit comparable en rien. Ben-Jonson, comme M. Dryden l'a appellé lui-même, *n'est qu'un sçavant Plagiaire des Anciens.* Le premier est véritablement un grand génie, & vous êtes fait pour le sentir. Quelques morceaux de ce Poëte traduits en notre Langue, doivent vous en donner la plus haute idée. Il y a même entre vous & lui plus de ressemblance

que vous n'en supposeriez peut-être. Il excelle dans la partie qui vous est propre; il a l'imagination aussi riche que forte; il peint tout ce qu'il voit, & il embellit tout ce qu'il peint. Dans les Tableaux de l'Albane, les Amours de la suite de Vénus ne sont pas représentés avec plus de grace que Shakespear n'en donne à ceux qui font le Cortége de Cléopatre, dans la description de la pompe avec laquelle cette Reine se présenta à Antoine sur les bords du Cydnus. Ce qui lui manque, c'est le Choix. Quelquefois en lisant ses Piéces, je suis surpris de la sublimité de ce vaste génie, mais il ne laisse pas long-tems subsister mon admiration. A des Portraits où je trouve toute la noblesse & toute l'élévation de Raphaël, succédent de misérables Tableaux dignes des Peintres de Taverne, qui ont copié Tesniers. La réputation de ce Poëte est si grande, que je ne serai pas surpris que vous me soupçonniez d'exagération; ceux de nos François qui en ont parlé, l'ont loué & ne l'ont pas jugé; cependant en attendant que vous preniez la peine d'apprendre l'Anglois, qui peut-être ne vous profitera pas tant qu'on a pu vous le persuader, je veux

vous donner des exemples de ce que j'avance. Dans les choſes de gout ils ſe ſont mieux ſentir que les Raiſonnemens.

Je choiſis exprès dans la premiere Partie d'HENRY VI. une Scene * qui ſoit pour le fonds, ſoit pour la maniere dont elle eſt traitée, feroit honneur au grand Corneille; auſſi eſt-il aiſé de s'appercevoir du cas que Shakeſpear en faiſoit lui-même par la peine qu'il a priſe de la rimer, contre ſon ordinaire, ce qui la rapproche encore plus du gout de celles de notre Théâtre. Ne vous arrêtez qu'au fonds de la Scene; des Traductions, & ſur-tout en Proſe, rendent mal les beautés de la Poëſie.

La Scene eſt ſur le Champ de Bataille où les Anglois viennent d'être mis en déroute par les François.

TALBOT Pere, TALBOT Fils.

TALBOT *Pere.*

» O mon fils; je t'avois fait venir » pour t'apprendre le noble Métier des » Armes; afin que le nom de Talbot » pût revivre en toi, lorſqu'uſé par les » travaux, & accablé ſous le poids des

* Acte IV.

« ans, je ne pourrois plus supporter les
» glorieuses fatigues de la Guerre, mais
» la fatalité de mon Etoile t'a amené à
» une Scene de carnage ; je crains pour
» toi son influence : le péril nous envi-
» ronne de tout côté, c'est pourquoi,
„ mon cher Fils, monte sur ton Cour-
„ sier le plus vîte, & je t'apprendrai
„ comment tu pourras éviter la pour-
„ suite de l'ennemi par une fuite sou-
„ daine. Allons ; ne t'amuse pas, il faut
„ partir.

TALBOT *Fils.*

„ Mon nom est-il Talbot? Suis-je vo-
„ tre Fils, & fuirai-je ? Ah si vous ai-
„ mez ma Mere, ne deshonorez pas son
„ nom respectable en me forçant à une
„ action indigne de celui qui vous doit
„ le jour. Le monde dira : il n'étoit point
„ du sang de Talbot, puisqu'il a fui lâ-
„ chement lorsque le noble Talbot est
„ demeuré.

TALBOT *Pere.*

„ Fuis pour venger ma mort, si je
„ suis tué.

TALBOT *Fils,*

„ Celui qui fuiroit ainsi, ne revien-
„ droit jamais.

TALBOT *Pere.*

„ Si nous demeurons tous deux, nous „ sommes tous deux sûrs de mourir.

TALBOT *Fils.*

„ Hé bien, souffrez que je reste; & „ vous, mon Pere, fuyez. Votre perte „ seroit grande; tout doit être permis „ pour la prévenir; la mienne ne sera „ pas sentie, mon mérite est encore in- „ connu. Les François auront peu sujet „ de se glorifier de ma mort, ils triom- „ pheroient de la vôtre. En vous tou- „ tes nos espérances périroient. Votre „ fuite ne peut flétrir la gloire de votre „ renommée; la mienne me perdroit „ d'honneur; je n'ai aucun exploit qui „ parle pour moi. Chacun dira que vous „ avez cédé pour attendre des tems plus „ heureux; si je fuis, on dira que c'est „ par crainte. Que pourra-t-on espérer „ de moi, si dans la premiere occasion „ je n'attends pas l'ennemi? Je me jette „ à vos pieds, je vous demande la mort „ plutôt qu'une vie rachetée par l'infa- „ mie.

TALBOT *Pere.*

„ Toutes les espérances de ta Mere

„ ſeront-elles enſevelies dans le tom-
„ beau ?

TALBOT *Fils.*

„ Oui, j'y conſens plutôt qu'à des-
„ honorer & ſon nom & le vôtre.

TALBOT *Pere.*

„ Par mon autorité Paternelle je t'or-
„ donne de partir.

TALBOT *Fils.*

„ Pour combattre l'ennemi je pars,
„ mais non pour l'éviter.

TALBOT *Pere.*

„ Tu peux ſauver par-là une autre
„ moitié de moi-même.

TALBOT *Fils.*

„ On ne la reconnoîtroit pas ſi je pre-
„ nois un parti ſi lâche.

TALBOT *Pere.*

„ N'étant pas encore connu, tu n'as
„ pas de réputation à perdre

TALBOT *Fils.*

„ J'ai votre nom glorieux à ſoutenir;
„ je m'en rendrois indigne par la fuite.

TALBOT *Pere.*

„ L'ordre de ton Pere te juſtifiera.

TALBOT *Fils.*

„ Où ſera mon Témoin quand vous
„ ſerez mort ? Si le péril eſt preſſant,
„ fuyons tous deux.

TALBOT *Pere.*

„ Laisserai-je ici mes Soldats combat-
„ tre & mourir ? Ma vie n'a jamais été
„ souillée d'une pareille infamie.

TALBOT *Fils.*

„ Et vous voulez que j'expose ma
„ jeunesse au plus honteux de tous les
„ reproches ! Je ne puis non plus me
„ séparer de votre côté, que vous ne
„ pouvez vous-même vous partager en
„ deux. Demeurez, partez, faites ce que
„ vous voudrez, je ferai la même chose,
„ car je ne veux pas vivre si mon Pere
„ meurt.

TALBOT *Pere.*

„ Hé bien il faut donc que je te dise
„ adieu, ô Fils trop brave & trop mal-
„ heureux! A peine dans le Printemsde
„ ta vie, voici ton jour fatal. Viens à
„ côté l'un de l'autre, vivons & mou-
„ rons ensemble, & que nos ames unies,
„ du sein de la France s'envolent dans
„ le Ciel, &c.

Cette Scene si touchante est suivie d'une nouvelle Bataille. Ce Pere y sauve la vie à son Fils ; ils se séparent encore dans la mêlée. Après plusieurs excursions sur le Théâtre, le Pere revient blessé ; il cherche son Fils de tout côté,

des Soldats enfin l'apportent mourant. Voici les dernieres paroles du Pere où Shakespear, comme il lui arrive quelquefois en voulant prendre le ton sublime, s'éloigne un peu trop de la nature.

„ Toi, ancienne Mort, qui ris de ton „ triomphe, bientôt à l'abri de tes in„ sultes, les deux Talbots prendront leur „ essor vers le Ciel, & en dépit de toi „ voleront à l'immortalité. Et toi qui „ parois tout couvert de glorieuses bles„ sures parle à ton Pere avant que d'ex„ pirer. *Brave la mort en parlant. Crois „ voir en elle un François & ton ennemi. „ Le pauvre Enfant ! il sourit comme „ s'il vouloit dire : Si la mort eût été un „ François, la Mort seroit morte aujour„ d'hui* *. Allons, abandonnez-le dans „ les bras de son Pere. Je sens que je vais „ rendre l'ame. Adieu, Soldats, j'ai ce

(*) En Anglois la mort personifiée est du genre masculin, ce qui rend ce Vers difficile à traduire dans notre Langue. D'ailleurs l'expression en est si gigantesque, qu'elle en devient puerile.

Brave Death by Speaking, whether he will or no
Imagine him a frenchman and thi foe.
Poor boy he smiles, methinks, as who should say,
Had Death been French, then death had dy'd to day.

Le traducteur remarque que dans l'Edition de *Sir Thomas Hanmer*, ces quatre Vers ont

„ que je souhaitois; mes bras sont le tom-
„ beau du jeune Talbot. „

Dans la II. Partie d'HENRI VI. il y a une Scene d'un Pathétique tout différent, & presque effrayante par la vérité dont elle est. Un Capitaine de Vaisseau vient annoncer au Roi que le Cardinal de Beauford est à l'article de la mort. Il a été frappé d'une maladie soudaine qui le tourmente & le rend furieux. Il blasphême Dieu & maudit les hommes. Quelquefois il parle comme si l'ombre du Duc Humphrey * étoit à ses côtés; d'autres fois il appelle le Roi, & croyant lui parler, il dit tout bas à son oreiller le secret dont le poids paroît l'accabler.

Le Théatre change, & représente le Cardinal agonisant dans son lit, le pieux Henri est à son chevet, & les Seigneurs de sa suite entourent le Mourant.

été renvoyés au bas de la Page, comme indignes du reste de la Scene, cela ne prouve pas qu'ils ne sont point de Shakespear. Si l'on vouloit dans chaque Scene en retrancher tout ce qui n'est pas digne de lui. Il y en a grand nombre qu'il faudroit beaucoup abréger.

(*) Cet Humphrey, Duc de Glocester, a fondé la Bibliotheque d'Oxford.

LE ROY.

„ Comment se porte Mylord? Beau-
„ fort, répondez à votre Souverain.

LE CARDINAL.

„ Si tu es la mort, je te donnerai des
„ trésors d'Angleterre assez pour ache-
„ ter une autre Isle qui lui soit compa-
„ rable, pourvû que tu me laisses vi-
„ vre, & que tu me délivres de ce que
„ je souffre.

LE ROI.

„ Quels signes de mauvaise vie lorsque les approches de la mort sont si terribles!

WARWIC.

„ Beauford, c'est ton Souverain qui te parle.

LE CARDINAL.

„ Je suis prêt à répondre à mes Juges.
„ N'est-il pas mort dans son lit? où de-
„ voit-il mourir? Puis-je faire vivre les
„ hommes bon gré, malgré eux? Oh
„ soulagez mes tourmens, & j'avouerai
„ tout.... Comment il est encore en
„ vie! Hé bien montrez-moi où il est,
„ je donnerai mille livres pour le voir.
„ Il n'a point d'yeux. La poussiere les a
„ aveuglés. Peignez ses cheveux, ils
„ sont dressés comme des gluaux pour

» attraper mon ame qui eſt prête à s'en-
» voler. Donnez-moi à boire, & dites
» à l'Apotiquaire d'apporter le poiſon
» violent que j'ai acheté de lui.

LE ROI.

„ O toi, puiſſant Maître des Cieux,
» regarde ce malheureux avec un œil de
» miſéricorde, éloigne l'ennemi de no-
» tre ſalut qui aſſiége ſon ame pécheref-
» ſe, arrache de ſon ſein le funeſte dé-
» eſpoir qui s'en eſt emparé.

WARWICK.

» Voyez les grimaces affreuſes que
„ lui font faire les angoiſſes de la Mort.

LE ROI.

„ O Dieu, donne la paix à ſon ame, ſi
„ telle eſt ta ſainte volonté. Seigneur
„ Cardinal, ſi vous penſez à votre ſalut,
„ levez les mains vers le Ciel, donnez
„ quelques marques de votre confiance
„ en la Divine Miſéricorde. Il meurt, &
„ ne donne aucun ſigne. O Dieu pardon-
„ nez-lui.

A preſent, Monſieur, pour imiter Shakeſpear dans la fabrique de ſes Piéces, & vous donner en même tems quelque idée de ſon Comique, & de la maniere dont il fait parler la Populace, voici une Scene d'un genre tout oppoſé qui ſe trouve dans l'Acte ſuivant de la mê-

me Piece. Cade, un misérable que le Duc d'Yorck a gagné, se dit le fils de Mortimer; il arrive suivi de plusieurs Chefs de la lie du Peuple.

CADE.

„ Quand je serai Roi, il ne sera plus „ besoin d'argent, & tout le monde „ boira & mangera sur mon compte. „ Tous mes Sujets porteront la même „ livrée, afin qu'ils puissent s'accorder „ comme Freres, & m'adorer comme „ leur Seigneur.

UN BOUCHER.

„ La premiere chose que nous devons „ faire, c'est de tuer tous les Gens de „ Justice.

CADE.

„ C'est mon intention. N'est-ce pas une „ chose honteuse qu'un petit morceau „ de la peau d'un innocent Mouton, „ suffise pour perdre un homme. On dit „ que les Abeilles piquent, mais je dis „ moi que c'est leur cire qui fait du mal „ Je n'ai scellé qu'un Acte en ma vie, & „ depuis je n'ai plus été mon Maître. „ Qui est cet homme-là?

UN TISSERAND.

„ C'est le Clerc de Chatam: il sçait „ lire & écrire.

CADE.

„ Oh le Monſtre ! C'eſt un Vilain.

LE BOUCHER.

„ C'eſt un Sorcier, il a dans ſa poche „ un Livre en Lettres rouges... il peut „ faire des obligations, & écrire la Let- „ tre de chicane.

CADE.

„ Approche ici, Coquin. Quel eſt „ ton nom ? As-tu coutume de l'écrire? „ ou as-tu quelque marque dont tu te „ ſerves comme ſont tous les honnêtes „ gens ?

LE CLERC.

„ Monſieur, graces à Dieu, je ſuis „ trop bien élevé pour ne ſçavoir pas „ écrire mon nom.

TOUTE LA POPULACE.

„ Il avoue le fait. Qu'on l'emmene, „ c'eſt un Scélérat & un Traître.

CADE.

»Qu'on l'emmene; ſoit, & qu'il ſoit pen- »du avec ſa plume & ſon écritoire au cou.

On l'entraîne en effet, & la ſeule choſe qui m'étonne, c'eſt que Shakeſpear ne l'ait pas fait pendre ſur le Théâtre. Quelques Scenes aprés le Lord Say eſt pris par les Rebelles, le Peuple l'accuſe d'être la cauſe de l'augmentation

mentation des impôts,&c. Voici le Discours que lui tient Cade .... Hé bien ? il , aura pour cela la têtecoupée dixfois.

» Ah , c'eſt toi Say , toi Serge , toi » Lord Boucran * te voilà à préſent de- »vant le Tribunal de notre Royale Ju- » riſdiction. Que peux-tu répondre à ma « Majeſté pour avoir livré la Normandie » à Monſieur *Baſimecu* le Dauphin de » France ? Qu'il te ſoit connu par ces « préſentes & par moi le Lord Morti- « mer , que je ſuis le Ballai qui doit net- » toyer la cour des ordures telles que » toi. Tu as traitreuſement corrompu la » Jeuneſſe du Royaume en érigeant une » Ecole de Grammaire. Au lieu qu'au- » paravant nos Grands-Peres n'avoient » d'autres Livres que des jettons& une » taille. Tu as introduit l'Imprimerie en » ce Pays-ci ; & contre les intérêts du » Roi, de ſa Couronne,& de ſa dignité, « tu as fait conſtruire un Moulin à pa- » pier. On te prouvera à ta face que tu » es toujours environné d'hommes qui » parlent de *Noms* & de *Verbes*, & d'au- » tres mots abominables qu'aucune

* L'Auteur joue ſur le mot de *Say* qui ſignifie en Anglois une ſorte d'étoffe de Soye mince , & vient de notre ancien mot de *Saye*.

» oreille Chrétienne ne peut souffrir. Tu » as établi des Juges de Paix pour appeller » devant eux des pauvres gens, sur des » matieres qu'ils ne sont pas en état d'en- » tendre; & parce qu'ils ne pouvoient pas » lire, tu les as pendus, tandis que par » cette raison ils étoient les plus dignes » de vivre, &c. *On l'emmene pour lui* » *couper la tête.*

Voilà, Monsieur, de ces Scenes plaisantes dont les Pieces de Shakespear sont remplies. Quel dommage qu'un homme qui a si bien connu la nature, ait employé un si grand talent à exprimer ce qu'elle a de plus bas, & qu'un génie presqu'universel ait ignoré ou négligé les Regles de son Art. Je ne sçais s'il a suivi ou s'il a formé le gout de sa Nation. Ce que je sçais, c'est qu'aujourd'hui même les Anglois font encore trop de cas de cette misérable plaisanterie du vil Peuple qui ne doit faire rire que ceux qu'elle peint.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXI.

A Monsieur DE BUFFON. *Erreurs des Anglois & des François dans les jugemens qu'ils portent les uns des autres.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUOIQUE les Anglois voyagent beaucoup en France, le commun de la Nation n'en est pas moins ignorant sur ce qui nous regarde. La plûpart de ceux d'entre nous qui quittent leur Pays, pour aller chercher fortune ailleurs, ne sont pas faits pour donner une idée avantageuse de leurs Compatriotes; cependant, c'est d'après ces Avanturiers que le Peuple d'Angleterre juge des François. Bien des gens au contraire ont peut-être parmi nous une Opinion trop favorable des Anglois: ils ne connoissent la Nation que par ce qu'elle a de plus poli. Ils croyent qu'ils

ſont tous faits comme quelques-uns de ceux qu'ils ont vûs à Paris; les grandes qualités de deux ou trois Hommes Célebres qu'ils y auront connus, les rempliſſent d'une admiration dont le Général profite, & qu'ils devroient borner aux Particuliers. Des Hommes tels que Mylord Boolinbroke, ou Mylord Cheſter-Field, ſont rares, non-ſeulement dans leur Pays, mais dans leur Siécle même.

Autant celui qui quitte ſa Patrie pour ſe fixer dans un autre Pays doit-il être ſuſpect, autant doit-on augurer favorablement de celui qui ne fait que voyager pour s'inſtruire. On court un riſque égal de ſe tromper, en attribuant les Vices de l'un ou les vertus de l'autre à leurs différentes Nations. Les Particuliers en doivent ſeuls recueillir tout l'honneur, ou ſubir toute la honte.

L'erreur groſſiére où ſont à notre égard les Anglois qui ne ſont pas ſortis de leur Iſle, leur eſt inſpirée par leurs Auteurs. Ceux de Théâtre ont une attention continuelle à nous y peindre mépriſables. Leurs Ecrivains de toute eſpéce exagerent avec emphaſe l'abondance & la richeſſe de leur Pays.

Il ſemble, aux éloges qu'ils en font, que l'Angleterre ſoit la Terre promiſe, ou même le Paradis Terreſtre. Au contraire, ils repréſentent la France comme un Royaume riche en apparence, mais pauvre en effet, où le Faſte regne parmi les Grands, mais où tout le reſte vit dans la miſere. Dans le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle d'Oxford, on montre parmi les Curioſités, une paire de Sabots, que l'on appelle *Souliers des François*, comme la Chauſſure commune de notre Nation. De-là, il arrive que le Peuple croit ici communément que tous les François reſſemblent à ces malheureux Réfugiés, qui, dans les Caffés de Londres, lui inſpirent moins de pitié que de mépris. C'eſt d'après eux que leurs Auteurs Comiques peignent nos Mœurs. Dans une de leurs Piéces, un Petit-Maître François laiſſe tomber un morceau de Fromage en tirant ſon mouchoir de ſa poche.

Il y a quelque tems que nous nous trouvâmes, M. Du Fays & moi, avec un de ces Anglois, dont les Préjugés qu'on leur a inſpirés contre nous flattent ſi fort l'amour-propre. C'étoit un Homme aſſez conſidérable dans la Pro-

vince, avant qu'il eût dépensé une partie de son bien pour entrer au Parlement. Le Ministre qui avoit toujours disposé de sa voix, lui avoit promis de l'en dédommager ; mais il ne l'avoit pas trouvé peut-être assez important pour lui tenir parole. Celui-ci, à qui cet honneur a coûté si cher, n'en a pas voulu une seconde fois au même prix. Actuellement il déclame contre le Gouvernement, dont il a si long-tems approuvé toutes les vues. Comme il a entendu parler les plus grands Politiques, il croit de bonne foi l'être devenu. Il n'a pas assez d'esprit pour se douter de son ignorance. Quelque lourd même qu'il soit, il se croit plaisant, abusé comme la plûpart de ceux qui se piquent de l'être, parce qu'il se trouve des gens plus sots que lui, que ses mauvaises plaisanteries font rire.

Messieurs, nous dit-il, il faut que votre Pays soit bien pauvre, puisque tant de gens sont obligés de le quitter pour chercher à vivre en celui-ci. C'est vous qui nous fournissez de Maîtres à danser, de Perruquiers, de Tailleurs & de Valets de Chambre ; & nous vous devons rendre cette justice, pour

la Friſure ou pour le Menuet, les François l'emportent ſur toutes les autres Nations. Je ne comprens pas comment on aime ſi fort la Danſe dans un Pays où l'on a ſi peu ſujet de rire. N'eſt-il pas triſte, par exemple, de ne cultiver vos Vignes que pour nous? Nos Guinées ont pour vous de grands appas. Je m'imagine que le bon Vin eſt auſſi rare en France que l'argent, & je conſeillerois aux François qui l'aiment, de venir en Angleterre pour en boire.

Monſieur, avec votre permiſſion, lui répondit M. Du Fays, vous êtes dans l'erreur. L'eſpece de vin dont vous nous enlevez la plus grande partie, n'eſt pas de notre gout. Il bleſſe notre Palais, autant qu'il flatte le vôtre: il n'eſt connu que dans nos Provinces Maritimes, & l'on n'en fait venir à Paris que ce qu'il en faut pour la conſommation des Anglois qui y vivent.

Si vous trouvez à Londres tant de François pour vous ſervir, c'eſt que vos gens du bel air ont la manie de vouloir être habillés, friſés, & poudrés comme nous. Ils ſont entêtés de nos Modes, & ils payent fort cher ceux qui

leur apprennent à se parer de nos Ridicules.

Monsieur, continua-t-il, sans faire attention à la Réponse de votre Confrere *je ne connois pas les autres Pays, parce que je n'ai pas voyagé ; mais cela ne m'empêche pas de soutenir que l'Angleterre est le plus riche de tous. L'abondance y seroit bien encore toute autre, si elle étoit autrement gouvernée. Tel que vous me voyez, j'ai été Membre du Parlement, & vous sentez bien que j'en dois sçavoir quelque chose. Je me repens même de n'y avoir pas fait plus de bruit, j'avois de quoi faire tête au Ministre comme un autre, mais dans ce tems-là je ne le connoissois pas. Je n'ai que trop appris depuis à le connoître à mes dépens : un excès de confiance en lui, a altéré ma fortune ; mais mon jugement est demeuré sain. Je suis toujours pour la Liberté & pour le Peuple. Comme c'est de lui que nous tenons toute notre autorité, c'est aussi sur lui que se fonde notre unique appui. Nous lui devons tout ce que nous

* M. Du Fays, mort en l'année 1739, étoit de l'Academie des Sciences.

sommes ; il nous doit tout ce qu'il est. C'est pour cela que lorsqu'il arrive quelque trouble, quelque rébellion dans la Populace, lorsqu'elle tire des Prisons un Coupable, & qu'elle conduit le Juge à la Potence, nous n'avons garde d'apporter du remède à de pareils désordres ; dans le fonds, nous en sommes bien-aises. Nous n'osons pas les favoriser ouvertement ; mais il n'est pas de notre intérêt de les empêcher. Nous sommes obligés de ménager le Peuple, parce qu'à tout moment nous pouvons en avoir besoin.

Mais Monsieur, l'interrompis-je, ce mépris des Loix, & la Vie des Hommes vous paroissent-ils de si petits Objets ? Bagatelle que tout cela, reprit-il, pour qui entend bien notre Gouvernement. Un Juge de plus ou de moins, n'est pas une affaire, nous en aurons toujours plus que nous ne voudrons. Tout le but de notre Politique, est d'empêcher que le Roi ne soit trop puissant ; c'est pour cela, qu'en lui accordant tout ce qu'il demande, Argent, Troupes, &c. nous parlons si fort contre l'augmentation journaliére de sa Puissance ; nous déclamons contre le

pouvoir Monarchique; nous nous déchaînons contre les Miniſtres, & cela d'un ton qui ſatisfait toujours le Peuple. Il faut nous entendre, quand nous traitons de ſemblables matieres, pour bien connoître & la nature & l'étendue de la Liberté Angloiſe. Nous avons dans notre Chambre des Communes des gens qui parlent comme des Cicérons.

Monſieur, lui dis-je encore, ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de faire moins de fracas, & de n'accorder à la Cour que ce qui ne vous paroît pas contraire au bien du Peuple? Et quand vous avez un Roi juſte, & qui ne cherche qu'à ſe faire aimer. A ſe faire aimer, reprit il, en éclatant de rire! Voilà bien le langage du Pays où vous êtes né. A ſe faire aimer! Dieu nous préſerve d'un Roi qui en vienne à bout; c'eſt ce qui pourroit nous arriver de plus funeſte. Nous deviendrions bientôt des François. Les Partiſans de la Cour ne manquent pas d'exalter à chaque occaſion la douceur du regne ſous lequel nous vivons. Le Roi & ſon Miniſtre, ne font, diſent-ils, aucun uſage ſévère ou cruel des Loix pénales, qu'ils trouvent le moyen de faire paſſer au Parlement; mais il n'eſt point de

danger plus à craindre pour la Nation, que cette modération & cette douceur même : on fait tout ce qu'on peut pour nous empêcher de sentir le joug qu'on veut nous imposer. Nous devons toujours supposer qu'un Prince, qui paroîtroit vouloir gagner l'amour de son Peuple, ne chercheroit en effet qu'à le surprendre. Non, Messieurs, nous n'aimerons jamais nos Rois, du moins je l'espére ; il est de notre intérêt de les haïr, quels qu'ils soient ; & moi, je vous déclare que je les haïrai toujours, tant qu'il restera la moindre chaleur dans mes veines.

N'est-il pas étonnant, Monsieur, que des Hommes tels que celui que je viens de vous peindre, puissent par leur argent ou par celui des autres, devenir Membres d'un Corps aussi respectable que la Chambre des Communes, d'un Corps qui est chargé de veiller au Salut & à la Liberté de la Patrie ? D'un autre côté, elle est composée d'un si grand nombre d'Hommes, qu'il est impossible qu'il n'y en ait que de capables & de bien intentionnés ; & l'intérêt des Anglois ne seroit pas qu'elle fût moins nombreuse, la Cour en disposé-

roit encore plus aiſément. * Dans les Républiques même, il eſt dangereux que l'autorité du Peuple ſoit entre les mains d'un petit nombre. Les Décemvirs devinrent les Tyrans de Rome.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

* La Chambre Baſſe eſt compoſée d'environ cinq cens perſonnes. Les Aſſemblées Communes, ſont à peu-près de deux cens cinquante.

LETTRE LXXII.

*A Monsieur le Duc DE ***. De l'Opéra de Londres. Comparaison des Opéras François, & des Opéras Italiens.*

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

IL y a souvent plus loin de tel homme à un autre homme, que de ce même Etre organisé à l'extérieur comme nous, à l'individu de l'espéce Animale qui approche le plus de la nôtre. Les Hommes ordinaires ont les cinq Sens qui nous sont communs à tous, sans qu'aucun leur serve de voie pour arriver à la Sageſſe, sans connoître de Plaisirs, que les Plaisirs matériels. Ils paroissent posséder une ame en pure perte. Ceux que la Nature favorise, ont pour leur bonheur autant de Sens qu'ils ont de gouts. Ils sont affectés de mille objets que les autres ne peuvent appercevoir. La Poësie, la Peinture,

les Arts de toute espéce, leur causent des sensations que les premiers leur envieroient, s'ils en connoissoient tout le charme, Il est beaucoup d'Hommes dont la Musique ne frappe que l'oreille: heureux ceux, qui, comme vous, ont une ame qu'elle peut émouvoir! Elle y dissipe les Vapeurs de la cruelle Mélancholie, elle y porte la sensibilité la plus douce & la plus voluptueuse; au sein de la tristesse même, elle procure une sorte de plaisir, & ce n'est qu'à cet Art puissant que l'on doit le mélange de deux sentimens si opposés.

Lorsque j'arrivai à Londres, Farinelli, que vous avez entendu à Paris, en faisoit les délices, & j'ai vû l'Opéra Italien dans toute sa splendeur. Aujourd'hui, il est bien déchu de sa gloire; Farinelli est en Espagne, & quoique la plûpart des Connoisseurs soient assez contens de celui qui lui a succédé, ce Spectacle n'est plus goûté. Les efforts de M. Handel pour y rappeller le Public sont inutiles. La Salle est déserte, les Entrepreneurs sont ruinés:

Les Violons sont déja renvoyés,
Tout interdits, sans boire & point payés

* L'Enfant Prodigue.

En un mot, la chûte de l'Opéra Italien en Angleterre, qui avoit été tant prédite, eſt enfin arrivée. Le hazard a voulu que je fuſſe ici témoin de cette grande Révolution. Les Anglois nous accuſent de beaucoup d'inconſtance & de légéreté dans nos Gouts; mais ce n'eſt pas à eux à nous en faire le reproche; à bien des égards, ils y ſont plus ſujets que nous. Nous revoyons toujours avec le même plaiſir les beaux Opéras de Lully, qui ont été compoſés il y a plus de ſoixante ans.

A quoi peut-on attribuer ce dégoût général pour un Spectacle, dont les Anglois ont paru faire tant de cas, ſinon à la grande diſproportion qui ſe trouvoit entre les frais immenſes qu'il leur coutoit, & le peu de plaiſir qu'ils en retiroient? *

Il y a longtems que M. Addiſon s'étoit moqué du ridicule d'entretenir un Opéra dans une Langue Etrangere, & que très-peu de gens entendent aſſez bien pour s'y amuſer. *Un jour*, (c'eſt ainſi qu'il en parle dans

* Nicolin autrefois avoit eû huit cens guinées pour un hiver. En 1738. on prétend que Farinelli en eut plus de ſix fois autant.

une de ſes Feuilles,) *les Hiſtoriens qui feront mention de moi, diront que j'ai peint les Mœurs de mon ſiécle, mais que l'enjouement de mon eſprit m'a fait outrer les choſes; car*, diront-ils, *ſi nous prenions à la Lettre tout ce qu'il dit, il faudroit ſuppoſer que de ſon tems de nombreuſes Aſſemblées de gens de tous états, paſſoient toutes leurs ſoirées à voir des Piéces de Théâtre dans une Langue qu'ils n'entendoient pas, ce qui ſeroit abſurde à imaginer.*

L'Opéra Italien, à proprement parler, n'eſt qu'un Concert; & un Concert de trois heures eſt trop long pour ceux qui n'entendent pas la Langue. Les charmes de la Muſique ne ſont pas faits uniquement pour l'oreille; ils doivent toucher le cœur. L'expreſſion que les ſons donnent aux paroles, ne peut être bien ſentie que dans la Langue qui nous eſt naturelle. Jugeons-en par le Récitatif de Lully, qui nous plaît ſi fort à nous autres François, & qui fait rire les Anglois & les Italiens. Les uns & les autres ne ſongent pas que ce n'eſt point aſſez de connoître tous les mots d'une Langue, & qu'il faut la parler & l'entendre facilement, qu'il faut en quelque

façon se l'être rendue propre, pour être affecté de la Musique qui l'exprime. M. Addisson a judicieusement remarqué que quand les Anglois disent que notre Musique ne vaut rien, ils ne prouvent autre chose, sinon qu'elle n'est pas de leur gout.

Le Récitatif est une Déclamation chantante, qui ne peut tirer sa beauté & son expression, que du rapport qu'elle a avec l'accent qui est particulier à chaque langue. Je ne parle point ici de la prononciation des mots, mais de cette espéce de ton, que, sans s'en appercevoir, on donne à toute une phrase : ce ton varie selon les différens caractéres des Nations, & la nature du langage qu'elles parlent. Le même Auteur qui avoit voyagé en Italie, prétend que les Italiens se servent pour témoigner de l'admiration, des mêmes sons qui sont familiers aux Anglois pour exprimer la colere. De-là, dit-il, il arrive à ceux de nos Spectateurs qui n'entendent pas l'Italien, de croire qu'un Prince est prêt à faire périr son Confident au moment où le premier ne fait qu'admirer la Vertu de celui-ci.

L'Opéra dans sa naissance à Londres,

ne fut d'abord qu'une imitation du nôtre. Poëme & Musique, tout étoit Anglois. On mit ensuite des paroles Angloises en musique Italienne ; mais la Langue de ce Pays-ci, a une rudesse qui s'accorde mal avec le Chant : ces nouveaux Opéras déplûrent autant que les premiers. Bien-tôt après dans la même Scene, on fit parler l'un des Interlocuteurs en Anglois & l'autre en Italien. * Un pareil Spectacle tenoit presque de la ridicule bigarrure de nos Opéras Comiques. Enfin les Anglois en sont venus aux Opéras purement Italiens ; soit pour le Poëme, soit pour la Musique dont ils ne sont pas moins dégoutés que de ceux qui les avoient précédés.

Comme la vanité entre toujours pour quelque chose dans toutes les actions des hommes, je soupçonne que ceux qui contribuoient le plus à soutenir l'Opéra de Londres, & les Dames sur-tout ne le fréquentoient si assiduement, que pour faire croire qu'elles entendoient l'Italien ; mais les Anglois qui sont natu-

* En 1707. dans un Opéra intitulé CAMILLA, Valentini chantoit en Italien & tous les autres Acteurs en Anglois.

lement ſages, ont enfin ſenti le ridicule qu'il y avoit de s'aller ennuyer régulièrement deux fois par ſemaine, pendant trois mortelles heures, pour mériter le titre de *Virtuoſe*. A la vérité, c'étoit le payer un peu cher. Peut-être auſſi que ſans avoir trop de gout pour l'Opéra Italien, pluſieurs autres faute de pouvoir avoir un Opéra Anglois, ſoutenoient le premier pour faire tête au nôtre, & ne pas manquer d'un Spectacle qui fait un des ornemens de Paris; les Anglois veulent qu'en tout, Londres ſoit ſon Emule, & les efforts qu'ils font pour lui procurer cet avantage, ſont un aveu tacite de la ſupériorité de notre Ville Capitale.

Lorſque j'ai dit que les Anglois ne s'amuſoient pas à l'Opéra, j'ai dû vous étonner par un Paradoxe ſi étrange; mais j'oſe vous aſſurer qu'il ſuffit d'y avoir aſſiſté pour en être convaincu. Ils m'ont toujours paru écouter un Opéra comme ils auroient écouté un *De profundis* en Muſique, & j'en ai vû pluſieurs d'auſſi triſtes. Par-là quelque pleine que fût la Salle, quelque belle & quelqu'éclairée qu'elle ſoit, je l'ai toujours regardée comme le plus fameux Temple qui ait

jamais été consacré à l'Ennui, où des gens de tous états, le Peuple seul excepté, lui apportent leurs hommages. Lorsque j'y ai été, il m'a semblé que tout s'y ressentoit de la présence de la Divinité, & moi-même j'y ai sacrifié quelquefois comme les autres. Vainement vouloit-on me persuader que cet air sérieux, pour ne pas dire triste, des Auditeurs, ne venoit que de leur sensibilité aux charmes de la Musique : cette douce & agréable Mélancholie qu'elle inspire, se peint sur notre visage tout autrement que l'ennui. Le sentiment tendre se marque par des traits différens de ceux d'une affection triste : du moins les Baillemens que j'y ai vû si fréquens, décident duquel des deux les Spectateurs étoient le plus occupés. Enfin, ce qui est arrivé aujourd'hui, la chûte totale de ce Spectacle, ne prouve que trop que je ne me trompois pas dans mes conjectures.

Est-il étonnant que les Anglois se soient ennuyés de l'Opéra Italien ? Les trois quarts des Spectateurs ne comprenoient pas ce qui se chantoit, & il étoit naturel que Farinelli lui-même les fît

bailler dès qu'il passoit des Ariettes au Récitatif. S'il est vrai que les Italiens excellent dans la Musique au-dessus des autres Peuples de l'Europe, * ce que doivent faire des Nations sages, c'est de former leur gout sur celui des Italiens, & de profiter des beautés de leur chant, comme a fait Lully, comme fait aujourd'hui Rameau avec tant de succès, & non pas de renoncer à chanter dans leur Langue, comme ont fait les Anglois.

Vous voyez, Monsieur le Duc, que je ne prétens pas diminuer en rien le mérite de la Musique Italienne, que presque toute l'Europe a adoptée, & dont en France même tous les gens qui ont du gout, reconnoissent la beauté. Mais en convenant de son excellence, je crois pouvoir blâmer un Opéra dans une Langue Etrangere, dont le Poëme est communément aussi froid dans le fonds, que plat dans les détails. Je m'en rapporte à vous, qui êtes

* *Les Italiens ..... autrefois les Maîtres du monde, & aujourd'hui les Maîtres de Musique de toute l'Europe.* M. l'Abbé Cartaud

un si grand Juge & de la Poësie & de la Musique. Si ce sont de ces Arts dont les seuls Maîtres peuvent juger, vous maniez aussi habilement & l'une & l'autre Lyre. Parmi tant de Poëtes qui ont fait des Opéras Italiens, on ne compte qu'un Abbé Métastase.

Les Italiens ont la gloire d'être les Inventeurs de ce Spectacle, mais on ne peut refuser aux François celle de l'avoir perfectionné. A Londres comme en Italie, il est encore destitué de tout ce qui rend le nôtre si varié & si gai, je veux parler des Danses & des Chœurs. Tels que sont les Opéras, j'ai regret de les voir exécuter par des Acteurs, dont à la vérité, la voix est toujours juste, souvent belle, admirable même si l'on veut, mais qui n'ont ni action, ni grace, ni contenance, & qui par leurs gestes contraints & leurs attitudes choquantes, font souvent payer cher aux yeux le plaisir des oreilles. Avec une figure assez belle, je n'ai vû personne avoir moins de noblesse & de grace que Farinelli, excepté celui qui lui a succédé. Les grimaces & les contorsions de la célebre Strada, étoient insupportables: quand elle chantoit, elle avoit l'air de la Pithonisse, &

pour avoir du plaisir à l'entendre, il falloit absolument renoncer à la voir.

On me dira que notre Opéra François a aussi de grands défauts, j'en conviendrai; que nos Acteurs ne sçavent pas la Musique, j'ai regret que cela soit vrai; que la plûpart chantent faux, le reproche est juste; que notre Récitatif est trop languissant, & notre Musique, pas assez variée; que celui qui conduit l'Orquestre y fait plus de bruit qu'aucun des instrumens, &c. je ne disconviens de rien; mais avec tout cela, notre Opéra est amusant, & celui de Londres étoit triste. Le nôtre subsistera toujours, & les Anglois ont beau faire revenir de nouveaux Chanteurs d'Italie, ils auront peine à soutenir un Spectacle qui leur coutera toujours trop pour le plaisir qu'il leur fera.

Il seroit à souhaiter, comme je l'ai déja insinué, que la cessation de l'Opera Italien ici donnât lieu aux Anglois de tenter de nouveau d'en établir un dans leur propre Langue. Si les succès n'étoient pas d'abord plus heureux, ils pourroient avec le tems s'y accoutumer,

& leur Langue y gagneroit beaucoup. Elle a grand besoin d'être adoucie, & la Musique pourroit y contribuer plus que tout autre chose. Les Poëtes se trouveroient forcés de rejetter petit à petit ce grand nombre de syllabes rudes, & ces fréquents hiatus qui sont un obstacle à l'harmonie de leurs Vers, & qui font que la force de l'expression est souvent achetée par la dureté des nombres. Je ne doute pas que les Opéras de Quinault n'ayent augmenté la douceur de notre Poësie Françoise.

Cependant on songe ici à tout autre chose. Les Anglois qui ne regardoient l'Opéra que comme un Concert, n'en veulent plus qu'un qui leur coute moins, & où l'on puisse se passer d'habits & de décorations. Sur ce Théâtre où les charmes de la Danse n'avoient pas encore été admis, il n'y aura plus d'autres Acteurs que ceux qui en étoient auparavant les Spectateurs, & ils y danseront eux-mêmes à l'avenir tout à leur aise. Ne pensez pas que je badine; ce que je vous dis-là est vrai à la Lettre. On propose une souscription de six cens personnes, qui doivent donner chacune dix guinées par an, pour

pour avoir désormais au lieu où est aujourd'hui l'Opéra, un Concert & un Bal deux fois la semaine pendant l'hyver. Pour ceux qui n'aiment ni la Danse ni la Musique, il y aura une Salle à jouer qui ne sera peut-être pas la moins remplie. Cet établissement, s'il a lieu, peut devenir très dangereux pour les Anglois, qui ne sont déja que trop portés au jeu. Il seroit bien plus sage de rétablir l'Opéra même tel qu'il étoit. Après tout, il vaut mieux s'ennuyer trois heures de tems, que de risquer de se ruiner dans une minute.

La sagesse du Gouvernement Anglois a senti toute la conséquence d'un pareil projet. Le Roi a témoigné que ce seroit lui déplaire que de prendre des Souscriptions; mais cette déclaration peut servir d'encouragement à tous ceux qui sont opposés au Ministére. La Duchesse de ** en a donné l'exemple en souscrivant la premiere. Tel est l'Esprit de Parti, le zéle du bien Public dont il se pare, est ce qui le touche le moins, & l'in-

térêt général eſt ſouvent ſacrifié à la Paſſion des Particuliers.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXIII.

A Monsieur DE CREBILLON. *Des Spectacles de Cruauté que Shakespear s'est plû à exposer dans ses Piéces. Extrait de la Tragedie de Titus Andronicus.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

NOTRE Théâtre vous a de grandes obligations. Corneille étoit d'un genre trop élévé pour avoir des imitateurs ; ceux de Racine n'avoient copié que ses défauts : L'Amour qui est l'ame de toutes leurs Piéces n'y parle qu'un langage mou & efféminé. La gloire de notre Scene Tragique alloit s'éclipser, lorsque vous l'avez augmentée par le nouveau genre dont vous l'avez enrichi. Né avec ce Génie heureux qui au lieu d'avoir besoin de modelle est fait lui-même pour en servir aux autres; vous êtes le premier, parmi nous, qui ayez

ſçû porter au plus haut point la terreur & la Pitié, les deux grands objets de la Tragédie.

Dans Atrée & Thyeſte, l'un des Chefs-d'œuvre de notre Théâtre, la Terreur & la pitié ſe ſuccédent tour à tour, & quelquefois marchent d'un pas égal. Je ne ſçais ſi l'aſpect du cruel Atrée me fait plus frémir que la vue du malheureux Thyeſte ne m'attendrit. Mais avec autant de force qu'aucun Auteur qui ait jamais chauſſé le Cothurne ſur quelque Théâtre que ce ſoit, vous n'avez porté la terreur que juſqu'où il eſt permis de la porter. Un Gout ſuperieur vous a fait ſentir qu'il y a un point où l'émotion peut être trop forte & par conſéquent déſagréable.

D'ailleurs dans vos Ouvrages, la Terreur naît plus de la force des ſentimens & de l'énergie des expreſſions que de l'horreur du Spectacle, Atrée n'égorge pas Pliſthene aux yeux du Spectateur, & l'Ombre d'Egiſte me fait frémir ſans que je la voye.

Il n'en eſt pas ainſi de SHAKESPEAR, quoique perſonne n'ait donné plus de force que lui à ſes expreſſions, la terreur qu'il inſpire eſt dûe principalement aux

Spectacles affreux qu'il expose sous les yeux. Dans sa Tragédie du *Maure de Venise*, on voit Othello étouffer sa femme dans son lit. Quant à la pitié, FLETCHER un autre ancien Poëte Anglois réussit bien mieux à l'émouvoir que Shakespear. Mais puisque vous voulez sçavoir jusqu'où celui-ci a pu porter la férocité sur le Théâtre, je vais vous faire l'extrait d'une de ses Piéces les plus remarquables par l'horreur de l'action. Celle-ci vous surprendra infailliblement; mais souvenez-vous de grace que vous m'avez prié d'en choisir une de celles qui sont les plus opposées à nos Mœurs & à notre gout. Songez aussi que Shakespear vivoit sous le régne d'Elizabeth, dans un tems où l'on ne sçavoit en France ce que c'étoit que Tragédie, que lui-même il a ignoré les régles du Théâtre, & qu'enfin cette Piéce est du nombre de celles qu'on ne joue plus depuis long-tems. *

* M. Pope l'un des plus grands admirateurs de Shakespear prétend qu'il n'y a que quelques Scenes, de cette Piéce qui soient de lui. C'est aussi l'opinion de Sir Thomas Hanmer; Mais quel que soit l'Auteur de cette Tragédie, il est du moins certain que Shakespear y a travaillé, & elle suf-

Extrait de TITUS ANDRONICUS, *Tragédie de Shakespear.*

Noms des principaux Personnages que le Poëte introduit sur la Scene.

SATURNINUS, *Fils de l'Empereur de Rome, & ensuite Empereur lui-même.*

BASSIANUS, *son Frere.*

TITUS ANDRONICUS, *Général Romain contre les Goths.*

TITUS ANDRONICUS son Frere, *Tribun du Peuple.*

TAMORA, *Reine des Goths, Captive.*

LAVINIA, *Fille de Titus Andronicus*

MARCUS, *QUINTUS*, *MUCIUS*, *LUCIUS* } *Fils de Titus Andronicus.*

ALARBUS, *CHIRON* } *Fils de Tamora.*

DEMETRIUS.

AARON, un Maure aimé de Tamora. &c.

TITUS ANDRONICUS revient à Rome triomphant des Goths, & amene Tamora leur Reine & ses trois Fils Captifs. Titus a perdu à la derniére Bataille plu-

fit toûjours pour le but que l'on s'est proposé, de montrer jusqu'où la férocité a été portée sur le Théâtre Anglois.

ſieurs de ſes Fils dont il apporte les Cercueils. Selon les Loix de Rome, un des Fils de Tamora eſt condamné à être ſacrifié ſur le Tombeau des Fils de Titus pour appaiſer leurs Mânes. La Reine l'implore vainement, pour obtenir la grace de ſon Fils, le Général Romain ordonne qu'il ſubiſſe la rigueur des Loix.

On doit nommer à Rome un nouvel Empereur, Titus eſt aimé du Soldat, il a pour lui la voix du Peuple. Cependant ce généreux Romain au lieu d'en profiter; & de briguer l'Empire pour lui-même, demande & obtient les ſuffrages du Peuple pour Saturninus, Fils de l'Empereur qui vient de mourir. Ce Prince par reconnoiſſance veut couronner Lavinia. A peine en a-t-il fait la Propoſition que Baſſianus ſon Frere, la lui enléve ſous ſes yeux mêmes. Baſſianus eſt ſecondé par les Freres de Lavinia. Titus leur Pere veut courir après pour arracher ſa Fille à ce téméraire Raviſſeur. Ses Fils s'oppoſent à ſon paſſage. Il en tue un ſur la place. Saturninus témoin de ce châtiment, au lieu de punir lui-même ſon Frere, la ſeule cauſe de tout ce

déſaſtre, jure de ſe venger de l'affront qu'on lui fait, ſur Titus qu'il ne peut ſoupçonner d'y avoir la moindre part, & qui n'a que trop témoigné ſon déſaveu par la mort d'un de ſes Fils. L'Empereur pour commencer ſa vengeance épouſe Tamora, devenue l'implacable Ennemie du Général Romain, depuis qu'il a ſacrifié aux Mânes de ſes Fils un de ceux de cette Reine Captive. Voilà, Monſieur, ce que contient le I. Acte; ne craignez rien pour les autres, je vous en réponds d'avance, l'Auteur ne mollira pas, & ſon imagination lui fournira aiſément de quoi répondre à ce que promet un pareil début.

Le II. Acte ſe paſſe dans une Forêt où l'Empereur chaſſe avec toute ſa Cour. Shakeſpear y répréſente la nouvelle Impératrice Tamora, uniquement occupée d'un Maure qu'elle idolâtre : elle perd la Chaſſe exprès pour ſe trouver à un rendez-vous qu'elle lui a donné. Elle parle déja de l'emmener en quelque Grotte, lorſqu'elle eſt ſurpriſe avec lui par Baſſianus & Lavinia qui lui reprochent de s'être écartée pour jouir d'un Tête à tête avec un homme auſſi mépriſable par ſon Etat, que révoltant par

ſa

sa figure. Sur ces entrefaites les Fils de l'Impératrice arrivent, elle les excite à la venger. Ils poignardent par son ordre Bassianus Frere de son nouvel Epoux. Elle ne borne pas là sa vengeance; elle leur ordonne de violer Lavinia. Ces Princes, dignes Fils d'une telle Mère, ont la cruauté de lui obéir.

Pendant que cette Action abominable est supposée se commettre derriere le Théâtre, deux Fils de Titus viennent exprès pour tomber dans une Fosse où Aaron cet honnête Maure leur a dressé une embuche. Le Cadavre de Bassianus y est: Les deux Freres aussi malheureux qu'innocens sont accusés de l'avoir assassiné.

Démétrius & Chiron reviennent sur le Théâtre & y laissent Lavinia qu'ils ont violée & à qui ils ont coupé la Langue & les deux poingts, pour lui ôter toute voye de réveler leur Crime. Le sang lui dégoute encore de chaque côté de la bouche, & se mêle aux larmes qui coulent de ses yeux. C'est dans cet Etat qu'elle paroît dans toute la Piéce & presque à chaque Scene.

Au troisiéme Acte, Titus, qui ignore encore le malheur de sa Fille, s'effor-

ce inutilement d'obtenir la grace de ſes Fils condamnés à mourir, comme Aſſaſſins de Baſſianus. Dans cette ſituation, Marcus, Frere de ce Pere malheureux, lui amene ſa déplorable Fille ainſi mutilée. Il devine en partie les horreurs qui ſe ſont paſſées. L'impreſſion que doivent faire ſur un Pere tant de malheurs à la fois, eſt peinte dans cette Scene avec toute la force poſſible. Les cheveux en dreſſent ſur la tête ; mais ne vous attendez pas que je traduiſe de pareils morceaux. Ces détails ſont trop affreux pour ne pas bleſſer l'imagination ; c'eſt bien aſſez pour moi de vous expoſer toutes les horreurs que la Scene offre aux yeux des Spectateurs. On ne peut ſe figurer ſans frémir toutes celles que doit éprouver ce Vieillard infortuné. Il a tué l'un de ſes Fils ; il eſt prêt à en perdre deux autres ſur l'échaffaut. Sa Fille eſt devant ſes yeux dans un état plus terrible que la mort même. Le ſort n'a pourtant pas mis le comble aux malheurs qui lui ſont réſervés. Shakeſpear trouvera bien le moyen de lui en faire eſſuyer de nouveaux & de plus grands encore, s'il eſt poſſible.

Tandis que Titus demande vengean-

ce au Ciel, le Scélerat de Maure vient de la part de l'Empereur lui proposer, comme une grace, de racheter la vie de ses deux Fils; mais il faut pour l'obtenir, que lui ou Marcus son Frere, ou Lucius son Quatriéme Fils, se coupent une main. Il ne faut pas chicaner le Poëte sur les moyens, il les trouve tous bons pour augmenter l'horreur de sa Piéce. Après un combat de générosité très-pathétique entre ces trois Romains, le Vieillard prévient & son Fils & son Frere, & donne sa main à couper au Maure, sans que l'un ou l'autre s'en apperçoive. Un instant après, ce Monstre exécrable revient insulter à ce Vieillard malheureux, & lui présente d'un côté la main qu'il vient de lui couper & de l'autre les têtes de ses deux Fils. Rappellez-vous que Lavinia, telle que je vous l'ai peinte, est là présente; & songez, s'il est possible d'imaginer un Tableau plus affreux & plus dégoutant. Ou plutôt tirons le rideau sur des objets si horribles, qui ne peuvent inspirer que des sentimens desagréables: il vaut mieux que vous perdiez quelque chose de cette Piéce, que de vous les laisser trop long-tems sous les yeux.

Avant que d'en venir au dénouement, & pour vous délasser en chemin (car le récit de tant de cruautés doit vous avoir fatigué, il est bon de vous dire, que le principal événement du quatriéme Acte est l'accouchement de l'Impératrice, qui met au monde un vilain petit Maure ; ou pour mieux dire, l'exacte ressemblance de son Pere. Tamora ordonne qu'on l'étouffe ; mais Aaron, qui n'a d'humain que la tendresse & l'aveuglement d'un Pere envers ses Enfans, arrache le petit Monstre des mains de la Nourrice, le baise, le caresse, & en un mot, lui sauve la vie.

Si les crimes commis dans cette Piéce sont affreux, la vengeance qui doit les expier, ne vous inspirera pas moins d'horreur. Lucius, le seul Fils qui soit resté au malheureux Titus, après s'être sauvé de Rome, revient au bout de quelque tems avec une Armée puissante de Gots. Pendant son absence, Titus, qui n'a survécu à ses malheurs que pour se venger de ses Ennemis, a contrefait le fou, afin de les mieux tromper. Ils lui croyent l'esprit entiérement aliéné. La coupable Tamora espére de le faire donner dans un Piége qu'elle lui tend. Elle

vient le trouver avec ſes deux Fils, Chiron & Démétrius: elle eſt déguiſée ainſi que ſes Fils; elle ſe dit la Vengeance, accompagnée du Rapt & du Meurtre. Le Vieillard feint de s'y tromper, & accepte le bras qu'elle vient lui offrir, pour venger la mort de ſes Fils. Par les Conſeils de cette méchante Femme, l'Empereur a fait propoſer à Lucius, qui tient Rome inveſtie, une entrevue chez ſon Pere; Lucius l'a acceptée: l'Impératrice eſpére y ſacrifier le Pere & le Fils à ſa fureur. Elle ſort, & laiſſe ſes deux Fils ainſi déguiſés auprès de Titus. Je n'ai pas cru devoir m'arrêter à tout ce qui dans cette Tragédie bleſſe ſi fort la vraiſemblance: ſans les détails de quelques morceaux pathétiques, on la prendroit plutôt pour le délire d'une imagination déréglée, que pour l'Ouvrage d'un grand Poëte.

L'Empereur & l'Impératrice doivent venir dîner chez Titus: le moment des vengeances eſt arrivé. A peine Tamora eſt-elle ſortie, qu'il fait ſaiſir Chiron & Démétrius par ſes Domeſtiques; de la ſeule main qui lui reſte, il leur enfonce à l'un après l'autre un poignard dans la gorge, tandis que Lavinia ſa Fille ſou-

tient de ſes deux bras mutilés le Baſſin, où il fait couler leur ſang.

Lucius arrive quelques momens après avec l'Empereur & l'Impératrice. Ils ſe mettent à Table, & l'on voit Titus habillé en Cuiſinier, qui ſert à Tamora un Pâté compoſé de la chair de ſes Fils. Il a déjà ôté ce qui reſtoit de vie à ſa malheureuſe fille. Bien-tôt après il interrompt cet abominable Feſtin, en avertiſſant la Reine qu'elle a mangé de ſes enfans, & ſoudain il poignarde cette coupable Princeſſe. L'Empereur venge la mort de ſa Femme ſur Titus; Lucius venge celle de ſon Pere ſur l'Empereur. A l'égard du déteſtable Maure, il eſt condamné à être enterré tout vif, & n'a d'autres regrets que de n'avoir pas commis plus de crimes. Quelle Scene! Quel carnage! Comment un Homme a-t-il pu imaginer un pareil Spectacle! Quelle devoit être la férocité de ceux qui pouvoient s'en amuſer?

Je finis, Monſieur; car je m'imagine que vous n'êtes pas moins las que moi de tant d'horreurs. Quelque méchans que ſoient les Hommes, je doute qu'il y en ait d'auſſi abominables que le Maure ſanguinaire, & la cruelle Tamora. Cor-

neille a fait, dit-on, les Hommes plus vertueux & plus grands qu'ils ne sont. On a reproché à Euripide de les avoir fait trop méchans; mais Shakespear les a faits plus Scélérats peut-être que la Nature humaine ne les comporte.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXIV.

A Monsieur Duclos. De l'Histoire ; & de son utilité. Que le gout des Anglois pour les Mathématiques leur fait négliger d'autres Sciences ; qu'ils n'ont d'autre Histoire de leur propre Pays que celle de Rapin de Toyras.

De Londres. &c.

MONSIEUR,

L'Intérêt que je prens à ce qui vous regarde, doit vous répondre du plaisir que m'a fait la nouvelle que vous m'apprenez ; je suis charmé qu'on ait assez-tôt senti l'excellence de votre Plume, pour la destiner à l'usage le plus glorieux pour vous, & le plus utile pour la Nation. Autant l'Histoire du Regne de Louis XI. est remarquable, autant elle est peut-être difficile à écrire ; il est flatteur pour vous que ce soit cette raison qui en ait déterminé le choix de l'Ecrivain. Ceux qui vous ont confié

un travail si important & si pénible, sçavent quels sont & votre Courage & vos Talens; ils ont prévû que les difficultés ne pourront servir qu'à relever le mérite d'un Ouvrage où vous aurez le bonheur de les vaincre. Avec l'imagination la plus brillante, vous possedez cette Métaphysique d'esprit qui remonte à la source des choses, qui apperçoit également & les conséquences dans les Principes, & les causes dans les Effets, & qui porte la lumiere sur tout ce qu'elle traite: Vous connoissez les hommes, vous aimez la vérité; que d'avantages pour réussir dans le genre de travail que vous avez entrepris!

D'ailleurs je ne crains pas de dire que parmi nos Auteurs, nous avons d'excellens modeles, & je m'en rapporte bien à votre gout pour les choisir. Que de Philosophie ne trouve-t-on pas dans M. l'Abbé de Saint Réal? Quel sage & judicieux Ecrivain que M. l'Abbé de Vertot! Peut-on refuser au sçavant Auteur de la Vie de Julien, la gloire d'avoir marché dignement sur leurs traces?

Vous êtes dans le cas de Plutarque & de tous les Historiens: que les faits

que vous écrivez soient en tout & par tout véritables, c'est l'ouvrage d'autrui; qu'ils soient présentés dans un jour qui éclaire vos Lecteurs & les forme à la Vertu, ce sera votre Ouvrage. Guichardin si louable à d'autres égards, me paroît en ce point répréhensible; comme il croyoit les hommes méchans essentiellement, il ne s'est point proposé de les rendre meilleurs. Il impute toutes les actions de ceux dont il a écrit l'Histoire, à de mauvais principes. *Cela me fait craindre, dit* Montagne, *qu'il y ait un peu du Vice de son gout, & peut-être est avenu qu'il ait estimé d'autrui selon soi.* Ceux qui pensent trop mal de l'humanité, ne doivent pas s'attendre qu'on pense jamais bien d'eux. Hobbes en laissant voir trop de prévention contre les Hommes en général: ne fait que prévenir ses Lecteurs contre lui-même.

L'Histoire est une des parties de la Littérature que nous avons le plus cultivées, soit que ceux d'entre nous qui s'y sont adonnés y ayent été déterminés par l'utilité Publique, ou par leur gout particulier: c'est au contraire celle où les Anglois se sont le moins exer-

tés. Il est étonnant qu'ayant produit tant d'autres beaux Ouvrages, & que jaloux, comme ils le sont de la gloire de leur Nation, ils ayent pris si peu de soin d'en écrire les faits mémorables. L'Histoire au premier aspect semble n'offrir que le recueil des crimes & des infortunes du genre humain. Ces grands Evénemens, ces Révolutions d'Empires, qui nous intéressent si fort à la Lecture, ont fait le malheur des Peuples devenus par là si célèbres. Les Anglois auroient-ils craint qu'un récit fidèle de ce qui est arrivé parmi eux, & une peinture vraie de leurs Mœurs, ne démentissent sur plusieurs points les éloges outrés qu'ils font quelquefois & de la sagesse du Gouvernement, & du Caractere des Peuples de leur Isle. Polidore Virgile est le premier qui ait donné une Histoire d'Angleterre. Sans les François, sans Rapin de Toyras, les Anglois n'auroient pas encore d'Histoire de leur Nation, qui pût se faire lire. * Parmi les Auteurs qui ont écrit les Evénemens

* Le Traducteur de ces Lettres annonce au Public que Mr. Carte & Mr. Guthrie feront bientôt cesser ce reproche par celle qu'ils sont prêts à publier.

de leur tems, le Chancelier Clarendon, & le Docteur Burnet, ſont preſque les ſeuls qui méritent de paſſer à la poſtérité. On a accuſé l'un & l'autre de Partialité; ſans entrer dans cette diſcuſſion, il me paroît du moins que le ſecond s'eſt moins attaché que le premier *à inſpirer quelqu'envie à ceux qui le liront, de devenir meilleurs.* * L'un n'eſt ſouvent qu'un prélat de Cour, l'autre eſt toujours un grand homme.

Enviſageons l'Hiſtoire du côté de ſon véritable objet, c'eſt l'Ecole la plus ſure de la Politique & de la Morale. Les malheurs des autres ſont les meilleures leçons que nous puiſſions recevoir; ce ſont autant d'inſtructions propres à nous donner de la prudence & de l'habileté. La ſageſſe humaine n'eſt que le fruit de l'expérience. Les Anglois ont trop négligé une partie ſi eſſentielle à la formation des Mœurs. D'un autre côté ils ſont louables en ce qu'ils n'ont pas comme nous le mauvais gout d'écrire tant de Faits ſi peu capables d'intéreſſer la poſtérité. On ne trouve pas chez eux ce grand nombre de Mémoires particuliers dont l'Auteur

* Préface du Docteur Burnet.

eſt le principal Héros, & que l'envie d'occuper le Public dicte plus ſouvent que le deſſein de lui être utile. Ceux d'entre eux qui ſe ſont diſtingués par de grandes actions, ſe ſont contentés de les faire, & ont dédaignés de les écrire. Il s'en faut beaucoup que les François ſoient ſi modeſtes, pour ce qui les regarde perſonnellement : celui qui a eu une Armée à commander, ou qui a été chargé de quelque Négociation, publie lui-même volontiers ſes Mémoires, c'eſt-à-dire, ſon éloge, & quelquefois l'ouvrage de ſa vanité devient le monument de la petiteſſe de ſon Eſprit. Il faut pourtant avouer que ceux mêmes d'entre nous qui, en écrivant, n'ont eu d'autre but que d'illuſtrer leurs noms, ont auſſi ſouvent contribué à l'utilité publique. L'Hiſtoire générale peut tirer de grands ſecours de ces Mémoires particuliers. Tels ſont entre autres ceux du Cardinal de Retz. D'ailleurs ſi nous avons des Rabutins & des Jolys, nous avons auſſi des Sullys & des Commines.

La plûpart des Hiſtoires Grecques & Romaines, ont été écrites par ceux qui étoient à la tête des affaires, ou qui y

avoient la plus grande part; mais nos François, si nous en exceptons Philippes de Commines, n'ont pas suivi le sage exemple de ces anciens Historiens. Salluste parle à peine de soi. César dans ses Commentaires, ne se montre que par ses grandes actions. Parmi nous, chacun écrit l'Histoire de sa vie; ici l'on n'écrit pas même celle de sa Nation. Chez un peuple où ceux qui jouent les plus grands Rolles, ont si rarement l'ambition de publier leurs Mémoires, il a dû paroître extraordinaire qu'un Comédien * de nos jours ait eu la vanité de faire imprimer les détails importans de sa vie. On peut mettre ce fait au rang des Singularités de ce Pays-ci; quant à l'Auteur, je laisse aux Anglois à lui fixer la place qu'il mérite.

Le gout presque général des Anglois pour les Mathematiques, est peut-être cause du peu d'application qu'ils donnent au genre historique. Ils n'ont pas suivi à la Lettre les conseils du Chan-

* *An Apology for the Life of Mr. Colley CIBBER Comedian, and late Patentee of the Théâtre Royal, Withan Historical View of the Stage during his own time wnten by himself* London 1740.

celier Bacon : l'Hiſtoire eſt une des Parties eſſentielles qu'il recommande ſi fort dans ſes Ouvrages, par l'utilité dont elle peut être & au bien Phyſique & au bien Moral des Hommes : Montagne, M. de Thou & Deſcartes, ſont des Philoſophes d'une eſpéce différente, qui chacun dans leur Partie ayant éclairé leur Siécle & concouru à ce but général de l'avantage de la ſociété, méritent également le titre glorieux de Précepteurs du genre humain. Ainſi Bacon veut que ſelon nos différentes facultés, qui ſont la Mémoire, l'Imagination & la Raiſon, nous cultivions les Sciences qui y ont rapport, & que nous nous appliquions à connoître la volonté du Créateur, ſoit par la recherche des merveilles de la Nature, ſoit par celle des Evénémens qu'il plaît à ſa Providence de permettre, & dont l'enchaînement ne peut étonner que l'eſprit aſſez orgueilleux pour vouloir juger de la Sageſſe Suprême.

Peut-être eſt-il difficile de cultiver avec ſuccès & l'Hiſtoire & la Philoſophie : il ſemble que l'étude des choſes éloigne de celle des faits ; quoique l'u-

ne & l'autre soient également subordonnées au raisonnement, les bornes de l'esprit sont telles, que celui qui est occupé de Sciences abstraites, n'est sensible qu'à la combinaison des idées que son calcul lui présente. Il semble presque que la plûpart de ceux qu'on appelle Géomètres ayent besoin d'Algèbre pour penser. La grande vogue où la Géometrie est aujourd'hui en France, nous menace peut-être des mêmes inconvénients qu'elle a entraînés en Angleterre. Le Calcul réfroidit souvent le génie, sans le dédommager de ce qu'il lui fait perdre. Il y a long-tems que l'on a dit que la Géométrie ne redresse que les esprits droits.

Il en est de certaines Sciences comme des Gouts : elles s'excluent mutuellement. Ceux qui s'adonnent à rechercher les merveilles de la Nature, font trop peu de cas des conoissances d'un autre genre. Un Physicien n'est pas plus sensible aux graces d'un Ouvrage d'esprit, qu'un Curieux des Coquilles à la beauté d'un Tableau. Je ne parle point ici de quelques hommes extraordinaires, qu'il plaît à la Nature de favoriser, & qui répan-

répandent eux-mêmes les fleurs sur la sécheresse des matieres les plus abstraites. Un Fontenelle ne tire point à conséquence.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXV.

A Monsieur le Duc de Nivernois. Sur le Poëme de LEONIDAS. *Qu'en Angleterre, l'Esprit de parti, en France les intrigues peuvent procurer une sorte de succès à des Ouvrages médiocres, mais qui bientôt après retombent dans l'oubli.*

De Londres, &c,

MONSIEUR, LE DUC,

AVant l'illustre Auteur de la Henriade, aucun François n'avoit encore pu s'élever au Sublime de la Poësie Epique. Ceux qui avoient osé tenter ce vol ambitieux, privés des aîles du génie, s'étoient trop confiés a celles qu'ils avoient empruntée de l'Art. L'essor qu'ils ont pris, n'a servi qu'à rendre leur chûte plus éclatante.

Quelque bruit qu'ait fait en Angleterre le Poëme de LEONIDAS, celui qui

en est l'Auteur n'a pas été plus heureux. Cet Ouvrage est de ceux qui ne devant leurs succès qu'aux intrigues de leurs Partisans, sont destinés à périr avec le tems qui les a vu naître. Il excite aujourd'hui votre curiosité ; mais si jamais on vient à le traduire en notre Langue, il ne répondra pas à votre attente.

En ce Pays-ci, encore plus que dans le nôtre, le sort d'un Livre dépend souvent de ceux qui le protégent. Le Paradis Perdu, qui fait aujourd'hui tant d'honneur au Parnasse Anglois, n'a pas été connu du vivant de l'Auteur. Il n'avoit pour Amis que ceux de Cromwel, qui songeoient plus à subjuguer leur Patrie, qu'à y faire fleurir les Arts. C'est M. Addisson qui a retiré Milton de l'oubli, où le Parti qu'il avoit épousé, l'avoit fait tomber sous le Regne de Charles II.

Lorsque j'arrivai à Londres, l'Auteur de Léonidas y jouissoit de la Réputation la plus brillante ; mais il la devoit plus au choix qu'à l'execution de son sujet. En effet, on ne peut trop le louer d'avoir cherché à inspirer à ses Compatriotes l'amour de la Patrie & le zéle de la liberté. Mais

il n'a pas été auſſi heureux dans les moyens qu'il a imaginés pour y parvenir, que ſage dans le but qu'il s'étoit propoſé.

Cependant, Mylord Carteret, Mylord Cheſter-Field, Mylord Bathurſt, M. Pulteney, M. Windham; en un mot, tous ceux que les uns nomment les Partiſans de la Liberté, & les autres les Ennemis du Miniſtere, ſe propoſerent de procurer à l'Auteur une fortune durable, au cas que celle de l'ouvrage ne le fût pas. Léonidas paſſa quelque-tems pour un Poëme digne du grand Milton; ceux qui ne s'y connoiſſent pas en crurent le cri Public, & ſe perſuaderent que c'étoit leur faute, ſi la lecture de ce nouveau Chef-d'œuvre ne leur avoit fait aucun plaiſir. Bien peu même avoient alors le courage de l'avouer. Le débit en fut prompt. L'Auteur retira douze mille livres ſterling de ſon Ouvrage; & bien-tôt après, un ſuccès ſi éclatant lui procura un Mariage trés-avantageux; ce qui ſe trouve ſans exemple parmi nous. Il ne faut pourtant pas s'y tromper, & prendre pour une preuve du gout que l'on a pour les Arts

en Angleterre, ce qui n'eſt que l'effet de l'eſprit de Parti. Il y avoit ici des Poëtes à marier avant M. Glover.

Je n'entreprendrai pas de vous faire connoître la Fable de ce Poëme, puiſqu'en effet il n'y a aucune imagination: ce n'eſt qu'une Gazette auſſi froide que détaillée, d'un événement qui s'eſt paſſé il y a deux mille ans, & qui fait plus d'effet dans le ſimple récit de l'Hiſtorien, qu'orné de toutes les fleurs du Poëte. Mais pour lui rendre juſtice, je ne dois pas vous laiſſer ignorer qu'il y a quelques beautés de détail. Tel eſt cet Éloge de la Liberté.

» O Nature! Mere indulgente de » tous les Hommes, tu ne reſtrains pas » à une Nation choiſie le ſentiment de » la gloire, le courage & toutes les » Vertus Héroïques qui élevent l'A- » me, & rendent la Vie illuſtre. Ta » main bienfaiſante en répand le ger- » me dans tous les Pays; mais il faut » que la Liberté, ſemblable au Soleil, » échauffe ces ſemences généreuſes: » elle ſeule fait éclore & fleurir les » Vertus; le Vent de l'oppreſſion en » ſéche & détruit les tendres eſpéran-

» ces, De-là ces Rejettons infructueux, » le faux honneur, la Valeur féroce, « & la cruelle Ambition infectent le » cœur humain; de-là il arrive que le » Pouvoir effréné dépeuple si souvent la » Terre, & que les Hommes courageux » destinés à être la Pâture des Ani- » maux carnaciers, baignent les Plai- » nes de leur sang. «

Ce Poëme eut mérité une partie de son succès, s'il s'y trouvoit beaucoup d'endroits semblables à celui-ci; mais s'il y a quelques fleurs, c'est peu de dire qu'elles y sont rares; il faut avouer qu'on ne peut les trouver sans traverser des Déserts très-arides. Léonidas cause plus d'ennui à ses Lecteurs, qu'il ne leur inspire d'amour pour la liberté. Il a de quoi lasser la patience de ceux qui veulent qu'en les instruisant on les amuse, & peut-être faut-il, pour le lire, tout le courage dont l'Auteur a eu besoin pour le composer. Je me garderois bien d'en porter un jugement si sévere avec tant d'assurance, si aujourd'hui que la chaleur de ses Partisans est rallentie, ce n'étoit un sentiment adopté par tous les Anglois. Ce Poëme est tombé; & quelqu'aide

que lui prête le Docteur Pimbreton, il ne se relevera pas de sa chûte. C'est ainsi que les *Voyages de Cyrus*, après avoir fait tant de bruit à leur naissance, sont aujourd'huy dans le plus parfait oubli, & qu'un Ouvrage que ses Partisans croyoient destiné à vivre autant que l'immortel TELEMAQUE, n'a eû que le sort de ces Romans, dont on ne s'occupe à Paris que pendant quinze jours. Un Parti en Angleterre; en France les Brigues des Femmes, peuvent mettre un Ouvrage à la mode : mais s'il n'a pas un vrai mérite, leurs efforts sont inutiles, le Public ouvre bien-tôt les yeux, & le réduit à sa véritable valeur. Combien avons-nous vû de fois les Femmes entraîner une foule de Spectateurs à une Piéce de Théâtre; & ce que nous ne pouvons avouer qu'à notre honte, à un Sermon même, où il ne devoit y avoir que des Auditeurs ! A Paris, tout Auteur qui aura l'adresse de se concilier une douzaine de Femmes à la mode, peut faire beaucoup de bruit; & ce n'est pas chose difficile, puisqu'elles n'ont elles-mêmes d'autre moyen de soutenir leur répu-

tation, que de travailler continuellement à établir celles de leurs Partisans. Mais il n'y aura jamais d'Auteur estimé du public, que celui qui aura fait des Ouvrages vraiment estimables.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE LXXVI.

A Monsieur le Marquis DE LOMELLINI. *Eloge du Prince de* CANTEMIR. *Qu'il faut des caractères & des talens totalement différens pour réussir dans les sciences ou dans les affaires, qu'il est rare que la même personne soit également propre aux unes & aux autres. Lettre du Chancelier* BACON *au Roi* JACQUES *I.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ne puis devoir qu'aux bontés dont Mylord Walde-Grave m'honore, les sentimens qu'il vous a inspirés en ma faveur : quelque difficile qu'il me soit de les justifier, je voudrois être à portée de vous témoigner combien j'en suis flatté. Mais il ne m'est pas encore permis de tourner les yeux vers la France. Ma Mission n'est pas remplie, je ne vous dirai pas que je resterai ici tant que j'y trouverai à m'instruire. Ce seroit m'engager peut-être à y passer ma vie ; seu-

lement je suis résolu de ne pas quitter l'Angleterre, que je n'aye tiré quelque fruit des connoissances que j'y suis venu chercher.

Vous verrez incessamment à Paris l'homme du monde le plus à portée de vous donner toutes les lumiéres que vous me demandez sur ce pays-ci ; c'est M. le Prince de Cantemir ; sa Cour vient de le nommer Ambassadeur à celle de France. Les Anglois qui se connoissent en merite, le regardent comme un des Ministres étrangers qui en a le plus ; & moi qui ai l'honneur de le voir assez souvent, j'ose vous annoncer d'avance que vous serez bientôt amis. Vous avez tous deux les mêmes goûts. Avec autant de talens pour se distinguer dans les sçiences, que pour négocier les plus grandes affaires de l'Europe, il ne dédaigne pas d'associer les Muses à la politique. Il est le premier qui ait fait des Vers Russes. Il travaille actuellement à une Imitation de quelques Satires d'Horace & de Despréaux, adaptée aux Mœurs de sa Nation. * Ainsi dans les occupations de son

* Cet Ouvrage vient de paroître sous le titre de SATIRES DE M. LE PRINCE DE CANTEMIR, à Londres chez JeanNourse 1749. M,

choix, comme en celle que son devoir lui prescrit, il ne perd jamais de vûe l'avantage de sa Patrie.

La nature lui a accordé comme à vous celui de ses dons dont elle est le plus avare, je veux parler de cet esprit universel qui est également propre à tout. Quelques préventions que l'on ait en faveur des Gens de Lettres, l'expérience a démontré qu'il y en a peu qui soient capables des grandes affaires. L'esprit de contemplation qui leur est particulier, ne leur permet pas toute l'activité qu'elles demandent; les uns n'y donnent pas, les autres ne sont pas capables d'y donner l'application nécessaire: en un mot ils sont plus propres à instruire les hommes qu'à les conduire. Le peu de soin que la plûpart d'entr'eux apportent à leurs affaires particulieres, n'annonce que trop qu'ils ne sont pas faits pour celles du Gouvernement.

C'est par une espèce de paresse Philosophique qu'un Sçavant s'enferme dans son Cabinet pour vacquer à la

l'Abbé de Guasco, *qui en* est le Traducteur, y a joint une Hist*oire de la* vie de l'Auteur & l'on ose dire que l'un & l'autre justifient ce qui est dit ici de M. le Prince de Cantemir.

méditation. Celui qui a passé ainsi une partie de sa vie, devient presqu'incapable de toute autre occupation ; il ne peut trouver à de nouveaux objets assez d'attraits pour s'y livrer tout entier. Quoiqu'il en coute à notre orgueil, avouons-le de bonne foi, notre esprit agit aussi méchaniquement que toutes nos autres facultés. Quand il a pris un certain pli, il est difficile de lui en donner un autre ; ce qu'il a acquis de lumiere ne l'éclaire que dans la route qu'il s'est choisie ; & lorsqu'il veut faire un nouvel usage de ses forces, il se trouve contraint de reconnoître qu'il n'en a que dans le genre où il les a exercées. Nous devons tout ce que nous sommes à l'habitude.

L'Etranger qui arrivant à Paris laissa voir tant de surprise de ce que Corneille n'étoit pas admis au Conseil d'Etat, a témoigné plus d'estime pour ce grand Poëte, que de connoissance de l'esprit humain. Si le Cardinal de Richelieu eût été capable de faire le Cid ; il n'eût peut-être pas rendu son Ministère si fameux : d'ordinaire on n'excelle dans une partie qu'aux dépens de quelqu'autre. Tel peut écrire une conjura-

tion, qui ne viendroit pas à bout de la dissiper. En fait de politique & de morale, la pratique & la théorie sont des choses toutes différentes, & les plus beaux discours ne concluent rien pour les actions. Corneille qui a si bien démêlé dans Othon toutes les ruses & toutes les intrigues des Courtisans, étoit l'homme du monde le plus simple dans sa conduite. Salluste qui s'est élevé avec tant de force contre la corruption de son siécle, étoit lui-même de mœurs si peu exactes, que le Censeur fut obligé de le reprendre en plein Sénat de sa mauvaise vie.

L'Angleterre est le Pays où les Gens de Lettres sont le plus souvent parvenus aux premiéres places de l'Etat; mais il s'en faut beaucoup qu'ils ayent toujours répondu à ce que la Nation se croyoit en droit d'attendre d'eux. M. Steele a été renvoyé de la Chambre des Communes comme un Ecrivain factieux. M. Addison devenu Sécretaire d'Etat, n'a pas soutenu la réputation qu'il s'étoit acquise par ses Ouvrages. La gloire du Chancelier Bacon s'est éclipsée dans la place de Chancelier. Le Chef de la Justice ne

s'eſt pas trouvé innocent au Tribunal où il avoit ſi ſouvent préſidé; la Chambre des Pairs dont il avoit été l'oracle, ſe trouva forcée de le proſcrire & de flétrir ce nom aujourd'hui ſi glorieux dans les Lettres *. Il ſe peut que cet illuſtre Magiſtrat ait eu les mains nettes, mais ſûrement ſa conduite n'a pas été irréprochable. Si ſon cœur a été pur, il n'a eu ni l'eſprit aſſez vigilant pour prévenir ſa diſgrace, ni l'ame aſſez forte pour la ſupporter. En un mot il ne s'eſt trouvé Philoſophe que dans ſes Ecrits. Sa chute eſt une preuve de la foibleſſe de l'humanité dans les hommes mêmes qui paroiſſent les plus grands. **. Il nous reſte de lui pluſieurs Lettres qui ſont peine à lire quand on les compare avec ſes autres Ouvrages. Celle dont je vous envoye la Traduction peut ſuffire pour vous donner une

* Par le Jugement de la Chambre des Pairs, il fut condamné à une Amende de 40000. liv. à être empriſonné dans la Tour tant qu'il plairoit au Roi; il fut déclaré incapable de tout office, place ou emploi, &c.

** If parts allure thee, think how BACON Shin'd.
The wiſeſt, brighteſt meaneſt of mankind.

idée des autres ; s'il y inſpire la pitié, ce n'eſt qu'aux dépens de ſon courage. L'aveu qu'il eſt contraint d'y faire, juſtifie les pourſuites de ſes ennemis. Que j'ai de regret de voir ceux qui à de certains égards font tant d'honneur à la nature humaine, ſujets à d'autres, ou à des foibleſſes qui la dégradent, ou à des vices qui la déshonorent.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre tres-humble, &c.

LETTRE du Chancelier BACON au Roi d'Angleterre JACQUES I.

» JE vous ai porté autrefois les gémiſſemens de la Colombe en faveur » des autres, c'eſt maintenant pour » moi-même que je vous les apporte ; » je me ſers de ſes aîles pour voler aux » pieds de Votre Majeſté : j'y cherche » un azile favorable, & il n'y a pas » huit jours que je me flattois de m'y » préſenter dans une ſituation plus » glorieuſe.

» Lorſque je rentre en moi-même,

» je ne vois pas ce qui a pû exciter
» contre moi une ſi terrible tempête:
» je n'ai jamais été, comme Votre
» Majeſté le ſçait, l'Auteur d'aucun
» Conſeil violent; j'ai toujours ſouhaité
» de conduire toutes les choſes par
» la douceur. Je n'ai point été un
» avide Oppreſſeur du Peuple; je n'ai
» point été arrogant, inſupportable,
» ou odieux dans mes diſcours &
» dans ma conduite; je n'ai point
» hérité de mon Pere la haine pu-
» blique; j'ai toujours fait connoître
» mon zéle & mon attachement pour
» ma Patrie, d'où vient qu'on cher-
» che à me perdre? Car voilà les
» ſujets qui d'ordinaire excitent les
» murmures & les mécontentemens.

» Pour la Chambre des Commu-
» nes; c'eſt-là que ma réputation a
» commencé, & aujourd'hui il faut
» qu'elle en ſoit le tombeau. Cepen-
» dant dans le Parlement même à
» l'occaſion du Meſſage touchant la
» Religion, leur ancienne amitié pour
» moi s'eſt ranimée; ils ont dit que
» j'étois toujours le même homme,
» & que ma probité ne faiſoit que
» s'illuſtrer davantage.

„ A l'égard de ceux qui compo-
„ sent la Chambre Haute, ces jours
„ même & avant ces troubles, ils
„ sembloient me recevoir dans leurs
„ bras, trouvant en moi une candeur
„ qu'ils regardoient comme la vraie
„ marque d'une ame droite, & qui
„ est sans détours & sans replis.

„ On me reproche de m'être laissé
„ corrompre par les présens. Mais
„ lorsque le Livre des cœurs sera ou-
„ vert, le mien, je l'espére, ne
„ sera pas trouvé coupable d'avoir
„ été corrompu, & d'avoir ainsi trahi
„ mon ministère & vendu la Justice.
„ Néanmoins je puis être foible & avoir
„ participé aux abus du tems. *.

„ C'est pourquoi lorsqu'il faudra
„ répondre à mes Juges, je suis réso-
„ à ne pas défendre mon innocence
„ par de vaines subtilités, mais à leur
„ parler le langage que mon cœur

* *Son principal défaut*, dit M. Addison, *paroît avoir été l'excès de cette vertu qui excuse une multitude de défauts. Il eut tant d'indulgence pour ses Domestiques qui en abusoient, qu'elle lui fit perdre ses richesses & ses honneurs, qu'une suite de mérite lui avoient fait acquerir.*

„ me parle, en excusant, diminuant ;
„ ou confessant ingénûment mes fau-
„ tes, priant Dieu de me les faire
„ connoître à fonds, & qu'aucun en-
„ durcissement de cœur ne puisse me
„ surprendre, sous apparence d'une
„ plus grande pureté de conscience.
„ Mais pour ne pas troubler Votre
„ Majesté plus long-tems, après lui
„ avoir demandé pardon de cette longue
„ & triste Lettre, ce que je désire, com-
„ me le Cerf altéré désire la Fon-
„ taine, c'est que je puisse être instruit
„ par mon incomparable Ami * qui
„ vous remettra cette Lettre, des
„ dispositions de Votre Majesté. Je
„ sçais que votre cœur est un abî-
» me de bonté comme je suis un abî-
» me de misère. J'ai toujours été vo-
» tre créature, & je ne me suis ja-
» mais regardé que comme l'usufrui-
» tier de moi-même, la proprieté de
» tout ce que je suis étant à vous, &
„ maintenant je m'offre à vous com-
» me une oblation, pour que
» vous fassiez de moi ce qui con-
» viendra le mieux à l'honneur de

* Le Marquis de Buckingham.

» votre Justice, à la gloire de vo-
» tre clémence, & au bien de votre
» service, demeurant comme un mor-
» ceau d'argile dans les mains gra-
» cieuses de Votre Majesté.

Fr. S. ALBAN, Chancelier.

Mars, 25. 1621.

LETTRE LXXVII.

A Monsieur l'abbé SALLIER. *Critique du Théatre Anglois, & surtout des Auteurs de cette Nation, qui ont mal parlé de ceux du Théatre François dont le plus souvent ils ne sont que les Plagiaires.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'Ai adressé pour vous à M. Smith de Boulogne, la nouvelle Edition du Livre du célébre M. de Moivre, sur *les Jeux de hazard*; c'est un présent qu'il vous prie de recevoir comme un témoignage de son amitié, & un tribut de son estime. Je vous envoye en même tems la Liste de ses autres Ouvrages qu'il m'a donnée lui-même. Je vous ferai chercher les différens Livres de Géométrie que vous me demandez; & vous les enverrai par la même voye,

dès que j'aurai pû les rassembler. Vous ne vous contentez donc pas de converser avec Homere & Platon, vous voulez aussi connoître Newton & Clarke ; après vous être rendu Maître de toutes les Langues, vous voulez encore embrasser toutes les Sciences. Il est heureux de n'avoir dans ses connoissances pour bornes, que celles que la nature a prescrittes à l'esprit humain.

On ne peut non plus trop louer & votre zéle pour les Lettres, & les soins que vous prenez pour augmenter sans cesse la Bibliothéque du Roi, dont la garde vous est confiée. L'Erudition Angloise est, pour ainsi dire, un nouveau Fleuve, dont vous voulez faire couler les richesses dans cet Océan immense de Littérature. Vous y avez déja placé les Ouvrages immortels des plus célébres Géométres ; les Anglois ont un nombre prodigieux d'excellens Livres dans toutes les Parties qui dépendent de la Physique, & particuliérement en Médecine ; ils ont aussi beaucoup écrit & avec succès sur la Politique, sur le Commerce & sur l'Agriculture. Le bon sens,

qui leur eſt particulier, a déterminé la plûpart de leurs Auteurs à faire de leur eſprit l'uſage le plus utile à la Societé. Ceux qui ont écrit des Ouvrages d'agrément, ſont en bien plus petit nombre, & n'ont pas été ſi heureux: les Anglois on peu d'Ouvrages en ce genre qui ne nous ſoient pas connus, ou qui méritent de l'être. Ils ne devroient pas ſe faire une peine d'en convenir, ils ont bien de quoi prendre leur revanche à d'autres égards. Ce n'eſt pas leur interêt ſeulement, c'eſt la raiſon même qui doit leur faire regarder les parties les plus eſſentielles de l'eſprit comme les plus flatteuſes.

On a reproché, Monſieur, à l'ingénieux Auteur des *Lettres ſur les Anglois & ſur les François* *, d'être plus amuſant qu'inſtructif; quoiqu'il fût ſans prévention, ſes Jugemens ne ſont pas ſans partialité: ſes Gouts particuliers lui ont tenu lieu de Préjugés; on pourroit dire de lui qu'il a l'eſprit François, mais qu'il a le cœur Anglois. Il n'eſt pas difficile de le convaincre d'erreur ſur plus d'un point; & no-

* M. De Muralt.

tamment lorſqu'au lieu d'examiner les choſes par lui même, ce qu'il étoit très-capable de faire, il s'en eſt fié à ce qu'il a oui dire. Un Ecrivain exact ne doit pas prononcer ſur des témoignages ſi ſuſpects. Tous les hommes ſont jaloux de la gloire de leur Nation; s'en rapporter uniquement à eux ſur ce qui intereſſe l'honneur de leur Pays, ce n'eſt pas les faire connoître, c'eſt adopter leurs préventions.

L'Auteur de ces Lettres remarque, que parmi les Ecrivains Anglois, que ſelon toutes les apparences, il ne connoiſſoit pas bien, il ſe trouve moins de Plagiaires que parmi ceux des autres Nations. *Pour les Larcins*, dit-il, *on aſſure qu'il s'en trouve moins chez eux qu'ailleurs, ſi vous en exceptez le Théatre, c'eſt-à-dire, la Bagatelle.* Rien n'eſt plus oppoſé à la vérité que ce fait qu'il rapporte d'après ce qu'il a entendu dire. Aucun Peuple ne commet cet eſpèce de brigandage Littéraire avec plus d'effronterie que les Anglois. L'Auteur même ſans y penſer, fait entendre par ce prétendu Eloge, que leurs Ecrivains ſont auſſi Plagiaires qu'ils peuvent l'être. Ce n'eſt guéres

que dans les Ouvrages de pur bel Esprit, que l'on pratique la sorte de vol dont nous parlons. Assurément ce ne sera ni dans la Théologie, ni dans la Jurisprudence. Quant à ce qui regarde les Sciences abstraites, & toutes celles qui dépendent du Calcul & de l'Expérience, comme la Géométrie, l'Astronomie, &c. Les Anglois sont si riches eux-mêmes, qu'ils n'ont pas besoin de se parer des richesses des autres. Dans ces Sciences, ils ont l'avantage sur les autres Peuples de l'Europe. D'ailleurs, les Découvertes que l'on y fait, en quelque Pays que ce soit, sont bientôt connues; & il est difficile à tout autre qu'à celui qui en est l'Auteur, de s'en faire honneur. Si nos Académiciens ont fait quelques nouvelles Expériences sur l'Electricité des Corps, Peuvent-ils ravir aux Physiciens Anglois la gloire d'avoir apperçu les premiers une vertu, que l'on ne connoissoit pas encore dans la matiére ? Les Mémoires des Académies, & les Journaux des Sçavans, rendent des comptes fidèles de tout ce qui se trouve de nouveau dans les Sciences, & offrent à chaque Auteur

une voye pour revendiquer publiquement ce qui lui appartient.

Pour ce qui eſt de la *Bagatelle* ; puiſqu'en effet le Théâtre n'eſt autre choſe aux yeux d'un Philoſophe qui s'eſt retiré du monde ; ſi, comme le dit M. l'Abbé Du Bos, dans ſes excellentes réflexions ſur la Poëſie & la Peinture, *ce qui conſtitue le Plagiaire, c'eſt de donner l'Ouvrage d'autrui comme ſon propre Ouvrage*, il n'y a nulle part des Ecrivains auſſi Plagiaires que la plûpart de ceux du Théâtre Anglois (*a*) Sans parler de ceux

(*a*) Shadwell, dans ſa Préface des *Amans impertinens*, Comédie qu'il a priſe des *Fâcheux* de Moliére, s'exprime ainſi : *J'avoue ingenûment mon vol, & j'en ſuis honteux, quoique j'aye devant les yeux l'exemple de quelques-uns qui n'ont encore écrit aucune Piéce ſans en dérober la plus grande partie, & qui (ſemblables aux hommes tellement accoutumés à mentir qu'ils ſe croyent eux-mêmes) à la fin auſſi par une habitude de voler, regardent le bien qu'ils ont dérobé comme le leur propre, ce qui eſt ſi lâche & ſi bas, que je ne puis m'empêcher de croire que celui qui ſe fait une habitude de dérober l'eſprit des autres, voleroit toute autre choſe s'il le pouvoit faire avec ſûreté.* En ce cas Shadwell lui-même qui fait ici ſa Confeſſion de ſi bonne foi, n'étoit pas un homme à qui

qui ne sont que mediocres, M. Congreve doit une partie de ses succès à Moliére, de qui il a emprunté plusieurs de ses Caractères : quelqu'Art qu'il ait employé à les accommoder au gout de sa Nation, le déguisement Anglois n'empêche pas qu'on ne les reconnoisse. Dans l'une de ses Piéces, on retrouve la Coquette du Misantrope(*a*), dans l'autre, il copie les Traits les plus heureux du Tartuffe (*b*). Quelquefois

l'on pût confier sa bourse. Dans ses autres Ouvrages où il n'en convient pas, il est aussi plagiaire qu'aucun de ceux à qui il en fait le reproche. Dryden lui-même, un de ceux qui le mérite le plus, n'a pas laissé de crier comme les autres contre le brigandage : *Mais tel est le caractère des Auteurs de notre âge, qu'ils font des Piéces entieres, & cependant écrivent à peine un mot, & que dans cette anarchie de l'esprit, volant par-tout, ils appellent leur bien ce qui n'est que leur butin.* Prologue d'Albumazar.

(*a*) THE WAY OF THE WORED.

(*b*) THE DOUBLE-DEALER. Dans cette Piéce *Mask well* est le Tartuffe de Moliére, habillé à l'Angloise, & qui joint à la scélératesse de cet Imposteur toutes les ressources & toutes les fourberies de Scapin. *Myladi Froth* est la Philaminte des Femmes Sçavantes. *Brisk* est le Trissotin, *Cinthia* la Henriette. La seule dif-

il prend des Scènes entiéres, qu'il ne fait que traduire mot à mot, comme celle de M. Dimanche dans le Feſtin de Pierre (*a*) Cependant il ne parle dans aucune de ſes Préfaces, ni du Théâtre François, ni de Moliére, en cela plus raiſonnable que les Ecrivains du Commun, qui traduiſent miſérablement, ou pillent effrontément nos meilleures Piéces, & traitent enſuite

férence qui ſe trouve dans les Scènes Angloiſes, c'eſt qu'au lieu d'y parler de la Lune & des Etoiles, l'entretien roule ſur Ariſtote, Horace, le P. Rapin, ou Madame Dacier. Il y a auſſi une Scène où Madame *Pliant*, de même que la Beliſe de Moliére refuſe des hommages qu'on ne lui offre pas, & ſe fâche contre *Mellfort* de ce qu'il lui témoigne une paſſion dont il ne lui dit pas un mot. De plus la Scène X. du III. Acte, n'eſt qu'une copie de la Scène de Médiſance dans le Miſantrope. Dans ces derniers tems M. Fielding l'a un peu mieux déguiſée au III. Acte de ſa Comédie: LOVE IN SEVERAL MASQUES, dont Moliére lui a auſſi fourni l'idée. La premiére Scène du premier Acte de la Piéce intitulée: THE TEMPLE-BEAU, du même Auteur, eſt priſe de celle du III. Acte du Miſantrope, entre Arſinoë & Célimene.

[*a*] LOVE FOR LOVE.

Racine d'Ecolier, & Moliére de petit génie (*a*)

Vous connoiſſez, Monſieur, le Caton de M. Addiſon, une des Tragédies qui fait le plus d'honneur au Théâtre Anglois; je vous demande en bonne foi ſi la Scène la plus frappante de cette Piéce, celle où Caton reçoit Décius Ambaſſadeur de Céſar, n'eſt pas une Copie de cette belle Scène de Corneille, où Sertorius, dans les mêmes circonſtances que le Caton Anglois, reçoit Pompée, Ambaſſadeur de Sylla, à peu près de la même maniére:

» Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.

Ce Vers contient en ſubſtance tout l'Eſprit, qui de la Scène Françoiſe, a paſſé dans la Scène Angloiſe. Il ſem-

(*a*) Le NON JUROR de Mr. Cibber eſt le Tartuffe de Moliére Cette Piéce eſt remarquable non-ſeulement par le mal qu'on y dit des François, mais par l'art ſingulier de cet Auteur auſſi mal adroit que plagiaire, qui d'une des meilleures Comédies de notre Théatre a trouvé le ſecret d'en faire une des plus pitoyables du Théâtre Anglois.

ble que M. Addiſon auroit dû parler de l'Auteur qu'il a ſi heureuſement imité, & à qui il doit la grandeur & la dignité avec laquelle il fait parler tous ſes Perſonnages. Car il faut convenir que cette Piéce eſt moins la production de ſon génie, que l'effet de ſon gout & le fruit de ſes réflexions. Auſſi ne doit-on la regarder que comme un Extrait de pluſieurs de celles de Corneille qu'il a pour ainſi dire fondues enſemble. Mais les Anglois ſe piquent de génie, & rougiroient d'avouer qu'ils nous doivent quelque choſe. On pourroit néanmoins faire un aſſez gros Volume des ſeuls titres d'Ouvrages traduits ou imités des Auteurs François, & donnés par ceux de ce Pays-ci pour Originaux.

M. Coſte, qui a ſi bien merité de la Republique des Lettres, & qui ſur toutes ſortes de matiéres eſt reconnu pour homme digne de foi, me dit un jour que le Comte de Shafteſbury lui ayant lû un de ſes Ouvrages, il lui reprocha de n'avoir ni reconnu les obligations qu'il avoit aux Auteurs François à de certains égards, ni rendu toute la juſtice qu'il leur devoit à d'au-

tres. Mylord Shafteſbury promit de reparer ſa faute dans une Préface, qu'il lut en effet quelque tems après à ſon ami. L'Ouvrage parut imprimé au bout de quelques jours, mais ſans Préface. M. Coſte lui en demanda la raiſon. Le Comte de Shafteſbury lui avoua qu'il n'avoit oſé la publier, de peur d'indiſpoſer contre lui toute ſa Nation. Quelque grand Philoſophe que fût cet Anglois, il ne l'étoit que juſqu'à ce point-là. Il craignoit que ſa Nation ne lui rendît pas juſtice, s'il avoit le courage de la rendre à la nôtre, & il n'eſt pas le ſeul qui ait été retenu par un ſemblable motif. *Je ſçai*, dit un autre Auteur Anglois, *que pluſieurs perſonnes reprochent à Mr. Prior, d'avoir imité quelques Auteurs François, ſans les nommer; mais je crois qu'ils ont tort; parceque quelque jolie que ſoit une choſe en elle-même*, il ſuffit pour la rendre mépriſable à preſque tous les Lecteurs Anglois, de mettre au titre que c'eſt une imitation d'un Auteur Francois: *& je connois pluſieurs Ecrivains ingénieux, qui par cette ſeule conſidération ont été obligés de ne point publier le nom des Auteurs qu'ils ont imités ou quelquefois plûtôt traduits, quoi-*

qu'ils ne fassent aucune difficulté de le dire à leurs amis. (*a*)

Il est à la vérité de certaines Tragédies Modernes, dont les Auteurs ne nous doivent rien ; & celles-là ont en effet l'air trop original pour n'être pas aisées à reconnoître. Telle est une Piéce dont l'Héroïne, après avoir été la Maîtresse d'un Roi, en punition de sa faute, est réduite à mendier inutilement son pain de porte en porte, & meurt, après avoir été trois jours sans manger, dans les bras de son Mari, qui revient exprès pour lui pardonner son infidélité (*b*). Telles sont encore celles dont un Voleur est le Héros, & dont la Catastrophe se passe au Gibet (*c*) ; ou celles dont les Personnages ne font que chanter, boire & danser pendant les quatre pre-

(*a*) Extrait d'une Lettre sur la nouvelle Edit des Œuvres de M. Prior. Londres chez T. Johnson. MDCC XX.

(*b*) La Tragédie de JEANNE SHORE. Dans une d'Otway, Caius Marius est représenté persécuté par la faim & par la soif, autant que par Sylla.

(*c*) Le Marchand de Londres ou l'HISTOIRE DE BARNEVELDT ; Piéce nouvellement traduite par Mr. Clément.

miers Actes, & où, quand le cinquiéme arrive, l'Auteur les égorge tous pour finir sa Piéce (*a*).

J'avoue, & l'interêt ou l'honneur de ma Patrie ne peuvent me faire déguiser la vérité: J'avoue, dis-je, que quelques-uns de nos Auteurs ont pratiqué cette espèce de vol, que je prens la liberté de censurer dans ceux d'une autre Nation. Il en est qui ont transporté dans leurs Piéces des Scènes heureuses du Théâtre Anglois, sans parler des Auteurs de qui ils les ont empruntées. Apparemment qu'ils se sont crus en droit d'user de représailles. Quoiqu'il en soit, c'est une pratique qui n'est ni ancienne, ni commune sur notre Théâtre. Ceux qui en ont été l'honneur, ont été souvent d'heureux imitateurs, mais jamais de lâches Plagiaires.

J'ajoûte à cette Lettre un petit Ouvrage, qui vient ici assez à propos. Le hazard l'a fait tomber entre mes mains. On a usé d'adresse pour le faire copier d'après l'exemplaire d'un Auteur

(*a*) Voyez une Tragédie de M. Porter, intitulée: *The* VILLAIN.

qui

qui est ici en réputation pour le Théâtre, & que la discrétion ne me permet pas de nommer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LE SUPPLEMENT DU GENIE. *

Ou l'Art de composer des Poëmes Dramatiques, tels que l'ont pratiqué plusieurs Auteurs célèbres du Théâtre Anglois.

CETTE METHODE a un avantage considérable sur toutes les autres, c'est de donner les mêmes facilités

* Plusieurs Lecteurs Anglois se sont trompés à cette Piéce, & sûrement lui ont fait de beaucoup trop d'honneur en l'attribuant au Docteur Swift, ou à quelqu'autre Ecrivain de leur Nation; elle est de l'Auteur de ces Lettres qui dans cette occasion a cru devoir emprunter le Masque Anglois, mais peut-être est-il étonnant qu'il n'ait pas été reconnu de ceux même qui lui ont fait l'honneur de le traduire: ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes par la Note suivante :

Comme cet Ouvrage étoit manuscrit lorsque

pour réussir dans le Tragique ou dans le Comique ; elle tient lieu de Talent à ceux qui veulent s'appliquer à l'un ou l'autre genre, & soit pour l'imagination soit pour l'arrangement de la Fable, elle donne de l'invention à ceux qui n'en ont pas.

Si, par exemple, il vous prend envie de faire une Tragédie, il est inutile de vous échauffer la tête à chercher quelque nouveau Sujet, & à l'arranger suivant les Régles d'Aristote, les Régles même ne doivent pas vous arrêter ; elles ne sont faites que pour les sots, & ne servent qu'à refroidir le génie de ceux qui s'y soumettent ; prenez tout simplement une Tragédie de Corneille ou de Racine à votre choix, changez-en le titre & les noms des Personnages ; appellez BAJAZET *la Sultane*, IPHIGENIE *la Victi-*

M. l'Abbé le Blanc l'a traduit, nous supposons qu'il est resté tel : car nous n'avons pu rien découvrir de semblable imprimé, & nous avons été par conséquent obligés de le traduire de nouveau d'après le François. C'est une ironie sur les Poëtes Anglois qui en pillant les Auteurs François en ont très-mal parlé, ou qui ont tâché de celer leurs larcins.

me ; ou de MITRIDATE, faites un *Conſtantin* (*a*) Vous conſerverez la Piéce comme un fondement pour bâtir votre Edifice. *Les François nous fourniſſent les Matériaux, mais nous ſommes les Architectes, & nous ſçavons ſeuls les mettre en œuvre* (*b*) *Ainſi que leur Langue, leur Génie eſt frivole & léger, en comparaiſon du Génie Anglois.*

(*a*) Dans la Tragédie Angloiſe qui porte ce titre, la Scène où Conſtantin ſurprend le ſecret de Fauſta, n'eſt qu'une Traduction de la Scène où Mitridate trompe Monime.

M. Cibber a mis le Cid ſur le Théâtre Anglois ſous le nom de la *Fille Héroïque*. Il avoue bien que ſa piéce n'eſt qu'une imitation de celle de Corneille, mais quoiqu'il ait été éclairé par la Critique de l'Académie Françoiſe dont il a fait uſage ſans la citer dans ſa Préface, la plûpart des changemens qu'il a faits au Cid n'ont ſervi qu'à en refroidir les Scènes. L'Auteur Anglois s'eſt fort applaudi d'avoir reſſuſcité le Pere de Chimene pour qu'elle pût épouſer Rodrigue, ſans bleſſer ſon honneur ; & n'a pas pris garde qu'il ôtoit par-là tout l'interét du ſujet. C'eſt ainſi qu'un Peintre commun qui veut retoucher le Tableau d'un grand-Maître, ſubſtitue à quelques légers défauts qu'on y a repris, de beaucoup plus grands qu'il n'apperçoit pas, & gâte en effet un deſſein de Raphaël en croyant le corriger.

(*b*) Ce ſont les expreſſions d'un Auteur du

Vous pourrez laiſſer ſubſiſter le I. Acte, tel qu'il ſe trouvera dans votre Original, ſans y rien ajouter de votre invention; mais comme les François ſe contentent d'être naturels dans leurs Récits & qu'ils ſont trop ſimples pour nous, vous aurez ſoin de charger les vôtres, & de les enfler le plus qu'il vous ſera poſſible. Vous prendrez pour cela dans Shakeſpear la quantité d'Epithétes fortes & hardies qui vous ſera néceſſaire, & vous en employerez deux à chaque Vers, c'eſt la proportion ordinaire. Les Vers François ſont de mauvais modeles, ils ſont d'un froid à nous glacer: les nôtres au contraire ſont comme le Tonnerre, ils en ont le feu, le bruit & l'éclat. En tout genre d'écrire, nous ſommes aujourd'hui ſupérieurs aux François, & *nous pouvons auſſi aiſément*

Théâtre Anglois, mais je ne puis me ſouvenir où je les ai lûes. Je ſuis fâché que celui qui a écrit cette Méthode n'ait pas eû l'attention d'appuyer par des citations toutes les choſes extraordinaires qu'il y avance. Peut-être eſt-ce parce qu'elles lui ont paru trop notoires. Je tâcherai de ſuppléer à ce défaut par quelques Notes que j'ai faites moi-même en liſant les Ouvrages du Théâtre Anglois.

les vaincre avec nos Plumes, que nos Ancêtres les ont vaincu avec leurs Epées (a).

Vous donnerez à chaque Roi que vous introduirez dans votre Piéce, deux ou trois douzaines de Gardes, pour relever la nobleſſe & la dignité de ces Rolles, qui, faute de cette invention n'en impoſent pas aſſez dans les Piéces de Corneille même. Il dit dans l'examen de ſon Cid, qu'il n'a oſé faire accompagner Don Diégue au troiſiéme acte par ſes Amis, attendu que les Comédiens n'employent à ces Perſonnages que des Moucheurs de Chandelles, qui ne ſavent quelle contenance tenir; mais les nôtres vallent mieux que ceux de nos Voiſins, & ſont auſſi accoutumés à repréſenter des Princes ou des Miniſtres dans un Conſeil, qu'à jouer leur Rolle naturel dans des cohues ou dans des émotions populaires. Rien ne marque mieux la médiocrité de la Scène Françoiſe, que de voir un ſi grand Auteur commettre une pareille abſurdité, pour accommoder ſa Piéce au Théâtre (*b*). Quelques Auteurs Modernes de cette Nation ont ſa-

(*a*) Dryden. *Eſſai ſur la Poëſie Dramatique,*
(*b*) Préface de la Fille Héroïque.

gement reconnu l'erreur des Maîtres qui les ont précédés, & commencent en cela à suivre notre exemple, pour donner plus de grandeur à leurs Personnages, & plus d'élévation à leurs Piéces. A un Héritier du Trône, vous donnerez douze Gardes, & aux Princes ordinaires au moins six. Pour une Reine, ou pour une Princesse du Sang, quatre Suivantes suffiront; une pour lui répondre, ou simplement pour l'écouter, & les trois autres pour la soutenir, au cas que vous jugiez à propos de la faire tomber en foiblesse dans quelques-unes de vos Scenes. Vous donnerez aussi à chaque Reine ou Princesse, un petit Page qui ne les quittera pas pendant toute la Piéce, attendu qu'il est aussi essentiel à la Dignité de ces Rolles, que nécessaire aux Actrices qui les représentent. Ce petit Personnage muet est très agissant, il est à une Héroïne de Theâtre comme son ombre, il en suit les mouvemens, & de plus, a le soin de ranger la queue de son Manteau à chaque pas qu'elle fait; nos Femmes se deménent beaucoup plus dans la Passion, & il seroit à craindre qu'allant & venant, le volume énorme de ces

queues ne les fît tomber, ce qui troubleroit infailliblement la Scene.

Comme il est avantageux de préparer de bonne heure les esprits a l'intérêt qui doit les émouvoir ; si vous vous défiez de votre premier Acte, finissez-le par un Concert de Musique, qui suppléera au défaut de pathétique dans les expressions (*a*).

Vous ouvrirez votre second Acte par un changement de Scene, qui offre aux Spectateurs une Décoration Théâ-

(*a*) THE MOURNING BRIDE, de M. Congréve commence par un Concerto. Le V. Acte de la Tragédie intitulée : THE *Fair* PENITENT, debute par une Musique & des Chants effrayans. Les Chants des Prêtres de Thor & de Woden qui se préparent à leurs horribles sacrifices ouvrent le IV. Acte de celle intitulée THE ROYAL CONVERT. Dans THEODOSE au I. Acte on fait la Cérémonie du Batême. Au III. Athénaïs va recevoir le Sacrement de Confirmation après quoi l'on chante une Pastorale. Au IV. Deux petits Amours chantent pendant le sommeil de Theodose. Au V. Athénais qui s'est empoisonnée fait chanter encore pendant que le poison opere. Cette Tragédie est toute tirée du Roman de Pharamond. Il y a des Chansons dans beaucoup de Tragédies Angloises qu'il seroit ennuyeux de citer. Voyez *la Belle-Mere Ambitieuse*, *l'Amour tyrannique*, *le fatal Mariage*, &c.

trale, soit la Grotte d'un Magicien occupé à conjurer les Démons (*a*) soit l'intérieur d'un Temple où tout un Peuple est attentif aux Céremonies de ses Prêtres (*b*). Dans le premier cas, vous consulterez notre Shakespear, le premier homme du monde pour les Conjurations & les Magies; dans l'autre, vous aurez recours aux Opéras de Quinaut. Vous ajouterez de plus à votre Piéce, deux ou trois Personnages de votre invention, pour doubler l'intrigue, & embarrasser davantage l'action principale, qui péche toujours chez les Auteurs François par son trop de simplicité. Vous imiterez à cet égard le gout des Espagnols, & si vous entendez leur Langue, vous vous aiderez des Piéces de Caldéron, & de celles de Lopès de Véga. Ne vous tourmentez pas l'esprit pour les faire parler & agir conséquemment pendant toute la Piéce. Lorsque le Caractere d'un Héros est indécis, il tient les Spectateurs dans une plus grande perplexité; s'il est vi-

(*a*) *Montésume* depuis peu traduit en François.

(*b*) Cléoménes Acte III.

cieux & vertueux tout enſemble, s'il eſt dans une Scene différent de ce qu'il aura paru dans une autre (*a*), il ne vous en ſera que plus aiſé de lui faire prendre le parti le plus convenable pour vous tirer d'affaire.

Avec la permiſſion que vous avez de changer de Scene autant de fois qu'il vous plaît, & de la tranſporter où bon vous ſemble, il vous ſera aiſé d'amener ces nouveaux Acteurs, quand & comme vous voudrez (*b*). Il eſt même inu-

(*a*) ROLLO. MELANTIUS. KING AND NO KING de Fletcher.

(*b*) Dans la Tragédie d'Antoine & Cléopatre, de Shakeſpear, la Scene s'étend auſſi loin que les bornes de l'Empire Romain, Au II. Acte la I. Scene eſt en Sicile, la II. à Rome, la III. à Alexandrie, la IV. ſur les côtes d'Italie près de Miſene, & la V. ſur les Galeres du jeune Pompée. C'eſt ainſi que ce Poëte en un clin d'œil, vous fait paſſer d'une extrémité du monde à l'autre. Les Poëtes Dramatiques Anglois à ſon exemple ont pris la même licence. Ils ſont ſi connus pour donner dans ce défaut, que les citations ſeroient ici ſuperflues. C'eſt auſſi un de ceux des Auteurs du Théâtre Eſpagnol qui ont de commun avec les Anglois, le mépris des Regles, de la Vraiſemblance & de toute ſorte de bienſéance. Voyez *le Théatre Eſpagnol* de Mr. du Perron de Caſtéra.

tile de les annoncer dès le premier Acte ; ils piqueront d'autant plus la curiosité, qu'on ne sçaura ni d'où ils viennent, ni à qui ils en veulent.

Pour rompre l'uniformité de la Piéce, qui est toujours un défaut pour nous, il ne seroit pas mal de faire un Plaisant d'un de ces Personnages postiches. Nos Spectateurs n'aiment pas qu'on les occupe long-tems du même sentiment, il faut pour leur plaire les faire pleurer & rire tour à tour, & quelquefois en même tems. Les François, faute de cette ressource *& pour trop craindre de nous faire rire, nous font souvent dormir* (*a*).

Sur le Théâtre Anglois, il faut être plus hardi. D'un pié vous chausserez le Cothurne, & de l'autre le Brodequin. Vous ferez succéder, aussi souvent qu'il vous sera possible une Scene Boufonne à une Scene Pathétique (*b*). *Nous qui sommes un Peuple sérieux, nous venons au Théâtre pour nous y divertir ; les François qui sont gais, y vont pour être sérieux. C'est à l'honneur de notre Nation,*

(*a*) Dryden.

(*b*) Voyez dans le Séjan du célèbre Ben-Jonson, le Rolle du Médecin.

que nous avons augmenté, inventé, & perfectionné cette maniere d'écrire plus agréable au Théâtre, qu'aucune qui ait jamais été connue de toute autre Nation Ancienne ou Moderne, C'eſt la Tragi-Comédie (*a*). C'eſt la pratique inviolable de Shakeſpear, & de ſon Rival Ben-Jonſon (*b*), & qui a été ſuivie avec ſuccès par nos plus grands Tragiques, tels qu'Otway, Southern, & autres (*c*).

(*a*) Eſſai ſur la Poëſie Dramatique de Dryden. Quoique dans la Note ci deſſus on ait déja parlé des Piéces Eſpagnoles, on ne peut s'empêcher de remarquer ici que Dryden ne les connoiſſoit pas; ou qu'il a feint de ne les pas connoître, pour faire honneur aux Anglois de l'invention de la Tragi-Comédie, ſi peu goûtée aujourd'hui parmi nous: Elle eſt plus ancienne & plus commune ſur le Théâtre de Madrid que ſur celui de Londres; toutes les Piéces ſérieuſes de Lopès de Véga & de Caldéron ſont de ce genre, & à proprement parler les Eſpagnols n'ont point de véritables Tragédies.

(*b*) *Jules-Ceſar*, *Hamlet*, &c. de Shakeſpear. *Sejan*, *Catilina*, &c. de Ben-Jonſon.

(*c*) *Veniſe préſervée* d'Otway, une des Pieces les plus tragiques du Théâtre Anglois eſt coupée à chaque Scene par une intrigue du Comique le plus bas & le plus trivial. *Orooneko* & le *Fatal Mariage* de Southern, ont le mê-

Comme eux, vous aurez l'attention de passer des Vers à la Prose, toutes les fois que vous quitterez le Tragique pour le Comique, & notamment dans tous les Dialogues de la lie du Peuple; car pour plaire au nôtre, il faut lui donner de tems en tems de ces Scenes de Cohue, où il puisse se reconnoître. Pour le langage convenable à chaque Profession, & les Plaisanteries qui sont à la portée d'un Porte-Faix, ou de tel autre Homme aussi considérable dans la Populace, vous consulterez encore les grands Maîtres & les Fondateurs de notre Théâtre (*a*); car les François n'y entendent rien. *Ces Scenes Burlesques, mêlées avec la Tragédie, ont sur nous l'effet de la Musique dans les Entr'Actes; elles nous reposent après les grands mouvemens.* (*b*). Ce qui nous oblige à les écrire en prose, c'est qu'il faut faire parler les différens personnages, suivant la

me défaut, ou plutôt c'est celui de beaucoup de Tragédies Angloises où il y a d'ailleurs de grandes beautés.

(*a*) Les Auteurs Modernes n'ont fait à cet égard que copier Shakespear, Ben-Jonson & Fletcher.

(*b*) Dryden.

dignité ou la baſſeſſe de leur état (*a*). La Piéce même ne peut qu'y gagner, puiſqu'elle en eſt plus variée.

Quoique nous ayons bann la Rime de notre Théâtre, nous l'admettons encore pour faire valoir les beaux endroits d'une Scene ; & malgré la répugnance que nous avons pour les Regles de toute eſpece, c'en eſt une établie parmi nous dans le genre Dramatique, que de rimer les derniers Vers de chaque Acte. Ainſi, de façon ou d'autre vous y amenerez quelque comparaiſon fleurie, priſe des Objets les plus rians de la Nature, ou quelque Deſcription pompeuſe d'un Torrent, ou d'un Orage en Vers rimés & emphatiques (*b*), *pour procurer une ſortie plus agréable à*

(*a*) Les Piéces du Théâtre Anglois, qui ſont moitié Tragiques, moitié Comiques, ſont écrites partie en vers, partie en Proſe, comme Oroonoko &c. Dans les Comédies même qui ſont en Proſe, les Scenes de ſentiment ſont ſouvent écrites en Vers. Ce Mélange ſe trouve dans les Piéces les plus célèbres, comme THE PLAIN-DEALER, THE-CARLESSE HUSBAND, &c.

(*b*) Voyez les Vers qui terminent le III. Acte de la *Belle Pénitente*, ceux qui terminent le III. d'*Uliſſe*, ceux de la fin de *Veniſe Préſervée* &c.

l'*Acteur*, (*a*) M. Rowe, qui connoissoit si bien ce qui fait effet sur notre Théâtre, finit ainsi une des Scenes de tendresse les plus touchantes. O *Sélime! tu m'as rendu le repos. La noble ardeur de la Guerre & celle de l'Amour qui rentrent dans mon ame, l'échauffent de concert, & me rassurent sur l'avenir. C'est ainsi qu'un saint Personnage anime un Pécheur mourant, que la crainte des Peines à venir fait trembler, par l'espérance du Pardon & des Miséricordes du Ciel. A la fin le tumulte de son ame étant appaisé, & tous ses scrupules levés, il tente hardiment le chemin obscur & incertain de l'Eternité. La Paix que son saint Consolateur lui a rendu, le guide & le protege comme un Dieu Tutélaire* (*b*). Voilà pour finir vos Scenes, les Modéles sur lesquels vous

(*a*) M. Addisson donne ce Conseil, Spectateur. N°. 39. Il l'a suivi dans sa Tragédie de Caton. Les Vers de la fin de l'Acte III. sont remarquables. M. Phillips qui a traduit l'Andromaque de Racine, a ajouté à la fin du II. & du IV. Actes, & en quelques autres endroits de la Piéce, différentes comparaisons de l'espece que M. Addisson demande, en Vers aussi empoulés que le Théâtre Anglois les comporte.

(*b*) Sortie d'Axalla, Acte I. de Tamerlan,

vous réglerez, & non sur les usages du Théâtre François, où les Acteurs quittent le Théâtre aussi froidement qu'ils y arrivent, & où le Poëte se contente de peindre la Passion, faute d'avoir assez de génie pour l'embellir par des traits aussi brillans. Aussi, s'il se trouve quelques beautés dans le Caractere d'un Héros de leur Piéce, *ce sont les beautés d'une Statue, & non celles d'un Homme, parce qu'elles ne sont pas animées par l'ame de la Poësie. Quoi que disent & quoi que fassent les François, nos Hommes & nos Vers les vaincront toujours par leur poids* (*a*). Nous imitons en cela les Auteurs des Opéras Italiens, qui terminent toutes leurs Scenes par des Ariettes.

Les Auteurs François se sont imposé le joug des unités de Lieu, de Tems & d'Action, quelques-uns même veulent qu'on se soumette encore à celle d'Intérêt : gardez-vous bien de vous arrêter à toutes ces Observations puériles ; ces Regles ne font que refroidir l'imagination ; donnez à la vôtre tout son essor. Ne vous faites pas de scrupule de transporter s'il le faut la Scene de Rome à

(*a*) Dryden.

Conſtantinople, ou de Londres à la Caroline. N'épargnez-pas non plus le tems néceſſaire pour le développement de votre intrigue. Si huit jours ne vous ſuffiſent pas, prenez-en quinze, prenez un mois, prenez un an. *Quoique de pareilles licences ſoient des fautes ; commettez-les hardiment, parce qu'elles conviennent au génie Anglois* (*a*). Vos Comédies, vos Tragédies ſont des Repas que vous donnez au Peuple : pourvu que les Viandes que vous leur apprêtez ſoient du gout des Conviés, vous devez peu vous ſoucier des regles de la Cuiſine. *J'aime mieux*, dit Martial, *que mes Ragouts plaiſent aux Conviés qu'aux Cuiſiniers.*

Il n'y auroit pas de mal de terminer cet Acte par une Scene de Nuit ; c'eſt alors que les Prodiges dans le Ciel ſont le plus d'effet, & que les revenans inſpirent plus de terreur ; & en ce cas, pour garder la vraiſemblance, vous ferez paroître Céſar en bonnet de nuit, & Oedipe en chemiſe (*b*) Si vous traitez un Sujet auſſi terrible que celui de la vengeance du Meurtre de Layus,

[*a*] Epitre Dédicatoire de l'Amour Triomphant.

[*b*] *Jules Céſar, Macbeth, Oedipe, &c.*

n'allez pas imiter les François, & dérober aux Spectateurs tout le pathétique de cette Piéce, faute d'exposer à leurs yeux le Tableau touchant de la Peste. Les Vers ne peuvent en donner qu'une foible idée. Vous tacherez d'en rendre toute l'horreur en jonchant le Théâtre de Corps morts, en y faisant paroître des figures presque inanimées, qui marchent à peine, & qui augmentent à chaque instant le nombre des Cadavres, qui feront la décoration de votre Théâtre (*a*). Voilà de ces grandes Scenes qui sont dans la Nature, & que les François n'ont pas l'esprit d'imaginer.

Au troisiéme Acte, il faut vous éloigner encore plus de votre Original François. Songez, par quelque voye que ce soit, à faire périr un de vos Personnages, afin d'avoir au moins pour les deux derniers une Ombre à votre commandement. Sur-tout, de quelque mort que vous fassiez choix, gardez-vous bien d'en dérober le Spectacle aux yeux des Juges de la troisiéme Gallerie (*a*) Notre Peuple se plaît à voir

[*a*] Voyez *l'Oedipe* Anglois.

[*b*] Dans la Piéce de *Richard II.* on assassine ce Roi sur le Théâtre, de la maniere dont l'His-

repréſenter les agonies & les horreurs de la mort. Il a cela de commun avec celui de l'ancienne Rome. Il eſt accoutumé à applaudir l'Homme qui meurt de bonne grace, & communément en pouſſant le dernier ſoupir, un Héros trouve le moyen de le faire rire (*a*) C'eſt la vûe du Sang qui inſpire la terreur dans la Tragédie ; & quoi qu'en diſe Horace, on ne doit rien ſouſtraire aux yeux de ce qui peut l'augmenter. Les François, par trop de timidité, au lieu de Tragédies fortes, nous donnent des Elégies doucereuſes. S'ils nous reprochent comme un défaut d'expoſer aux regards des Spectateurs des actions trop cruelles, *cette faute eſt du nombre de celles qu'ils n'ont pas l'eſprit de commettre* (*b*). D'ailleurs, il ſuffit que

toire rapporte ce fait. Dans la Tragédie *du Duc de Guiſe*, on le poignarde aux yeux des Spectateurs. Dans celle d'*Othello*, on voit ce Maure étouffer ſa Femme dans ſon lit, &c. Dans *Tamerlan*, une des Piéces Modernes les plus régulieres, Bajazet fait étrangler Monéſes ſur le Théâtre, &c.

[*a*] Ces ſortes d'imitations ſont d'ordinaire ridicules de la part du Poëte, & toujours beaucoup plus de la part de l'Acteur.

(*b*) Dryden.

cet usage soit établi sur notre Théâtre, pour que vous deviez le suivre. Vous devez vous maintenir dans tous les droits qui vous ont été acquis par ceux qui vous ont précédé. Voici comme s'exprime un des zélés Défenseurs des Libertés de notre Théâtre : *Je regarde à présent les Licences comme la grande Charte de la Poësie Dramatique ; & je suis trop bon Anglois pour perdre ce que mes Ancêtres ont gagné pour moi* (*a*).

C'est dans cet Acte-ci, que si vous avez deux Princesse Rivales, vous devez vous efforcer de peindre toute la rage avec laquelle le Sexe se livre aux emportemens de l'Amour & aux fureurs de la Haine. A cet égard, la délicatesse des Auteurs François est ridicule : ils veulent qu'une Reine jalouse & outragée, conserve de la dignité, même dans l'excès de sa passion. Sur leur Théâtre, Roxane furieuse dit à peine deux mots à l'Esclave qui lui enleve son Amant; dans ces momens où l'on ne respecte rien, elle n'ose se livrer à ses transports, de peur de blesser la Politesse Françoise. Cette dignité est absolument contraire à la Na-

[*a*] Le même.

ture. Les Passions sont les mêmes dans tous les Hommes. La jalousie réduit les plus grandes Princesses aux sentimens & au ton des Femmes du Commun ; & un Poëte est obligé de peindre tout avec vérité. Imitez le judicieux M. Dryden, qui, en pareil cas, fait parler Cléopatre & Octavie (*a*), comme les Arangeres de Billings-Gate, *parce que* comme il dit très-bien, *quoiqu'elles fussent l'une une Romaine & l'autre une Reine, elles étoient toutes deux Femmes. Les Poëtes François n'auroient osé risquer une Scene entre ces deux Princesses ; ou au cas qu'ils l'eussent hazardée, tout se seroit passé en quelques froides Civilités ; mais il n'y auroit eu aucune aigreur dans les reparties, de peur de blesser la dignité de leurs Caracteres, & la modestie de leur Sexe. J'ai prévu*, continue-t-il, *l'objection, & je l'ai mépriſée* (*b*). En cela, il n'a fait que suivre ce que dicte

[*a*] Dans la Piéce qu'il a intitulée *Tous pour l'Amour* ou *le monde, bien perdu.* C'est de tous les Ouvrages Dramatiques de ce Poëte, celui où il a mis le plus d'art, & c'est une des meilleures Tragédies du Théâtre Anglois, elle est traduite dans le *Pour & Contre* de M. l'Abbé Prevót.

(*b*) Préface de la Piéce dont il est question.

le bon sens, que l'on doit préférer au gout François, & il avoit devant les yeux l'exemple de Shakespear, c'est-à-dire, de celui de tous les Poëtes Anciens ou Modernes qui a été le plus fidéle à la Nature (*a*)

Il en est de même de vos Héros: ne risquez pas de dégrader leur Caractere sous prétexte de l'annoblir, & d'ôter à la passion toute sa force, en voulant mettre de la décence dans leurs Discours.

(*a*) Voyez dans *Henry VI.* premiere partie, la querelle du Duc de Glocester & du Cardinial de Beaufort, & celle de la Reine Marguerite & de la Duchesse de Glocester.

Dans la Tragédie de *Richard III.* Acte IV. la Scene XVI. entre la Reine Marguerite & la Reine Elisabeth, toutes deux Reines détrônées.

Au II, Acte de la *Belle-Mere ambitieuse*, on peut voir aussi une Scene du même ton, entre Memnon, Artaxerce & Artemise,

Voici dans un autre genre un trait du naturel de Shakespear. C'est le Roi Henry V. qui fait ainsi sa déclaration d'amour à la Princesse Catherine de France qu'il doit épouser. *Toi & moi entre S. Denis & S. George, ne ferons-nous pas un petit garçon, moitié François, moitié Anglois, qui ira à Constantinople prendre le Turc par la barbe? Qu'en penses-tu ma belle Fleur de lys? &c.*

L'Art ne fait que déguiser la Nature, au lieu de la parer. Voyez lorsqu'il est question d'injures, quelle est l'éloquence des Héros de l'Iliade. Achille en colere doit parler comme un Porteur de Chaises. M. Rowe, qui avoit profité de la lecture d'Homere, nous a donné dans la Tragédie d'Ulysse, deux Scenes, qui sont des Chefs-d'œuvre en ce genre. Dans l'une, Ulysse, qui n'est point encore reconnu, repousse avec courage le mépris & la brutalité des Princes amoureux de sa Femme, & est tout prêt à faire le coup de poingt avec eux à notre maniere d'Angleterre (*a*). Dans l'autre la querelle entre Télémaque & le Roi de Samos, par une gradation d'injures, s'échauffe au point qu'il en coute la vie au dernier (*b*). Ce choix de ce que l'on doit imiter dans la Nature, ne fut jamais connu des Poëtes de l'Antiquité & des nôtres, ce n'est qu'une distinction frivole, imaginée par des Auteurs froids, qui faute d'invention, s'attachent à ce qu'ils appellent décence Théâtrale. *L'excellence de la Poësie Françoise se borne à ces*

(*a*) Acte I.

(*b*) Acte IV.

observations scrupuleuses, & tout l'Esprit des François est dans leurs Cérémonies ; mais comme ils manquent du génie qui anime notre Théâtre, il est nécessaire que lorsqu'ils ne peuvent plaire, ils s'étudient au moins à ne pas offenser (*a*).

Conséquemment à ces Principes, si vous mettez sur le Théâtre une Reine qui ait lieu de se plaindre de l'infidélité de son Mari, qu'elle ne s'amuse pas à regretter sa tendresse, & à faire la petite bouche, comme le font toutes les Héroïnes du Théâtre François, qui ne sont en effet que des Prudes ou des Précieuses. Que votre Princesse plus naturelle se plaigne hardiment du vol qu'on lui fait & des mauvaises nuits qu'elle passe ; qu'elle reproche à son parjure Epoux, la glace de l'âge & son impuissance. Vous aurez en tout cela pour modele le grand M. Dryden, ou plutôt la Nature même (*b*). Ainsi quand de la Phédre de Racine, il a fait la Belle-Mere d'Aureng-Zebe, il a

(*a*) Préface d'*Antoine & Cléopatre*. de M. Dryden.

(*b*) *Aureng-Zebe*. Acte II.

corrigé avec art les défauts de son Original. Nourmahal, loin d'avoir pour l'inceſte l'horreur ridicule de la Phédre Françoiſe, loin d'être troublée des moindres remords, explique tout naturellement tout ce qu'elle ſent & ce qu'elle déſire (*a*). Nos Voiſins qui ſont ſi ſcrupuleux & ſi froids, trouveront les diſcours qu'elle tient, indécens & effrontés, mais ils n'en ſont pas moins naturels ; & comme tels, préférables aux ſentimens Romaneſques qu'ils prêtent à tous leurs Perſonnages. *En vain chercheroit-on dans Racine l'Hyppolyte d'Euripide*, remarque ce Poëte, auſſi merveilleux dans ſes Piéces que judicieux dans ſes Critiques, *au lieu de ce jeune Héros ennemi déclaré de l'amour, on n'y trouve que M. Hippolite* (*b*),

Les Anciens Auteurs du Théâtre François, n'étoient ni ſi délicats, ni ſi affectés. La Phédre de Garnier paroît avoir été faite pour le nôtre ; la derniere Scene du troiſiéme Acte, y feroit un grand effet. Mais il s'en faut

[*a*] Acte III.

[*b*] Préface d'*Aureng-Zebe*.

beaucoup

beaucoup que le Caractére de Phédre soit par-tout aussi fort & aussi soutenu que celui de Nourmahal. Le conseil d'accuser Hippolyte, ne vient que de la Nourrice. Dans la Piéce Angloise, la Passion de la Reine pour le Fils de son Epoux, est si violente, qu'elle ne la connoît pas assez pour en rougir, & si effrénée, que ne pouvant rien obtenir de lui, elle le veut empoisonner. La Morale du Théâtre François est trop rigide, pour permettre aux Auteurs d'y peindre ces grands mouvemens de la passion. Quelle chaleur peut-il y avoir dans leurs Scenes, lorsqu'ils n'osent rien mettre en action? M. Cibber notre Poëte *Laureat*, & par conséquent, celui qui est le plus en droit de nous donner des Régles, après avoir si heureusement corrigé le Cid, a été forcé d'avouer que ce qui avoit empêché sa Piéce, de réussir autant que celle du Poëte François, ce n'est pas qu'il y ait moins de beautés dans la sienne, c'est qu'il en a voulu rendre tous les Personnages encore plus vertueux que ceux de Corneille. Peu de nos Auteurs ont donné dans cet excès. Nous nous plaisons à la répré-

sentation des Scélérats du premier ordre. Nous autres Anglois, nous avons le cœur si tendre, que quelque criminels que soient ceux qu'on nous expose sur la Scene, nous sommes toujours prêts à les plaindre, pour peu qu'avant que de mourir, ils témoignen de repentir. Mais on ne connoît pas sur le Théâtre François ces Criminels d'un ordre supérieur, qui sont l'ornement du nôtre, *& ce qui empêche que leurs Auteurs n'embrassent ces grands Caracteres, c'est que le génie François est trop étroit* (*a*)

M. Rowe, à qui notre Théâtre a de si grandes obligations, nous a donné dans la Belle-Mere Ambitieuse, une Scene en ce genre, qui est un Chef-d'œuvre, par la vérité avec laquelle il peint & fait agir la passion effrénée d'un Vieillard. Mirza tient à Amestris les discours les plus convenables à son amour; las de perdre son tems en paroles, il entreprend, malgré l'impuissance de son âge, de se rendre heureux par la force. Il s'épuise en efforts inutiles. La Princesse en se débattant, lui ôte son poignard, & lui porte un coup

(*a*) Cibber, Preface de *la Fille Héroïque*.

mortel. Voilà la Nature. Mirza parle & agit en Vieillard passionné, & Amestris en Femme vertueuse. Il est vrai que cette Princesse qui a défendu son honneur avec tant de courage, en est punie à l'instant même. Orchanès qui arrive, la livre au Vieillard qui la demande, & qui n'ayant pû la déshonorer, a du moins la consolation de se venger & de la poignarder avant que de rendre le dernier soupir (*a*). C'est une de ces Scenes si communes sur notre Théâtre, qui représentent la Nature dans toute sa vérité. Si le Crime y triomphe souvent, si la Vertu y est malheureuse, l'imitation des Mœurs n'est en cela que plus fidelle. C'est ainsi que les choses arrivent communément dans ce monde. Sur le Théâtre, l'Auteur fait mourir à son choix un Scélérat dans le repentir ou dans l'endurcissement, selon que cela convient mieux à la variété de sa Piéce.

Si le principal Héros de votre Tragédie se trouve accablé sous le poids de ses malheurs, vous lui ferez apporter un lit de repos, ou, s'il l'aime mieux il se couchera par terre, & vous lui ferez

(*a*) *La Belle Mere Ambitieuse*, Acte V.

chanter quelques Chanſons qui puiſſent l'endormir, ou bien vous ajouterez un interméde à cet Acte, & vous l'ornerez de quelque Danſe pour égayer ſes eſprits & ceux de vos Spectateurs (*a*). Vous prendrez ces idées de Ballets, dans les Opéras François (*b*), ou dans les Contes des Fées. Ainſi l'ingénieux Auteur de l'Amour Tyrannique, fait évoquer par un Magicien, Nakar & ſa bien-aimée Damilkar, à qui il ordonne de réjouir en ſonge Sainte Catherine. Damilkar l'invite à l'amour par des Chanſons, & l'on danſe autour de la Sainte. Amariel ſon Ange Gardien, deſcend au ſon d'une douce Muſique, une épée enflammée à la main; les Génies fuyent, & l'Ange menace Damilkar de l'enchaîner cinquante ans ſous

(*a*) Dans *Tamerlan*, Arpaſie eſt étendue ſur un lit de repos; on lui chante l'éloge du Sommeil pour l'endormir.

Dans la Tragédie de *Néron*, Britannicus fait chanter une Chanſon pour ſe conſoler de la mort d'Octavie ſa ſœur.

Dans celle d'*Antoine & Cléopatre*, Antoine qui a perdu l'Empire de l'Univers, demande de la Muſique pour adoucir ſa mélancholie.

(*b*) Dans *Montéſume*, les Eſpagnols danſent des Sarabandes avec des Caſtagnettes, &c.

terre, si elle ose reparoître davantage & troubler la Sainte. Vous pouvez aussi finir votre troisiéme Acte par quelques Cérémonies Religieuses où les Prêtres chanteront & danseront; où tous les Acteurs feront Chorus. C'est ainsi que mêlant la Musique & la Déclamation, la Tragédie & l'Opéra, le Pathétique & le Bouffon, le Sacré & le Prophane, les Anges & les Génies, vous pouvez donner à votre Piéce une variété & un dégré de perfection, où les François ne peuvent atteindre.

Le quatriéme Acte, selon toutes les apparences, faute d'action, manquera de chaleur dans l'Original que vous aurez choisi. Tâchez, pour lui en donner, d'y faire entrer une ou deux Batailles, vous les moulerez sur la mémorable Bataille d'Azincourt (*a*) de Shakespear, le modele de toutes les Batailles du Théâtre Anglois. De froids Critiques voudroient en vain nous soumettre à la Poëtique d'Aristote: *Le Génie Anglois reclame par-tout la Liberté, & est au dessus des Régles des Anciens, trop resserrées pour notre Théâtre. Quoique leurs modeles soient réguliers*, dit très-bien

(*a*) Voyez l'Histoire d'Henry VI.

un de nos Auteurs, *ils sont trop petits pour la Tragédie Angloise, qui demande a être bâtie dans une plus grande proportion* (*a*).

Ensuite, pour inspirer plus de terreur à vos Spectateurs, vous obscurcirez votre Théâtre, vous représenterez des prodiges en l'air, un Ciel de Sang, deux Soleils, des Esprits Aëriens qui se battent, &c. (*b*) Vous accompagnerez ces Décorations de Tonnerres & d'Eclairs, Tout ce vacarme ensemble épouvante, & a un effet merveilleux sur notre Théâtre (*c*). Alors vous ferez sortir de Terre un Spectre, en chemise ensanglantée; les Morts des dernieres Batailles pourront vous fournir une demi-douzaine d'Ombres subalternes, que vous ne ferez paroître que pour lui servir de Cortége (*d*). Pour la politesse avec laquelle les Spectres veulent être

(*a*) Dryden.

(*b*) *Sophonisbe*, Acte II.

(*c*) *Jules César.*

(*d*) Au IV. Acte de *Macbeth*, on voit les Ombres de huit Rois passer en revûe sur le Théâtre.

Il en paroît aussi huit au V. Acte de Richard III. &c.

Dans l'Œdipe Anglois, l'Ombre de Layus

traités, lorsqu'on a besoin de leur faire expliquer les raisons de leur Apparition, vous consulterez Shakespear ; aucun homme n'a mieux sçu que lui parler aux Revenans.

Vous ramenerez pour terminer cet Acte votre Héros victorieux, au bruit de l'Artillerie, des Tambours & des Trompettes : cette Musique guerriere, & le Spectacle de l'Armée que vous ferez passer en revûe sur le Théâtre, serviront à délasser le Spectateur qui aura été trop ému pendant les Scenes précédentes (*a*).

Si votre Piéce a pris une autre tournure, & qu'une Princesse éperdûment amoureuse ait perdu à la Bataille le Héros l'objet de sa tendresse, il est naturel que l'excès de sa douleur dérange sa raison, & en ce cas vous la ferez revenir folle sur le Théâtre, habillée en

paroît accompagnée de trois autres, & revient plusieurs fois sur la Scene.

L'Ombre de Sylla ouvre la Tragédie de *Catilina*, de Ben-Jonson, par un Monologue de cent Vers. Voyez aussi Montésume, la Conquête de Grenade, &c.

(*a*) C'est l'usage du Théâtre Anglois. Voyez *Tamerlan*, *Oroonoko*, &c.

Bergere ou en deshabillé, tout comme vous voudrez. Vous la ferez danser & chanter tant que vous le jugerez à propos ; ce qui vous tiendra lieu d'un quatriéme Interméde. Nous devons à Shakespear cette heureuse invention (*a*), & nos meilleurs Auteurs l'ont imité en cela avec succès (*b*). C'est ainsi que sur notre Théâtre la fécondité du Génie Anglois a imaginé mille ressources pour varier le plaisir du Spectacle ; ressources toutes inconnues ou interdites à la froide exactitude des François. Si Corneille ne se fût pas attaché scrupuleusement à l'Histoire, & s'il eût osé imiter la liberté de quelques-uns de nos Auteurs, Camille, après la Mort de son cher Curiace, au lieu de se livrer à des fureurs qui obligent son Frere à

(*a*) La mort de Polonius, Pere d'Ophélie, la fait devenir folle. Elle vient sur le Théâtre dire & chanter des Bouffonneries. Tragédie d'*Hamlet*, Acte IV.

(*b*) Otway & Southern, deux des plus grands Tragiques Anglois, Au V. Acte de *Vénise Préservée*, après la Scene de l'Echaffaut, une douce Musique annonce Belvidéra, Femme de Jaffier qui est devenue folle. Il y a une Scene à peu près semblable au V. Acte de l'*Innocent Adultere*.

souiller son bras d'un Parricide, & le Poëte à ajouter à sa Piéce un Acte froid & languissant, Camille, dis-je, qui irrite Horace par ses imprécations, auroit pû l'attendrir par ses folies. Quoi de plus intéressant que de voir une jeune & belle Personne à qui la douleur a tourné la tête, & qui ne peut ni rire sans faire pleurer, ni pleurer sans faire rire. De pareils accidens sont une suite de la foiblesse du Sexe, & nos Angloises préférent le désordre touchant de ces Scenes, à tout ce que la Passion peut inspirer de plus fort & de plus pathétique. Ce sont celles qui leur font verser le plus de larmes.

Si la nature de votre sujet le permet, vous pourrez aussi transporter la derniére Scene de cet Acte dans une Prison, & y faire paroître un de vos Héros chargé de Fers, tourmenté par la faim, & prêt à expirer faute de nourriture (*a*).

C'est dans le dernier Acte qu'il faut employer toutes les ressources de votre Génie, pour étonner & faire trembler tous les Spectateurs. Commencez par ramener votre Ombre sur le Théâtre,

(*a*) Cléoménes, Acte V. JANE SHORE.

elle y fera renaître la terreur ; & afin de l'entretenir, vous ferez réparoître votre Spectre de Scene en Scene, & vous l'annoncerez toujours par de grands coups de Tonnerre (*a*). Si vous l'aimez mieux, vous ferez faire à l'un de vos Perſonnages un Pacte avec le Diable : Shakeſpear vous initiera dans les Myſteres du Grimoire, & dans la maniere de le conjurer (*b*) ; c'eſt de lui que les Auteurs d'Œdipe ont appris à le faire paroître ſur le Théâtre avec dignité. Après en avoir tiré parti dans le cours de la Piéce, ſoit pour effrayer vos Spectateurs, ſoit pour annoncer énigmatiquement la Cataſtrophe, vous ferez expirer le terme de la Convention au cinquiéme Acte. Alors le Diable déguiſé en honnête Gentilhomme, viendra s'emparer de celui qui ſe ſera donné à lui (*c*). Ce qui peut inſpirer au Peuple une crainte ſalutaire de l'Enfer.

Le ſon d'une Cloche eſt encore d'une grande reſſource pour notre Tragi-

(*a*) Tragédie, d'*Oedipe*.

(*b*) *Henry VI.* II. Partie, Scene VIII. du I. Acte.

(*c*) *Le Duc de Guiſe.*

que (*a*). C'eſt à vous à voir ſi vous en pouvez faire uſage dans votre Piéce, & à choiſir la Scene où il fera le plus d'effet.

Vous conſerverez le mieux que vous pourrez tout le Pathétique des Diſcours que vous trouverez dans votre Original; mais vous y parlerez davantage contre les Rois, que les François ménagent toujours trop; vous y ajouterez une Satire contre les Miniſtres, une tirade ſur les Loix, deux mots ſur la Religion, & un long éloge du Gouvernement Anglois. Lorſque vos Perſonnages n'auront plus rien à ſe dire, vous les ferez tous s'entretuer les uns les autres; ſeulement pour obſerver la décence Théâtrale, qui veut que la Vertu ſoit traitée autrement que le Crime, vous ferez périr les plus coupables les premiers. A la derniere Scene la Princeſſe qui viendra pour ſauver le Héros de la Piéce, le trouvant expiré, ſe poignardera elle-même, & tombant au milieu de ce tas de corps morts, dont le

[*a*] *Véniſe Préſervée*, *Oroonoko*, & pluſieurs autres Tragédies. Dans celle de *Macbeth* Acte II. Scene IV. le ſon d'une Cloche annonce l'aſſaſſinat du Roi.

Théâtre ſera jonché, expliquera avant que de mourir la Morale de la Piéce aux Spectateurs, & leur donnera des leçons de bien vivre (*a*). Celui de nos Auteurs qui a corrigé l'Andromaque de Racine (*b*), n'a pas manqué de faire revenir cette Princeſſe au cinquiéme Acte, non-ſeulement pour ordonner la Pompe funèbre de Pyrrhus ſon nouvel Epoux, mais pour nous découvrir le but Moral de cette Tragédie, qui ſans une pareille attention, pourroit échapper au plus grand nombre de ceux qui la voyent repréſenter.

Il faut convenir qu'un Echaffaut eſt ce qui termine le mieux une Piéce Tragique, qui doit être terrible & ſur-tout à la fin. En ce cas, il ne faut épargner rien de ce qui peut en augmenter l'horreur : il y faut étaler les Haches, les Poignards & tous les appareils du ſupplice. Si la dignité du Perſonnage l'exige, vous aurez ſoin de faire tendre

(*a*) THE TRAGEDY OF JANE SHORE. THE FAIR PENITENT, THE MOURNING BRIDE. TAMERLANE. THE INNOCENT ADULTERY. VENICE PRESERV'D. SIR WALTER RALEIGH. OROONOKO. LONDON'S MERCHANT, &c.

(*b*) M. Phillips THE DISTREST MOTHER.

l'Echaffaut de velours noir (*a*). Mais tous les sujets ne sont pas assez heureux pour comporter ce Spectacle Théâtral (*b*). Il ne convient guères qu'aux Piéces où il est question de Conspiration, de Trahison ou de Vol, & il est difficile de l'ajuster à celles que nous empruntons des François. A ce défaut, vous pouvez, si bon vous semble, terminer votre Piéce par un Enterrement, accompagné de toute sa Pompe funèbre (*c*).

(*a*) THE TRAGEDY OF JANE GRAI. THE ROYAL CONVERT.

(*b*) La derniere Scene de *Venise préservée*, se passe sur l'Echaffaut. La derniere Scene de *l'amour Tyrannique* s'y passe aussi. Dans *Amboyna*, dans le *Fatal Mariage*, dans *Montésume*, on voit différentes Personnes appliquées à la Torture. Dans cette derniere piéce, au milieu des tourmens que l'on y fait souffrir à ce Prince Américain, il dispute sur la Religion avec un Prêtre Espagnol. *Dans notre Tragédie rien n'est si commun que les Potences, les Roues & les Gibets, que des Exécutions représentées avec toute leur solemnité, que des Têtes sans Corps & des Corps sans Tête, que des Batailles données, des Meurtres commis & des Morts qu'on enleve en grand nombre. .... Telle est notre Politesse.* Le Comte de Shaftesbury. *Avis à un Auteur.*

(*c*) *Aureng-Zeb*, Tragédie de M. Dryden, finit par la Pompe funèbre d'une Princesse In-

S'il vous reſte un Héros malheureux qui ſoit déſarmé, & que l'on veuille empêcher de diſpoſer de ſon ſort, il pourra ſuivre l'exemple de notre Oedipe, & ſe jetter par les fenêtres pour vous tirer d'affaires (*a*).

Votre Piéce ainſi finie, vous ferez faire par un Ami un Prologue & un Epilogue ; ou ſi vous n'avez perſonne qui veuille ou qui puiſſe vous louer dignement, vous ferez vous-même l'un & l'autre, & vous aſſurerez que l'un eſt d'une *main inconnuë*, & l'autre d'une *Perſonne de qualité*. Au reſte ne vous croyez pas obligé d'y être modeſte, vous avez devant vos yeux l'e-

dienne, qui va ſe faire brûler avec le Corps de ſon Mari. La I. Partie de *Henry VI.* commence par le Convoi du Corps du Feu Roi. La II. par une Nôce. Dans la Tragédie de *Richard* III. Acte I, Scene VI. On voit pareillement arriver le Convoi funèbre du Roi Henri VI. *Lady Anne* mene le deuil. *Henry* VIII. autre Piéce de Shakeſpear, finit par le Batême de la Reine Elizabeth. Cette Princeſſe, ſous le Regne de laquelle ce Poëte a vécu, & qui aimoit fort ſes Piéces, a vraiſemblablement aſſiſté à la Répréſentation de celle-ci.

(*a*) Voyez l'*Oedipe* de Dryden & de Lee, & *la Vie & Mort du Roi Jean*, de Shakeſpear.

xemple de nos plus grands Auteurs, qui y ont fait ſans ſcrupule l'Eloge de leurs Talens & de leurs Productions (*a*). Le Comédien qui prononce ces Vers, eſt cenſé parler de ſon Chef, ou au nom de la Troupe, & un Auteur n'a point à rougir de l'encens qu'il s'y donne. Vous ſuivrez l'uſage établi, d'y dire autant de mal des Ouvrages de ſes Rivaux, que de bien des ſiens (*b*). Enſuite vous viendrez aux affaires Politiques; ſi vous êtes un Poëte de Cour, (*c*) vous pourrez tirer de ces petites Piéces, le parti que les François tirent de leurs Prologues d'Opéra (*d*). Vous y

(*a*) Ben Jonſon Prologue de la Piéce intitulée EVERY MAN IN HIS HUMOUR. Dans la plûpart des autres il fait ou ſon Eloge, ou la Satire de ſes Rivaux. Il a conſacré toute une Comédie à ſa louange. C'eſt le POETASTER. Ses ennemis ſont joués dans ce Perſonnage, & il ſe célebre lui-même dans celui d'Horace.

(*b*) Farquhar, prologue de SIR HARRY WILDAIR.

(*c*) Dryden. Farquhar. Rowe. Cibber. THE BEAUX STRATAGEMES, THE TWIN-RIVALS, THE CARELESS HUSBAND &c. Prologues, THE KIND IMPOSTOR, THE RECRUITING OFFICER, &c. Epilogues.

(*d*) Perſonne n'a mieux ſçu tirer parti de ces

louerez le Gouvernement : si au contraire vous en êtes mécontent, vous déclamerez contre le Ministre, pour le forcer à vous donner une pension ; si la Nation est en Paix ; vous demanderez la Guerre ; si elle est en Guerre vous demanderez la Paix ; & vous parlerez bien ou mal de nos Voisins, selon qu'ils seront pour ou contre nous (*a*). Pour assurer encore plus le succès de votre Piéce, faites réciter votre Epilogue par l'Actrice chérie du Public, que vous habillerez en Homme ; & assaisonnez-le d'un bout à l'autre de ces Plaisanteries, qui obligent les Dames à se couvrir le visage de leurs éventails (*b*).

usage établi au Théâtre Anglois, que le Roi Guillaume. Des Auteurs qui lui étoient vendus inspirerent au Peuple la haine que ce Prince avoit pour Louis XIV. Rowe, Auteur de *Tamerlan*, fut celui dont il se servit le plus utilement.

(*a*) Voyez le Prologue & l'Epilogue d'AMBOYNA, Piéce faite sous Charles II. contre les Hollandois. Amboyne est une des Isles Moluques, & celle qui produit le plus de Gyrofle.

(*b*) M. Wycherley, Epilogue d'une de ses Comédies (THE COUNTRY WIFE).

Nos Epilogues Modernes sont farcis d'indécenses & d'obscenités. M. Fielding, Epilogue de

Enfin

Enfin pour donner à votre Piéce tout son lustre, accompagnez-la à l'impression d'une Préface du même ton que votre Prologue & votre Epilogue, ou d'une Epître Dédicatoire qui en tienne lieu. Faites-vous honneur de ce que le P. Rapin & les meilleurs Critiques François ont écrit sur le Poëme Dramatique; parlez-y beaucoup des Regles du Théâtre, pour faire voir, que si vous ne les avez pas suivies, ce n'est pas que que vous les ignoriez, dites que *les François ne s'y attachent si scrupuleusement, que parce que c'est un Peuple bas & servile; que les Anglois au contraire ne les mépriſent, que parce qu'ils aiment la liberté en tout, & qu'ils ont un génie supérieur à toutes les Regles:* dites que *ni les défauts de notre Théâtre, ni les beautés du Theâtre François ne sont pas assez considerables pour que les Auteurs de cette Nation puissent entrer en concurrence avec*

l'*Avare* Les termes de l'Auteur qui contiennent une Critique si judicieuse, sont pourtant trop obscènes pour qu'il soit permis de les traduire litéralement en notre Langue. Cet ingenieux Ecrivain est tombé lui-même ailleurs plus d'une fois dans le défaut qu'il reproche aux autres.

les notres (*a*) ; qu'*enfin pour la fécondité*

(*a*) Toutes ces Phraſes ſont familieres aux Auteurs Anglois. Voici les propres paroles de M. Dryden dans la Préface de la CONQUETE DE GRENADE. *Je ne ſoumettrai point mes Caracteres aux Regles du Théâtre François, où l'amour & l'honneur ſe péſent par dragmes & par ſcrupules ; cependant où j'ai voulu donner des modeles d'une vertu exacte, comme ſont dans cette Piéce les Rolles d'Almahide, d'Oſmin, & de Ben-Saïda, je puis hardiment défier le meilleur d'entr'eux.* Au Prologue de la premiere Partie, il dit encore : *Puiſſent ces Barbouilleurs de papier, dont le métier eſt de traduire une farce peſante en un ſtyle encore plus peſant, être ſujets à ces impôts que l'Etat juge à propos de mettre ſur les denrées de France dont la pire eſpéce eſt l'eſprit.* Cependant dans cette Piéce ſi vantée, la plûpart des grands Rolles ſont entiérement pris dans différens Romans François, comme le *Grand Cyrus*, *Ibrahim*, *Guzman*, en un mot perſonne n'a tant emprunté des François que Dryden qui les a ſi maltraités. Corneille, Racine, Quinaut, Scarron, Scudéry, La Fontaine, La Calprenede, &c. Voilà les ſources où ce Poëte Anglois qui a tant de célébrité, a puiſé la plûpart de ſes Ouvrages de Théâtre. THE MOCK ASTROLOGER, eſt le *Feint Aſtrologue* de T. Corneille. SIR MARTIN MARALL ; eſt pris de l'*Etourdi* de Moliere. Dans la Comédie intitulée : LOVE IN A NUNNERY, il a emprunté pluſieurs de ſes caracteres du Roman Comique.

& l'invention, les Anglois l'emportent sur les Auteurs de toutes les Nations & de tous les tems. Vous finirez par dire, que pour votre Piece en particulier, *vous pouvez vous vanter hardiment de n'en avoir emprunté aucun trait d'ailleurs.* (*a*)

Si votre Piece, après avoir réussi sur nos Théâtres, venoit à être connue par hazard, & condamnée par quelques Critiques François de mauvaise humeur, reclamez les Loix du Païs : vous ne pouvez être jugé que par vos Compatriotes, & *il est injuste que les François ayent ici aucune autorité jusqu'à ce qu'ils nous ayent conquis.* (*b*)

(*a*) Congreve. Préface de sa Comédie du DOUBLE DEALLER qui se trouve prise du *Tartuffe*, du *Misantrope*, & des *Femmes Sçavantes* de Moliere, & du Conte de la Fontaine, *Le Mari Cocu, Battu & Content.*

(*b*) Dryden. Préface de la Tragédie d'*Antoine & Cléopâtre.* Dans cette même Piece le Rolle de Dolabella est pris de celui d'Antiochus dans la Tragédie de Bérénice de Racine, & il n'est pas difficile de reconnoître dans Antoine celui de Titus. Ni ce Personnage, ni aucun des Héros amoureux de Racine que ce Poëte Anglois a censurés si sévérement, n'ont rien d'aussi fade que le titre qu'il a donné à cette Tragédie : *Tout pour l'amour* ou *le Monde bien*

POUR LE COMIQUE, vous observerez à peu près la même Methode que je viens de prescrire pour le Tragique ; c'est-à-dire, que vous prendrez une Comédie de Moliere, de Renard, ou de tel autre Auteur François (*a*), dont

perdu. Antoine plongé dans la molleſſe perd l'Empire de l'Univers : c'eſt ce que M. Dryden appelle LE MONDE BIEN PERDU. Racine mérite d'être critiqué pour avoir mis ſur la Scene des Héros trop efféminés, mais ce n'étoit pas au Poëte Anglois à lui en faire un reproche.

(*a*) Le *Mamamouchi* eſt pris du Bourgeois Gentilhomme & de Pourceaugnac. *Les Cocus de Londres* de l'Ecole des Femmes, & du Mari Cocu, Battu & Content de la Fontaine. Les *Amans Ridicules* de Dom Bertrand de Cigaral. *L'Eſprit de Campagne* de l'Amour Peintre. *L'Eſſai de l'Amour Conjugal* du Malade Imaginaire. La XIV. Scene du III. Acte de LOVE IN SEVERAL MASQUES eſt imitée de la VIII. du II. Acte de George Dandin. Dans la Comédie, THE RIVAL MODES, la derniere Scene du III. Acte eſt priſe de l'Homme à bonnes Fortunes.

Souvent auſſi des Pieces Angloiſes, quoique données pour originales, ne ſont que de pures Traductions. L'*Anatomiſte* de Ravens Croft, c'eſt Criſpin Medecin, de Poiſſon. Le *Non Conformiſte* de Cibber, n'eſt autre que le Tartuffe de Moliere. La *Mépriſe* de Vanbrugh eſt une Traduction du Dépit Amoureux. THE CONFEDERATION, autre Piece du même Auteur, eſt

il faudra outrer tous les Caracteres, & embrouiller davantage l'Action : vous ferez toujours le Maître au cinquiéme Acte de la débrouiller, quand & comme vous voudrez. Sur notre Théâtre, il n'eſt pas néceſſaire que le dénouement ſoit naturel, il ſuffit qu'il ſoit imprévu. Si pour le fonds & les détails d'une Piéce, notre uſage n'eſt pas de tirer tout de nous-mêmes, *ce n'eſt pas faute d'invention que nous empruntons des François, c'eſt uniquement par pareſſe* (*a*). *Car nous pouvons le dire à l'honneur de notre Nation, elle ne peut manquer dans aucun âge d'Ecrivains en état de diſputer l'empire de l'Eſprit avec quelque Peuple de l'Univers que ce ſoit* (*b*).

Ainſi vous ferez du Miſantrope, non

une Comédie dont il n'a fait que le titre. Elle eſt traduite littéralement des *Bourgeoiſes à la Mode* de Dancourt. Il n'eſt pas ſi étonnant qu'un de nos Auteurs François l'a remarqué, que cet Ecrivain Anglois ait fait tant de Piéces à la Baſtille ; cela ne prouve autre choſe ſinon qu'on lui permettoit d'avoir des Livres, des Plumes & de l'Encre, qu'il entendoit aſſez bien notre Langue, & qu'il écrivoit facilement dans la ſienne.

(*a*) Shadwell. Ecrivain médiocre.

(*b*) Dryden. Eſſai ſur la Poëſie Dramatique.

un Philosophe chagrin qui est blessé des Ridicules & de l'injustice de son Siécle, & qui fuit les Hommes, de peur d'être obligé de les flatter ; mais un Marin grossier & brutal, qui se plaît à heurter tout ce qu'il rencontre, & affecte d'aller partout répandre le fiel & l'amertume de sa Bile (*a*). La Politesse recherchée des François leur fait manquer les sujets les plus heureux. Nos Auteurs, plus fidéles à la Nature, la peignent telle qu'elle est sans parure, sans art, sans aucun ornement étranger ; & nous ne croyons pas que rien de ce que les Hommes se disent ou peuvent se dire, doive être supprimé au Théâtre. Ainsi, notre ingénieux M. Vanbrugh, pour conserver le caractere des Femmes, & exprimer le dépit qu'elles ont quand on les refuse, fait souffleter Esope (*b*) par une Veuve, à qui il ne veut pas accorder ce qu'elle lui demande ; & il donne par là une vérité & une chaleur à sa Piéce, qui n'est pas dans le froid Auteur François, de qui il en a emprunté le sujet. Dans les fourbe-

(*a*) Voyez THE PLAIN-DEALLER de M. Wycherley, Comédie tirée du Misantrope.
(*b*) *Esope*, Acte IV.

ries de Scapin, un Valet bat le Pere de son Maître, & cela est assez plaisant. Mais Farquhar ne s'en tient pas-là ; comme il étoit Comédien lui-même, ainsi que Shakespear, il sçavoit jusqu'où il falloit aller pour faire effet sur notre Théâtre. Dans une de ses Piéces (*a*), un Pere déguisé, est assommé de coups par son Fils, qui le reconnoît ; cela produit un Comique bien plus vif. *C'est ainsi que la meilleure Piéce Françoise acquiert encore entre les mains du plus mediocre Ecrivain Anglois* (*b*).

Quelques Auteurs modernes du Théâtre François ont introduit dans leurs Piéces la Folie personifiée, un être imaginaire dont il est impossible de donner une idée juste, & qui par conséquent ne peut faire aucun effet. Le bon sens Anglois rejette ces froides imaginations, il exige en tout de la vérité & de l'action ; voulez-vous égayer votre Piéce, par une Scene de Folie, transportez *Bedlam* (*c*) sur le Théâtre,

(*a*) THE INCONSTANT, Acte III.

(*b*) Shadwell. Préface de l'*Avare*, Piéce imitée de Moliere.

(*c*) Les Petites Maisons de Londres. Au II. Acte de la Pieçe intitulée *Le Triomphe des Da-*

le lieu peut vous fournir & des plaisanteries & un spectacle qui ne seroient pas du goût des François, mais qui charmeront à *Drurylane* (*a*) & à *Covent's Garden* les honnêtes gens de la troisiéme Gallerie.

Le peu d'invention de Moliere, est cause que ses Comédies sont trop simples. Pour remédier à ce défaut, vous marierez à celle dont vous ferez choix, deux nouvelles intrigues toutes différentes; elles produiront d'autant plus de variété, qu'elles y seront plus étrangeres. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs de nos Auteurs, & entr'autres le judicieux M. Wicherley (*b*) Nous aimons la variété par-dessus tout. La simplicité

mes, la Scene est en effet à *Bedlam*, & les Fous qui y sont renfermés sont le sujet d'un Intermede.

(*a*) *Drurylane* & *Covent's Garden* sont les deux endroits où l'on joue la Comédie à Londres. La Troisiéme Galerie est ce que nous appellons les troisiémes Loges.

(*b*) Dans sa Comédie intitulée : THE COUNTRY WIFE. Toutes les Scenes heureuses de cette Piéce sont prises de l'Ecole des Maris & de l'Ecole des Femmes de Moliere. Le Rolle principal n'est qu'une imitation indécente de celui d'Agnès dans l'une, & de celui d'Isabelle dans l'autre.

des

des Grecs nous feroit périr d'ennui ; nous aimons mieux suivre l'exemple de Térence, qui mêle toujours deux actions. Il est inutile que vous preniez beaucoup de peine à les lier ensemble ; c'est ce dont le plus grand nombre de Spectateurs se soucie le moins : ils sont accoutumés au décousu des Intrigues, des Scenes, & même du Dialogue : L'Esprit & cette Plaisanterie singuliere, dont nos Voisins, tout jaloux qu'ils sont de la gloire de notre Théâtre, avouent eux-mêmes qu'ils n'ont point d'idée ; voilà tout ce que nous exigeons, & ce à quoi vous devez vous attacher le plus. Si vous vous bornez à ne fondre que deux Piéces dans la vôtre, il faut que l'une & l'autre intrigue partagent également chaque Acte, de façon que des deux on ne puisse pas distinguer quelle est la principale (*a*).

Les Piéces Espagnoles sont fort compliquées, & ne le sont pourtant pas encore assez pour nous : cependant à quelque point que la vôtre le soit, tâ-

(*a*) Plusieurs Comédies Angloises sont dans ce cas ; une des plus remarquables, est celle qui est intitulée; THE SPANISH-FRYAROR THE DOUBLE DISCOVERY.

chez à la derniere Scene du cinquiéme Acte, de rassembler tous vos Personnages, à moins que dans le cours de la Piéce vous n'en ayez mis quelqu'un hors d'état de se représenter, soit qu'il se soit tellement enivré qu'il ne puisse pas reparoître, ou qu'il soit blessé de façon à être obligé de garder le lit. Quoique disent de certains Critiques, *il est bien plus difficile de conduire ainsi deux Intrigues à la fois, chacune à son dénouement particulier, que de construire une Piece qui n'en ait qu'une, & dont toutes les parties se répondent & se soutiennent mutuellement* (*a*).

Pour ces sortes d'intrigues secondaires, si votre imagination se trouve en défaut, vous aurez recours aux petits Romans & aux Contes de Bocace & de la Fontaine, & vous préférerez les plus libres, ce sont ceux qui réussissent le mieux sur notre Théâtre. (*b*) C'est ainsi qu'autrefois les Italiens composoient leurs Comédies de quatre ou cinq Con-

(*a*) Epître Dédicatoire de la Piéce ci-dessus.

(*b*) Southern, dans l'*Innocent Adultere*, a mis en action le Conte de la Fontaine, *le Purgatoire*; la Scene se passe dans un Cimetiere; on y chante, & enfin on y ressuscite le Mari jaloux.

tes, & que les Auteurs du Théâtre François, eux-mêmes, entaſſoient dans les leurs, trois ou quatre Argumens de celles de Térence & de Plaute.

Parmi les nouveaux perſonnages dont vous enrichirez votre Piéce, tâchez d'y introduire un Petit-Maître François (*a*) que vous copierez d'après les Avanturiers qui viennent chercher fortune dans notre Iſle, ou d'après quelques pauvres Réfugiés ridicules du Caffé de Slaughter. Ces Rolles produiſent un grand Comique ſur notre Théâtre: les coups de pié qu'un Valet leur donne tiennent lieu de plaiſanterie, c'eſt celle qui fait le plus rire la Populace & même les Bourgeois de Londres, & le ſuccès de votre Ouvrage dépend du plaiſir que vous leur donnez. A cet égard même, nous ſommes tout faits comme le Peuple, nous aimons à voir les François vilipendés. Pluſieurs de nos Piéces ne ſe jouent ſi ſouvent qu'à cauſe des Traits injurieux contre cette Nation dont elles ſont farcies. Lorſque par une Politique qui eſt

(*a*) Voyez le Rolle du Comte *Bel-air* dans une Comédie qui a pour titre: *The Beaux Stratagem.* Celui de *Monſieur Marquis* dans *Sir-Harri Wildair.*

au-dessous de nous, ou pour imiter la politesse de nos Voisins dont nous n'avons que faire, on a voulu supprimer sur notre Théâtre quelqu'un de ces traits trop outrés de mépris ou de haine, qui y avoient été tant de fois applaudis, le célébre Auteur du *Craftsman*, (*a*) le brave Champion des libertés & des droits du Peuple Anglois, s'est élevé avec justice contre cette infraction de ses Priviléges, & a couvert de ridicule & d'opprobre ceux qui en étoient les Auteurs.

Si vous y faites entrer le Ministre d'une Paroisse, ou le Chapelain d'un Seigneur, faites-en des Athées, ou du moins donnez-leur quelques Rolles bas & ridicules, & en pareil cas celui d'un Mercure doit avoir la préférence. (*b*) C'est celui qui par le contraste de la Robe produit le plus plaisant effet. A l'égard de ceux de cette Nation qui vou-

(*a*) Vol. 4. No. 140.

(*b*) Pour l'origine de cet Abus, il faut remonter jusqu'à Shakespear. Il fait jouer aux Prêtres dans ses Piéces les Rolles les plus odieux & les plus infâmes. Voyez dans la Piéce intitulée: VIRTUE IN DANGER, le Rolle du Chapelain. Celui de *Foy-gard*, dans celle que j'ai plus d'une fois citée: THE BEAUX STRATAGEM.

droient avoir une Religion sans Prêtres, l'unique moyen d'obtenir leurs suffrages est de leur représenter des Prêtres sans Religion. (*a*) A ces conditions, quelque misérable que soit votre Piéce, vous êtes sûr de la voir applaudie par tous les Ennemis de la Haute Eglise. Si vous n'avez point de Ministre, vous revêtirez un de vos Valets de ses Habits, lorsqu'à la fin de la Piéce vous voudrez marier les différens Personnages que vous aurez introduits. C'est un usage reçu sur notre Théâtre; & la plupart des Mariages ne s'y font pas autrement. (*b*) Vous

(*a*) *C'est une chose abominable que la licence que l'on prend sur nos Théâtres. On y expose continuellement le Clergé à la risée des Esprits libertins, c'est un usage constant de n'y introduire aucun Ministre que pour lui faire jouer le Personnage d'un Sot, d'un Yvrogne ou d'un Scélérat. Dans aucune autre partie du Monde Chrétien ou du Payen même, on n'a jamais souffert une pareille licence, ou plutôt on n'en a jamais entendu parler.* Réflexions sur le bien Public.

(*b*) Consultez les Comédies de Farquhar, de Cibber, de Wycherley, de Congréve, même le Comique Anglois le plus sage & le premier de tous. Voyez THE OLD BATCHELOR, Acte IV. Scene VII Au V. Acte du DOUBLE DEALLER, deux des Personnages sont déguisés en Ministres. Voyez aussi THE PROVOK'D WIFE, &c.

pourrez aussi, attendu l'utilité que votre Patrie en peut retirer, admettre des Moines dans votre Comédie, & c'est à vous à les traiter avec le mépris que vous avez pour eux, & que vous devez inspirer à vos Compatriotes. (*a*) A l'égard des Chefs de notre Eglise, ils sont plus du ressort de la Tragedie, Shakespear les y a attaqués ouvertement. Nos Poëtes aujourd'hui sont plus retenus; quand ils en veulent faire des Portraits odieux, ils introduisent dans leurs Piéces des Prêtres des Faux-Dieux, qui n'y paroissent que pour y être accablés d'injures, & ils ont l'adresse de faire connoître au Peuple à qui ils en veulent. En coëffant un de leurs Personnages du Turban d'un Mufti, ils se mettent en droit de le traiter avec toute sorte d'ignominie, & attaquent ainsi avec plus de hardiesse & plus d'avantage, les Seigneurs spirituels qu'il représente & à qui ils en veulent en secret (*b*).

Pour vous conformer au gout du plus grand nombre de vos Spectateurs, mé-

(*a*) THE SPANISH FRYAR. *Le Moine Espagnol* déja cité.

(*b*) Dans *Dom Sebastien de Portugal*, le Mufti joue le Rolle du plus grand des Scélérats. Voyez aussi celui de *Magas* dans *la Belle-Mere Ambitieuse*.

nagez quelque part dans votre Comédie, une ou deux Scenes de Taverne (*a*); & autant que votre sujet vous le permettra, trouvez le moyen d'y introduire des Filles de joie, & des Voleurs de grand chemin (*b*). La vue d'un Homme noyé dans son ivresse, est la meilleure leçon de tempérance; & le moyen le plus sûr d'inspirer de l'éloignement pour la mauvaise Compagnie, est d'exposer les dangers que l'on y court. Tel est le but mo-

(*a*) Au III. Acte de la Comédie intitulée : THE PROVOK'D WIFE, il y a une Scene de Taverne, où l'on fume & où l'on chante des Chansons indécentes, & qui blessent également & les Mœurs & la Religion.

Au I. Acte de LOVE IN A WOOD de M. Wycherley, la seconde Scene se passe au Cabaret, & presque tout le III. dans un mauvais lieu.

Dans une autre du même THE GENTLEMAN DANCING MASTER, le I. Acte se passe au Cabaret & avec des Filles débauchées,

(*b*) *Gibbet*, un Voleur de Grand-Chemin est un des principaux Acteurs d'une des Comédies de Farquhar. THE BEAUX STRATAGEM.

Dans un autre THE TWIN RIVALS, il se passe une Scene entiere dans un mauvais lieu. Dans celle de l'*Inconstant*, du même, Oriana déguisée en Valet, délivre son Amant du péril où il se trouve dans une Compagnie de Coupe-Jarrets.

ral du célebre *Opéra des Geux* (*a*) de M. Guay, & de plusieurs autres Piéces de notre Théâtre, qui ne scandalisent que ceux qui ne s'apperçoivent pas de l'utilité que la Jeunesse en peut retirer. Ne vous faites aucun scrupule d'y faire paroître ces Personnages de l'un & l'autre Sexe, qui font de tous les métiers, sinon le plus criminel, du moins le plus infâme : (*b*) *Ce seroit offenser nos Dames que d'imaginer que la Représentation de pareils Personnages puisse les blesser.* (*c*) Un Auteur Comique doit peindre les

(*a*) Dans cette Farce scandaleuse & si vantée des Anglois, la Scene est toujours en Prison ou dans des Repaires à Voleurs. Dans la Piéce intitulée : THE FORTUNE HUNTERS, une partie du V. Acte se passe en Prison. Une Femme déguisée en homme y vient trouver son Amant. Ces déguisemens sont très-communs sur le Théâtre Anglois, & l'Amant lui-même s'y trompe comme les autres. Voyez LOVE AND A BOTTLE, THE PLAIN DEALLER. &c.

(*b*) Les Auteurs Anglois sont tellement accoûtumés à introduire ces Personnages scandaleux sur la Scene, qu'à la tête de la piéce, ils ne craignent pas de les nommer par leurs vrais noms. Par exemple. *Sir Toby Cusifse. A Knight, Atimp.* Voyez les noms des Personnages de la Comédie intitulée. THE SHE-GALLANTS 1724. &c.

(*c*) Farquhar, Préface des *Gemeaux Rivaux*.

Mœurs de ſon tems, & montrer le Vice dans toute ſa difformité, puiſqu'il a la hardieſſe de paroître dans le Monde avec tant d'effronterie. Pour prouver juſqu'où va la licence des Mœurs de votre Siécle, expoſez vous-même ſur le Théâtre les excès les plus ſcandaleux, & ne craignez pas de préſenter à vos Spectateurs le Tableau des actions qu'ils ne craignent pas de commettre. (*a*) S'il s'en trouve pour qui de pareilles Peintures ſont dangereuſes, c'eſt leur faute; vos bonnes intentions empêchent que l'on ait rien à vous reprocher. Ainſi, lorſqu'au troiſiéme Acte d'une de nos Comédies, (*b*) dont la Scene ſe paſſe

(*a*) Dans une Comédie de Miſtriſſ Cent-livre, aux indécences ſcandaleuſes qui ſe commettent ſur le Théâtre, on ne ſe douteroit pas que la Piéce eſt d'une Femme. Toutes celles de Farquhar ſont remplies de Scenes de cette eſpéce, celles mêmes de Congréve. Voyez THE OLD BATCHELOR Acte IV. THE DOUBLE DEALLER. THE WILD GALLAND. LIMBERHAM. EPSOM'S WELLS. THE COUNTRY-WIFE &c.

Au IV. Acte de *la Vertu en Danger*, Bérinthia tient des Diſcours qui bleſſent toute pudeur, & il y a une Scene d'Adultere dont il eſt étonnant que l'on ſouffre la Repréſentation chez un Peuple qui a des Loix.

(*b*) THE ROVER, le Raviſſeur.

dans un mauvais lieu, on voit une Fille débauchée dans son lit, & un Libertin en chemise prêt à y aller prendre place, tomber par une Trape dans un Cloaque d'infection, dont un instant après il reparoît tout couvert; il est aisé de sentir que l'Auteur qui l'expose dans un pareil état aux yeux des Spectateurs, veut apprendre par là aux jeunes Gens à se défier des Filles de mauvaise vie, & leur inspirer, par la punition de ce Débauché, une juste horreur pour ces misérables Créatures dont le commerce est si dangereux. Une Scene de cette espece, découvre les Epines qui sont cachées sous les Roses.

N'oubliez pas, car c'est une chose essentielle, de faire battre au moins une fois, deux ou plusieurs de vos Personnages, & qu'il y ait un peu de sang répandu pour plaire à la troisiéme Galerie. (*a*) Si deux Freres se trouvent Ri-

(*a*) Dans cette Piéce les différens Personnages se battent jusqu'à six fois. Dans les *Dames Rivales*, deux Femmes déguisées en hommes se battent. Dans un autre, *le Duel des Petits-Maîtres*, deux Femmes l'épée à la main punissent à coups de pieds la lâcheté de deux hommes qui se battent avec des Fleurets. Voyez aussi THE FORTUNE HUNTERS.

vaux en Amour, ne craignez pas de bleſſer la décence de notre Théâtre, en leur faiſant mettre l'un contre l'autre l'épée à la main, vous pouvez les faire battre tant qu'il vous plaira, (*a*) pourvû qu'ils ne tombent pas morts ſur le Théâtre. Comme il vous eſt défendu de tuer perſonne dans la Comédie, ſi vous voulez y ajouter quelque Scene de Revenant, pour enjouer le Rolle, vous ferez revenir quelqu'un des Pays Etrangers, qui paſſera pour mort dans votre Piéce. (*b*)

Vous pouvez auſſi pour rendre votre Comique plus piquant, placer quelquefois la Scene dans un Couvent, & introduire un Amant auprès de ſa Maîtreſſe, déguiſé en Religieux (*c*) ou don-

Dans nos Piéces nouvelles auſſi-bien que dans les anciennes, dans la Comédie comme dans la Tragédie, notre Théâtre ſouvent n'eſt qu'une Scene de carnage. Dans notre Comédie on voit des Duels, des Combats, ſouvent de pluſieurs perſonnes, des bleſſures reçues, quelquefois même le Chirurgien qui y met l'appareil, &c. Le Comte de SHAFTESBURY. *Avis à un Auteur.*

(*a*) THE TWIN RIVALS.

(*b*) SIR HARRY WILDAIR.

(*c*) THE INCONSTANT. LOVE IN A NUNNERY.

ner un Rendez-vous dans une Eglise après l'heure de Vêpres. (*a*) Notre Théâtre a de grands Priviléges ; ce que nos Voisins traitent d'indécence ou d'impiété, ne nous paroît à nous qu'un simple badinage.

Si vous y introduisez quelques Femmes Sçavantes, suivez l'exemple de ceux d'entre nous qui ont ajusté celles de Moliere à notre Théâtre. Le Comique François s'étoit contenté de les faire discourir de Vers & de Physique. Un de nos Auteurs a beaucoup enchéri sur lui. Dans sa Comédie des Femmes observent la Circulation du Sang dans un Poisson à travers un Mycroscope (*b*). Vous pourez faire faire à celles que vous mettrez en Scene des Expériences sur l'Electricité des Corps, ou telles autres que vous jugerez à propos. Les choses frappent toujours plus quand elles sont mises en action. Moliere a eu le bonheur de trouver assez souvent des sujets qui prêtoient beaucoup au Théâtre ; faute de Génie il ne les a pas fait valoir. Le

(*a*) Au III. Acte de la Comédie LOVE MAKES A MAN, la Scene est dans une Eglise d'où le Peuple sort de Vêpres.

(*b*) THE BASSET TABLE.

Caducée de Mercure ne lui sert de rien dans son Amphitrion. Voyez les Miracles qu'il opére entre les mains de notre Célébre Dryden (*a*), & les Divertissemens ingénieux dont l'imagination de ce Poëte inventif a embelli la Comédie trop uniforme du prétendu Plaute François.

Pour prouver que vous êtes sçavant, (*b*) vous pouvez mettre quelque peu de Latin dans votre Dialogue, & répondre aux reproches d'une Femme qui ne l'entend pas, par des Citations de Virgile : l'Embarras de sçavoir ce qu'on lui dit, & la colére de ce qu'on ne veut pas le lui expliquer ; peut jetter beaucoup de plaisant dans une Scene. (*c*)

C'est encore un moyen sûr de plaire au Peuple, que de mettre quelques-uns de nos Non-conformistes sur le Théâtre; ce sont de ces Caracteres d'autant plus aisés à traiter, qu'il suffit la plûpart du tems de leur habit, pour exciter la risée.

(*a*) THE TWO SOSIAS.

(*b*) Shakespear a mis dans ses Piéces le peu de Latin qu'il sçavoit.

Tibere cite des Vers Grecs dans la Tragédie de Séjan de Ben-Jonson.

(*c*) THE INCONSTANT, Acte III.

(*a*) Les François n'oſent pas moiſſonner dans ce Champ auſſi vaſte que fécond de bonnes Plaiſanteries. Quel parti n'auroient-ils pas pû tirer de leurs Quiétiſtes ? Parmi leurs Théologiens de différens Partis, ainſi que parmi les nôtres, il ne ſe trouve encore que trop de gens dont le grand chapeau prêteroit au ridicule, mais tout ce qui tient à la Religion leur paroît ſacré. D'ailleurs ſi dans la Comédie nous avons plus de Priviléges que les François, c'eſt qu'il eſt bien plus difficile de réuſſir ſur notre Théâtre que ſur le leur, *& cela parce que les François ont plus de Mercure dans leur tête, & moins de Bœuf & de Pouding dans leur ventre. Notre ſolidité rend difficile ce que leur folie rend aiſé* (*b*)

Vous donnerez à vos perſonnages des noms qui en expriment leur caractere. Vous appellerez un Petit-Maître *M. de Fatenvi le*, une Coquette *Madame de Milleamant*, un Hipocrite *M. Bien maſqué*, une vieille Amoureuſe *Madame*

(*a*) THE DISSENTER. A BOLD STROKE FOR A WIFE. Voyez dans cette derniere Piéce le Rolle de *Simon Pure*, & dans l'*Alchimiſte* de Ben-Jonſon celui de *Tribulation*, Paſteur d'Amſterdam.

(*b*) Vanbrugh, Préface de ſon *Eſope*.

de Fort desir. Moliere n'a pas été assez fidéle à cette pratique, & cela est cause que dans ses Piéces on est obligé de lire des Scenes entieres avant que de connoître les caracteres qu'il y introduit. Si les vôtres sont tellement compliqués & indécis que vous ne puissiez leur donner un nom qui les annonce, & que par leurs actions & par leurs discours même on ne puisse deviner ce qu'ils sont, vous aurez soin de les expliquer à la Table des Personnages, & vos Spectateurs attendront pour en juger, que votre Piéce soit imprimée (*a*).

Vous ferez le moins d'usage qu'il vous sera possible de l'esprit & du langage des Comédies Françoises dont vous vous servirez pour construire la vôtre. *Parce que votre propre invention, quelque mauvaise qu'elle puisse être, ne peut rien vous fournir d'aussi lourd que ce qui y est. Les Poëtes François qui n'ont pas assez d'imagination pour peindre & soutenir de vrais caracteres, tâchent de couvrir leurs défauts par des figures ridicules & des*

(*a*) THE CONSTANT COUPLE. THE ARTIFICE. THE BASSET-TABLE. THE INCONSTANT. THE PLAIN-DEALLER.

grimaces. (*a*) Vous trouverez réellement si peu d'esprit dans leurs meilleures Piéces, que vous serez obligé d'épuiser le vôtre pour en donner à tous vos Personnages. Par la même raison que dans le Tragique, nous faisons quelquefois parler un Prince comme un homme de la lie du Peuple; vous pouvez dans le Comique faire tenir à un Valet les discours d'un Philosophe, & s'il en est question, faire raisonner un Paysan du ton d'un Politique du Caffé de Will. Pour le style, il n'est pas nécessaire qu'il soit aussi bourfouflé que celui de la Tragédie. Le Dialogue de la Comédie doit être plus naturel, mais il n'exclut pas l'esprit, comme les François paroissent le supposer : quoique la plûpart d'entre eux s'en piquent, ce n'est réellement que parce qu'ils en ont peu, qu'il est si clair semé dans leurs Ouvrages; ils prétendent que leur jugement leur apprend à l'épargner : mais le nôtre qui est reconnu de toute l'Europe, nous dit qu'on ne peut faire trop d'usage de celui que l'on a. Le gout dont ils se parent, n'est qu'un voile qui leur sert à couvrir leur pauvreté. Ainsi ne craignez pas d'em-

(*a*) Dryden. Préface du *Feint Astrologue.*

ployer

ployer dans votre Piéce les Figures les plus hardies. Il importe peu que les comparaisons soient justes, mais il est nécessaire qu'elles soient fréquentes. Sur-tout prodiguez-y l'Antithèse, c'est la figure qui donne le plus l'air d'esprit, quoique ce soit celle qui en demande le moins. Il faut vous aider au Théâtre de tout ce qu'on vous permet pour y faire rire. Vous pouvez même risquer les Plaisanteries les plus indécentes sur l'Ecriture (*a*), bonnes ou mauvaises, il en faut faire aussi quelques-unes sur les François & sur leur Roi (*b*). Enfin répandez à pleines mains pour assaisonner votre Dialogue les Epigrammes, les Jeux de mots, les Equivoques & les Ordures (*c*), à moins que l'indécence

(*a*) THE PROVOK'D WIFE. Acte I. Scene I.

(*b*) LOVE IN SEVERAL MASQUE, de M. Fielding.

(*c*) *J'ose cautionner*, dit le Spectateur Anglois, *pour tous les Poëtes en général, qu'il n'y en a pas un seul qui ait écrit des saletés que parce qu'il étoit à bout de son invention.* Je ne sçais si beaucoup de Comiques Anglois, & M. Congreve lui-même à leur tête, auroient voulu souscrire à cette Sentence, quelque juste qu'elle soit. Voyez THE WIFE'S EXCUSE THE SHE GALLANTS, &c. Dans celle-ci : *Sir John*

de l'action ne soit telle que vous n'ayez pas besoin de la licence du style pour réussir (*a*). Si quelque Censeur trop sévere s'avise de condamner la licence de votre style, vous lui répondrez pour vous justifier, *qu'il y a plus d'ordures*

Aery & *Vaunter* deux misérables qui se donnent pour gens à bonnes fortunes, sont attachés pieds & poingts & bernés par la soubrette Plackett. La Scene entre *Dorimene* & *Angélique* qui est prise pour un garçon est de la derniere indécence.

(*a*) Les Anglois sont tellement accoutumés à la licence de leur Théâtre, qu'ils ne craignent pas de donner pour Morales des Piéces dont les Mœurs sont de la derniere dépravation.

L'Auteur de *la Vertu en danger*, dit que toute femme estimable qui lira sa Piéce sans partialité, la trouvera si innocente, qu'elle ne croira pas faire tort à son Livre de Prieres, de la mettre sur la même Tablette. Il en appelle avec confiance au jugement des plus séveres. Cependant il est peu de Comédies dont la lecture soit aussi dangereuse. Au IV. Acte on y tient les discours les plus dissolus, & l'adultere s'y commet presque aux yeux des Spectateurs. Ni notre Langue, ni l'honnêteté, ne permettent de traduire ces Scenes où M. Vanbrugh prétend *n'avoir rien écrit d'assez licentieux, pour se faire des amis de ceux qui l'ont critiqué.*

dans une seule Scene de Fletcher, que dans toute votre Piéce, & que sur le Théâtre Anglois tout est permis, excepté d'ennuyer.

Si après toutes ces précautions pour assurer le succès de votre Piéce; elle venoit cependant à essuyer quelque échec, en ce cas, comme je l'ai déja insinué, il faut qu'un ami prenne votre parti & vous loue à toute outrance; vous, de votre côté, vous ferez imprimer ses vers & vous opposerez son suffrage à celui de tout le Public; c'est ainsi que M. Southern & tant d'autres en ont usé (*a*).

Lorsque vous aurez quelque Scene tendre à traiter, vous quitterez la Prose: les Vers donnent plus de pathétique à l'expression (*b*), & si pour varier il vous prend envie de mêler dans la même le Sentiment & le Burlesque, vous ferez parler l'un de vos Acteurs en Prose, & l'autre en Vers (*c*) & dans tous

(*a*) Voyez la Comédie THE WIFE'S EXCUSE OR CUCKOLDS MAKE THEMSELVES. 1692. *Les ordures même deviennent morales dans ta Piéce.* Vers de Dryden à M. Southern.

(*b*) THE TWO SOSIAS, &c.

(*c*) THE ROVER. THE ANATOMIST, &c.

les autres cas vous finirez & vos Scenes, & vos Actes par de longues tirades de Vers (*a*).

Pour le Prologue, l'Epilogue & la Préface, c'eſt abſolument la même choſe que dans la Tragédie; vantez beaucoup les Comédies Angloiſes, & ſurtout la vôtre; ſoutenez hardiment que *nos Auteurs ont de beaucoup ſurpaſſé tous les Ecrivains Anciens & Modernes des autres Pays* (*b*) & témoignez le plus grand mépris pour les François, & pour leurs productions de toutes eſpeces (*c*).

(*a*) THE BEAUX STRATAGEM. LOVE AND A BOTTLE. THE CONSTANT COUPLE. THE FORTUNE HUNTERS. THE INCONSTANT. THE ARTIFICE. THE ARTFULL HUSBAND, &c.

(*b*) Dryden, Eſſai ſur la Poëſie Dramatique.

(*c*) Epilogue de SIR HARRY WILDAIR. *Angli ſuos ac ſua omnia impenſe miranur, cæteras Nationes deſpectui habent.* BARCLAY.

LETTRE LXXVIII.

A Monsieur Du Clos, sur les Négociations; que les Anglois passent pour n'y être pas aussi habiles que les autres Peuples de l'Europe. Que les Factions Domestiques sont des entraves pour le Ministre. Sur la balance du pouvoir, le véritable intérêt de l'Angleterre, &c.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ENTRETENIR celui qui écrit l'Histoire de Louis XI. de toute autre matiere que de Politique, ce seroit le distraire : je vous laisse à examiner celle d'un Prince qui a passé pour le plus grand Politique de son tems, & qui, par son habileté dans l'art de regner, a sçu affermir sa Puissance au dedans, étendre ses Frontieres au dehors, & rendre la Monarchie redoutable à ses Voisins.

Il y a long-tems qu'on a remarqué

que les Anglois ne sont pas aussi habiles dans la Négociation que d'autres Peuples de l'Europe, bien moins exercés qu'eux à combiner les plus grands Intérêts. Ils ont souvent perdu par des Traités le fruit de plusieurs Victoires. Cependant dans un Pays où les différens Ordres de l'Etat ont part au Gouvernement, la Politique devroit être plus rafinée : pourquoi donc les Anglois qui la connoissent si bien, ne sont-ils pas supérieurs à leurs Voisins en tout ce qui est de son ressort ?

Il suffit d'être témoin de ce qui se passe parmi eux, pour sentir la raison de cette espéce de contradiction : ce n'est pas que les Anglois ignorent l'art de Négocier ; c'est que leur façon de penser & de se gouverner, ne leur permet pas toujours de le pratiquer ; ils en sont eux-mêmes si persuadés, qu'ils appellent les Négociations l'*Artillerie de leurs Ennemis*. En Angleterre, une suite de Traités ne fait qu'engendrer la Guerre.

Un Ministre perpétuellement occupé à lutter contre des Factions Domestiques, a moins d'avantage qu'un autre, quand il est question de faire

échouer les Entrepriſes d'un Voiſin ambitieux ; ce qu'il auroit de reſſource pour ſoutenir au dehors les intérêts de ſon Souverain, il eſt obligé de l'employer au-dedans, à les défendre contre un Parti qui travaille continuellement à les ruiner.

D'ailleurs, il ne peut pas traiter dans les Cours Etrangeres avec aſſez de confiance. C'eſt parce qu'il eſt avoué du Roi, qu'il a tout lieu de craindre d'être déſavoué par la Nation. Vainement il prend les meſures les plus ſages, la Faction qui lui eſt oppoſée les rend inutiles.

Si le Roi ſe trouve engagé dans une Guerre néceſſaire, on déclame contre le Miniſtre, & on lui reproche la ruine du Commerce ; ſi le Miniſtre trouve le moyen d'entretenir une harmonie parfaite avec ſes Voiſins, ſes Ennemis tâcheront de renverſer les Autels de la Paix pour l'accabler lui-même ſous les ruines : de ſorte qu'il a beſoin de tout ſon courage & de toute ſon adreſſe, pour ſe ſoutenir dans un Poſte, qui n'eſt, chez aucun Peuple, auſſi odieux, & néanmois auſſi envié que chez les Anglois.

Avec quelle véhémence & quelle indécence ne déclame-t-on pas aujourd'hui contre le Miniſtere préſent. Les meſures les plus néceſſaires au maintien du Gouvernement, ſont traitées d'attentats contre la Liberté & les Droits du Peuple. Si les vûes de celui qui gouverne étoient auſſi criminelles qu'on le ſuppoſe, que devroit-on penſer du Parlement où la pluralité des Voix lui eſt preſque toujours aſſurée ? Si le Miniſtre eſt coupable, ceux qui le juſtifient ne peuvent être innocens. C'eſt une baſſeſſe que de flatter un homme uniquement à cauſe de ſon autorité. Mais ce n'eſt pas une moindre dépravation dans le cœur, que de le diffamer ſans autre motif que ſa Puiſſance. L'Envieux & le Flatteur ſont également coupables envers la Société dont ils ſacrifient les intérêts à leur intérêt particulier ; l'un en s'efforçant de flétrir le Mérite qui le bleſſe, l'autre en rendant au Vice les hommages qui ne ſont dûs qu'à la Vertu.

Un Miniſtre en Angleterre eſt dans le cas d'un homme revêtu d'une Charge importante;& qui eſt en même-tems inquiété dans ſon Domeſtique. Quelles

que

que soyent sa vigilance & ses bonnes intentions, les désordres de sa Maison l'empêchent de donner toute son attention aux devoirs de sa Charge. Les affaires du dedans prennent toujours un peu sur celles du dehors; il est difficile de suffire à tout. L'humanité n'est point parfaite. Ceux qui déclament avec tant de véhémence contre les Ministres, seroient plus indulgens, s'ils songeoient combien il est difficile de gouverner les hommes, même en n'étant occupé que de leurs véritables intérêts.

Le Parlement veut pénétrer dans les vûes Politiques du Ministre, soit pour les approuver, soit pour les rejetter. Dans une multitude de Conseillers, il entre souvent de la sagesse, rarement du secret. Voilà, Monsieur, un des principaux désavantages du Gouvernement Anglois. Le Ministere trop contrarié ne peut toujours exécuter ce qu'il tente pour le bien de la Nation.

Les Anglois qui ne se laissent point aveugler par l'esprit de Parti, sont forcés de reconnoître l'habileté du Ministre qui est aujourd'hui en place, en

tout ce qui regarde le Gouvernement intérieur du Royaume ; mais ils lui reprochent de n'avoir pas sçu également ménager les intérêts de l'Angleterre dans différens Traités d'Alliance où il a engagé sa Nation : ils l'accusent d'avoir concouru à rompre l'Equilibre de l'Europe, qu'il devoit & qu'il pouvoit y maintenir. M. Walpole au contraire, par plusieurs Ecrits qu'il a publiés, pour sa justification, prétend avoir été forcé de céder au tems. Sans prononcer sur le fait ni sur le droit, peut-être est-il vrai que ses Ennemis le rendent responsable de ce que la prudence la plus consommée ne pouvoit prévoir. La Politique sçait tirer parti des conjonctures ; mais elle n'est pas toujours maîtresse de les faire naître. Il est une Providence qui se rit de la sagesse humaine, & dispose à son gré des événemens.

Cette prétention qu'ont les Anglois de maintenir dans l'Europe une Balance qui souvent n'est qu'imaginaire, flatte peut-être plus la vanité des particuliers, qu'elle n'est en effet avantageuse à la Nation. Elle est cause qu'aujourd'hui ils prennent parti dans toutes les

Guerres de leurs Voisins, & que communément leurs Alliés leur en font supporter tout le Poids. Henri VIII. est le premier Roi d'Angleterre qui ait entrepris d'établir cette Balance ; mais ce Prince étoit trop livré à ses passions pour suivre avec constance aucun projet de Gouvernement ; son regne n'a été qu'un tissu de folie, de violence, & de légéreté. Une Princesse qui a été la gloire du Trône & de sa Nation, & qui possédoit toutes les Vertus de l'un & de l'autre Sexe, sans avoir aucune des foiblesses du sien, Elisabeth est la seule en effet qui ait sçu tenir cette Balance Politique d'une main toujours ferme & égale. Elle a profité avec art des conjonctures où elle s'est trouvée ; aujourd'hui l'Europe n'est plus dans la même situation.

Dans le cours ordinaire des choses, une Isle sous un seul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par son Commerce, n'est point obligée de se mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des Systêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épousent souvent par passion un Parti dans des différends dont ils pourroient être les

Médiateurs. Avouons-le cependant ; telle eſt & la puiſſance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs Voiſins les ont fait triompher des Diviſions du dedans, ils ſe ſont rendus redoutables à l'Europe. Malheureuſement pour eux, lorſqu'ils ne ſont pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le ſont avec eux-mêmes.

Depuis le Regne de Jacques I. où, ſous les noms odieux de Whig & de Tory, deux Partis commencerent à diviſer l'Etat, on peut dire qu'il y a toujours eu deux Nations dans une, que les affaires du dehors ont quelquefois réduites à la Tréve, mais qui n'ont jamais été en paix l'une avec l'autre.

Toute Faction eſt un nouvel Etat qui s'éléve dans le premier, & comment y en pourroit-il avoir d'innocente, lorſqu'il ne s'en forme point dont la premiere démarche ne ſoit de ſe ſouſtraire à l'Autorité établie ? En effet, la plûpart des Tentatives de Factions, tendent plus à bouleverſer un Etat qu'à le réformer. *Elles ſont*, pour me ſervir des termes de Montagne, *comme les Médecines foibles & mal appliquées. Les hu-*

meurs qu'elles veulent purger, elles les échauffent, exaſperent & aigriſſent par le conflit, & ſi nous demeurent dans le corps. Elles ne ſçavent nous purger par leur foibleſſe & cependant nous affoibliſſent.

Plus un Peuple eſt aiſé, plus il devroit être uni. Les Anglois étant plus riches & plus déſunis que leurs Voiſins, il faut qu'il y ait un Vice dans le Gouvernement qui en trouble l'harmonie, & que ces Richeſſes viennent d'une cauſe Phyſique, toute différente d'une cauſe Morale, qui produit leur déſunion; comme la ſituation de leur Iſle, leurs Poſſeſſions dans l'Amérique, &c.

De pareilles Diſſenſions domeſtiques, ont mis plus d'une fois la République Romaine à deux doigts de ſa perte. Les Guerres Civiles, que les Factions des Grands ont autrefois allumées en France, ont été plus funeſtes à l'Etat, que le Gouvernement peut-être trop abſolu de quelques-uns de nos Miniſtres. Une Nation ne peut ſe faire craindre au dehors qu'autant qu'elle eſt unie au dedans. La Puiſſance d'un Etat, & celle d'une Famille, ſont de la même nature: un

Etat eſt une grande Famille. L'un & l'autre ne peuvent ſubſiſter, ſi les Membres qui les compoſent, ne ſe ſoutiennent entre eux par les liens de l'union. Et combien il eſt rare que ceux qui veulent briſer ces liens ſacrés, n'ayent en effet en vûe que le bien du genre humain & l'intérêt de leur Patrie !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXIX.

A Monsieur DE BUFFON. *Sur les voleurs de grands chemins, l'usage où sont les Anglois, d'introduire de pareils caracteres dans leurs Piéces. Sur la Négligence de la Police d'Angleterre, à l'égard des grands chemins, & la maniere absurde dont les Anglois ont coutume de justifier tous les abus qui regnent parmi-eux.*

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

VOUS avez entendu parler de la mauvaise Police d'Angleterre à l'égard des Grands chemins, & vous sçavez qu'ici, comme en Turquie & en Perse, on ne peut voyager sans courir les risques d'être volé. Votre Ami, M. C**, qui arriva hier à New-Market, fut surpris l'an passé près de Cambrige par le célebre Turpin, le Cartouche de sa

Nation. Le Voleur, après lui avoir réïtéré inutilement le commandement de s'arrêter, pour le punir de sa désobéissance, lui tira un coup de Pistolet : heureusement la balle ne l'atteignit pas. M. C** craignant un second avertissement de cette espece, se détermina à obéir. Le Voleur lui prit son argent, sa montre & sa Tabatiére, & ne lui laissa que deux Shellins pour continuer sa route. Avant que de le quitter, il exigea sa parole d'honneur de ne point faire courir après lui, & de ne point le dénoncer à la Justice, & sur ce ils se séparerent tous deux fort civilement.

Ils se retrouverent l'un & l'autre aux Courses, & ils y renouvellerent connoissance. M. C** lui avoit gardé religieusement sa promesse ; non-seulement il ne voulut pas le faire arrêter, il se vante même d'avoir eu le bonheur de ratraper une partie de son argent par une voye plus honnête. Le Voleur lui proposa un Pari, que votre Ami accepta d'aussi bonne grace qu'il l'eût pu faire avec le plus galant Homme d'Angleterre, & qu'il gagna. M. Turpin, touché de ses bonnes manieres, lui paya fidélement à son tour la gageure

qu'il avoit perdue, & fut très-fâché de ce que la petite affaire qui s'étoit passée entr'eux ne leur permettoit pas de boire ensemble.

Si quelque Etranger, au lieu de rire de ces tours, où l'on trouve ici tant de gentilleſſe, prend la liberté de blâmer une conduite ſi ridicule dans les Particuliers, & un défaut ſi ſenſible dans le Gouvernement; les Anglois, prévenus en faveur de leur Nation, défendent avec autant de chaleur leurs uſages les plus vicieux que leurs Loix les plus ſages, & les défauts de leur Conſtitution, comme les avantages les plus eſſentiels qui y ſont attachés. Plutôt que de convenir que c'eſt une choſe honteuſe, que dans un Etat auſſi policé à tant d'autres égards que le leur, on ne ſoit pas en ſûreté ſur les grands Chemins, ils prennent le parti d'en plaiſanter. Quelques-uns même ne tirent pas moins de vanité de l'adreſſe de leurs Voleurs, que de la bravoure de leurs Troupes. Un d'eux me racontoit un jour avec plaiſir, qu'un Voleur de ſa Province ayant pris la peine d'arrêter un Gentilhomme qu'il connoiſſoit pour un Homme riche; & ne lui ayant

trouvé que cinq ou six Guinées, l'avertit que la premiere fois que cela lui arriveroit, il lui donneroit vingt coups de bâton.

Ces Plaisanteries sont fort du goût des Anglois. Les Voleurs célebres sont ici des especes de Héros, dont au fonds la Populace fait cas. Si le Peuple, qui est le même dans tous les Pays, c'est-à-dire, facile à s'émouvoir, voit à regret des Criminels aller à la Potence, celui de Londres aime à les y voir marcher avec constance. Il applaudit ceux qui sont assez insensés pour mourir aussi scélérats qu'ils ont vécu, bravant la Justice de Dieu & des Hommes. On permet à ces Malheureux de se dérober en quelque sorte, à force d'Eau-de-Vie, au sentiment du supplice qu'ils méritent; & le Peuple charmé, admire souvent en eux un courage qu'ils ne doivent qu'à leur ivresse, & dont on se plaît à faire honneur à sa Nation.

Les Poëtes chantent eux-mêmes les exploits de ces misérables. Un d'eux a fait une Chanson qui est fort goutée, où il dit, que le Grand Alexandre étoit en prison au milieu de l'Univers; que le Roi d'Angleterre est prisonnier dans

ſon Iſle, le Sultan dans ſon Serrail, un Moine dans ſon Couvent, un Sçavant dans ſon Cabinet, & qu'en un mot, tous les Hommes ſont en priſon, quelque part qu'ils ſoient. J'ai vû des Anglois qui étoient fous de cette Chanſon, & qui la chantoient toutes les fois qu'ils vouloient ſe mettre en belle humeur.

Je ſuis fâché qu'on ait permis à Paris de mettre Cartouche ſur le Théâtre, & qu'un François ait pu faire, des crimes d'un ſcélérat, l'objet des plaiſanteries d'un Poëme burleſque. Mais c'eſt à la honte du Théâtre & du gout des Anglois, que leurs Comédies ſont remplies de Rolles de Voleurs, & que *l'Opéra du Gueux*, dont les Perſonnages ſont autant de Brigands & de Coupe-Jarrets, a ſi long-tems amuſé & amuſe encore la Ville de Londres, & qu'il a trouvé des Protecteurs dans les premieres Perſonnes du Royaume de l'un & de l'autre Sexe.

Quel attentat contre les bonnes Mœurs, que de prêter des couleurs favorables aux plaiſirs auſſi infâmes que criminels d'une troupe de Brigands! que de repréſenter des Scélérats, qui

bravant les remords, se livrent à une joye brutale, dont ils font leur félicité! Comment se peut-il que des Vaudevilles, qui expriment des sentimens si dissolus & si dangereux, n'ayent pas paru scandaleux sur le Théâtre? Quel spectacle que d'y voir des malheureux chargés de fers, danser, chanter, boire & rire dans les prisons, & de la Justice qui les y retient, & du Supplice qui les attend! La Potence devroit-elle être un badinage pour des Ecrivains de quelqu'espece qu'ils soient! & quel plaisir d'honnêtes Gens peuvent-ils prendre à de pareilles représentations! Malheureusement Shakespear en avoit donné l'exemple. Il y a dans une de ses Piéces * une Scene de Plaisanterie entre le Bourreau & le Patient. C'est lui qui a accoutumé les Anglois à voir le Gibet & la Roue sur leur Théâtre.

Pour revenir des Voleurs qui font rire ici dans les Comédies, à ceux qui arrêtent sur les grands Chemins, lorsque l'on passe d'une Province à l'autre, il est d'usage de mettre à part une douzaine de Guinées, comme un tribut que l'on

* *MEASURE FOR MEASURE*. Act. IV.

doit au premier qui le demandera ; c'eſt une ſorte de droit de Paſſeport établi par la Coutume en faveur des Voleurs : ils ſont en quelque façon les ſeuls grands Voyers d'Angleterre ; auſſi les Anglois les appellent *Gentlemen of the Road*, c'eſt-à-dire Meſſieurs des Grands Chemins, comme nous diſons, Meſſieurs de Ville ; & l'Etat les laiſſe en effet exercer aſſez paiſiblement leur Juriſdiction ſur les Paſſans. A la vérité, ils ſe contentent de prendre l'argent de ceux qui ſe rangent à leur devoir ; mais quoiqu'ils paſſent ici pour être fort humains, la vie de ceux qui veulent leur échapper n'eſt pas toujours en ſûreté : ils ſont exacts & ardens à lever leur impôt ; & ſi l'on n'a pas de quoi le payer, le moindre riſque que l'on court, eſt d'être aſſommé de coups.

Il y a une quinzaine d'années, que pour maintenir leurs droits, ils afficherent aux portes des gens riches de Londres, des défenſes expreſſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles fuſſent, de ſortir de la Ville ſans avoir dix Guinées & une Montre ſur ſoi, ſous peine de la vie. Dans les tems malheureux, & où les grands Che-

mins ne rendent pas, ils s'assemblent en troupes pour lever leurs impositions jusques dans Londres même, & le Guet s'avise rarement de les troubler dans leurs fonctions.

Les maréchaussées si sagement établies en France, pourroient remédier à ces abus ; mais les Anglois n'en veulent pas : ils craignent les Troupes, & tous les Emplois dont le Roi peut disposer. Ils aiment mieux être volés sur les grands Chemins que dans leurs Maisons, & par des malheureux que par des Ministres. D'un autre côté, il ne seroit pas de l'intérêt du Souverain de confier au Parlement un Corps d'hommes armés, quelque petit qu'il fût. Mais puisque les Anglois s'appliquent si fort à conserver leur bien, pourquoi ne pas songer davantage à l'assurer contre les Voleurs ? Ne pourroit-on pas employer des moyens, qui, sans être dangereux pour la Liberté, seroient plus efficaces que ceux qui sont ici en usage ? Leur Gouvernement est sujet à quelques inconvéniens auxquels ils pourroient trouver des remedes ; mais telle est leur prévention en faveur de leurs Loix : s'il est des abus qu'elles entraînent, ils les croyent inévitables.

Les mauvais Chemins d'Angleterre sont une nouvelle preuve de ce que j'avance. Ils sont presque partout impraticables en Hyver ; ce qui fait que les Chaises de Poste sont inconnues ici, & qu'en bien des endroits même on ne va pas en Carrosse sans danger. Il y a à la vérité plusieurs Actes du Parlement pour les réparer, mais qui ne servent qu'à enrichir ceux qui en font l'entreprise, & qu'à faire payer aux Passans des droits pour des réparations qui ne s'y font pas. L'Angleterre est peut-être le Pays où l'on parle le plus du bien public, mais où l'on est en effet le plus occupé de son intérêt particulier. Si on demande aux Anglois la raison de tous ces abus, ils répondront qu'ils sont inévitables dans un Pays de Liberté comme le leur. Il semble que ce soit la Liberté qui les empêche de rendre les Chemins sûrs & praticables, de paver la Ville de Londres, & d'y établir une bonne Police *. Avec ce grand mot on

* *La boue & l'infection de quelques endroits de la Ville, les incommodités & les accidens où l'on est partout exposé par le défaut du pavé & de l'entretien des rues, font tort à notre Nation aux yeux des Etrangers ; ils sont fondés*

pallie tout, & l'on ne remédie à rien. Le Peuple ne connoît pas toujours ſes véritables intérêts ; il faut quelquefois le forcer d'être heureux. S'il eſt ici plus difficile de l'y contraindre qu'ailleurs, le tems & de ſages meſures peuvent opérer ces changemens, que l'autorité fait tout d'un coup en d'autres Pays. On ne doit ſouffrir des abus dans un Gouvernement, qu'après avoir tenté inutilement toutes les voyes poſſibles de les réformer.

à nous croire un Peuple non-ſeulement ſans Politeſſe, mais ſans Gouvernement, une troupe de Barbares, une Colonie de Hottentots.

Diſcours de Mylord Tyrconell à la Chambre des Communes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE LXXX.

*A Monsieur le Marquis Du T **. Sur les courses de Chevaux & particulierement sur celles de New-Market.*

De New-Market; &c.

MONSIEUR,

IL est difficile de bien connoître une Nation, si l'on ne se prête à sa façon de vivre; ce n'est qu'en épousant en quelque sorte ses gouts, que l'étude de ses Mœurs peut devenir aussi agréable qu'utile. On partage souvent ces mêmes plaisirs que l'on ne vouloit connoître que comme des objets de spéculation. C'est ce que j'éprouve aujoud'hui à New-market où j'ai suivi la nombreuse Compagnie que les Courses de Chevaux y attirent. Charles II. s'y amusoit tellement qu'il avoit coutume d'y faire tous les ans deux voyages d'un

Mois chacun. Il y a d'autres Courses établies en différentes Provinces d'Angleterre ; mais celles-ci, les plus célebres de toutes, sont un Spectacle digne de la curiosité d'un Etranger.

Ce que j'y trouve de plus étonnant, ce sont les Paris considérables que l'on y fait. La bonne opinion qu'un Gentilhomme a d'un Cheval, lui coute souvent le revenu d'une année de ses Terres. Il en est parmi nous qui se ruinent en équipages ; l'Anglois donne autant à la folie sans donner autant à la vanité. Il se soucie peu de porter des habits brillans ou d'avoir une Table délicieuse, mais il ne craint pas de hazarder cent guinées sur un Cheval. Ici le *More-Money*, & les Gageures inconsiderées, c'est-à-dire l'appas du gain, sont aussi funestes à la jeunesse Angloise que l'envie de faire figure & le gout de la dépense peuvent l'être à la nôtre. Cette maniere de s'enrichir avec si peu de peine, ou de se ruiner avec si peu de plaisir, est commune à tous les Etats. En vingt occasions un Artisan risque sans répugnance le fruit de deux ans de travail. Tel Homme vous propose de parier dix Guinées contre une, à qui

il ne reste rien s'il vient à les perdre. Les façons de parler particulieres à une Nation tirent leur origine de ses Mœurs, la manière ordinaire d'affirmer une chose en Anglois, est de dire : *dix contre un que cela est vrai.* Cette façon d'argumenter, si commune en Angleterre, est très-commode pour les riches gens ; on n'est pas toujours en état d'y répondre, & le triomphe de leur bourse leur paroît être celui de leur raison.

Une autre singularité ne m'a pas moins frappé aux Courses, c'est la joye folle & insensée du Peuple. Il la porte à un point d'yvresse dont il seroit difficile de vous donner d'idée. Lorsqu'un Cheval est vainqueur, s'il ne peut pas le complimenter lui-même, & décerner à l'animal victorieux les honneurs du Triomphe, il accueille du moins le Palefrenier qui l'a monté avec plus d'acclamations & de louanges, qu'il n'en donneroit peut-être à l'Homme qui auroit le mieux servi la Patrie. Le Peuple réellement fait plus de cas de ceux qui l'amusent que de ceux qui veillent à ses intérêts.

J'ai vû l'an passé, aux Courses d'une petite Ville, un Gentilhome en disputer le prix contre un Cordonnier & le

perdre: la Canaille couronna de Lauriers son Héros, & le conduisit ainsi par-tout en triomphe. Ce Manant est un gaillard très-dispos. Il passe six Mois de l'année à faire des Souliers, bien ou mal, & les six autres monté sur son Bucéphale il parcourt le Pays, se trouve à toutes les courses, y entre en lice, & gagne tantôt quarante guinées, tantôt un cheval, tantôt une simple Selle; car il n'est point de prix au-dessous de lui. Son Coursier favori l'a si bien servi qu'il est déja en état de se passer de sa Profession, & il ne la continue que pour s'assurer pendant l'hyver une ressouce d'amusement.

En France un jeune Homme de condition se pique peut-être un peu trop d'avoir bonne grace à la Danse. Il y en a tel parmi nous à qui il ne manque qu'une Juppe & des Cornettes pour en disputer le prix au Sexe. L'Anglois aime à briller à des exercices plus mâles. Si de jeunes François ont été quelquefois tentés de montrer leur habileté sur le Théâtre de l'Opéra, j'ai vû ici des Pairs du Royaume tout prêts d'entrer en lice dans les Courses Publiques.

Quoique la jeunesse la plus brillante de la Cour se trouve ici, cependant on n'y voit point de Femmes. New-market

eſt trop loin de toutes les Villes; ainſi on y paſſe tous le tems, excepté celui des Courſes, à ce qu'on appelle des amuſemens innocens, c'eſt-à-dire à ruiner ſa fortune au jeu, & ſa ſanté par les débauches. Le gros jeu néanmoins commence à tomber ici depuis quelques années. Il s'y trouvoit auparavant des Avanturiers, c'eſt-à-dire de ces Marquis François & de ces Barons Allemans dont la Probité eſt auſſi ſuſpecte que la qualité, & des Anglois même de la premiere condition qui y témoignoient un peu trop d'adreſſe pour ne pas détruire juſqu'à l'égalité des Jeux de hazard.

Les Femmes accourent à toutes les autres Courſes avec autant d'ardeur, & paroiſſent y prendre le même plaiſir que les Hommes. On n'y voit pas moins de vilains Equipages que de beaux Chevaux. Tant que durent les Courſes, il y a d'ordinaire dans les Villes un peu conſidérables une mauvaiſe troupe de Comédiens, pour le divertiſſement des Dames. Les Hommes s'amuſent plus, ſelon leur goût, à la Taverne ou à l'Auberge. On a dans les autres Villes :

Le Bal & la Grand'bande, à ſçavoir trois Muſettes :
Et par fois Tagotin & les Marionnettes.

On y a aussi des assemblées, c'est-à-dire, des endroits où l'on danse, car de dire qu'on s'y réjouit, ce seroit trop hazarder. C'est-là du moins que la Fille d'un riche Campagnard affiche publiquement qu'elle est à marier ; & que par fois un jeune Colonel fait d'un grave Juge de paix l'objet du ridicule de sa petite Ville.

Après vous avoir parlé des Courses & du plaisir que les Anglois y prennent, il est juste de vous dire aussi quelque chose des Chevaux qui y remportent le prix. Les Anglois ont la plus grande attention d'en conserver la race ; & la Généalogie d'un bon Courtier est presque aussi connue que celle d'une Maison illustre. Ceux qui sont destinés à la Course ne servent point à d'autres usages : ils sont chers & coutent beaucoup à entretenir ; mais aussi on retire souvent avec usure l'intérêt de son argent. Ce Comte ou ce Baron dont le Cheval remporte un prix, est par-là suffisamment dédommagé & de l'argent & des soins qu'il lui coûte. En France les Gens de condition paroissent moins avisés, ce n'est que par vanité qu'ils ont de beaux Chevaux dans leurs Ecuries ; il leur seroit honteux d'en faire trafic,

l'Anglois connoît & consulte un peu mieux ses intérêts.

Un Cheval qui a une fois remporté le prix à New-market, devient aussi-tôt un Animal célébre par toute l'Angleterre ; son nom se trouve dans tous les papiers, & bien-tôt aussi connu que celui du meilleur Ecrivain du Siécle. On grave le portrait de l'Animal Victorieux. Tous les Gentilshommes de Campagne en tapissent leurs Cabinets, & je ne dis pas à la honte de cette Nation qui d'ailleurs est si sage & si judicieuse, mais à la honte de ceux qui l'achettent. Le Graveur débite plus aisément une Estampe de cette espéce qu'il ne débiteroit le portrait du Chevalier Newton. *La Bohémienne* de M. le Duc de Devonshire & *le Cartouche* de M. Morgan, dont je vous envoye les portraits, sont aujourd'hui les plus célébres Coursiers qui soient en Angleterre.

Enfin, un Homme travaille actuellement à un Livre dont voici le Titre : » *Histoire* de tous les Chevaux qui » ont remporté le prix aux Courses de » New-Market, & autres Courses célé- » bres d'Angleterre, depuis leur éta-

» bliſſement juſqu'à la préſente année
» 1738. Avec la Généalogie des Che-
» vaux & leurs Portraits en taille-dou-
» ce. On y a joint les noms des Palefre-
» niers qui les ont montés & des Grands
» du Royaume à qui ils ont appartenu ;
» & pour l'inſtruction & la ſatisfaction
» du Lecteur, un compte auſſi exact que
» l'on a pu, de toutes les Gageures con-
» ſidérables qui ont été faites pour &
» contre chaque Cheval. 3. Volumes
» in-folio.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE LXXXI.

A Monsieur DE BUFFON, *Sur la Passion qu'ont les Anglois pour les jeux de Hazard, sur les inconvenients du jeu examiné dans son principe. Sur l'esprit de Calcul familier aux Anglois, & l'habitude où ils sont de l'étendre à tout.*

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

QUoique dans les commencemens je me sois assez amusé à New-Market, la Vie que les Anglois y menent, me seroit fort à charge, si j'étois toujours obligé de la suivre; mais comme mon Porte-Feuille me suit partout, je ne m'ennuye nulle part. Tandis que les uns perdent leur argent au Jeu, & que d'autres tâchent de noyer dans le Vin le regret de celui qu'ils ont perdu; que quelques-uns plus déraisonnables encore invectivent avec fureur contre une Fortune qui n'existe que dans leur idée, & se plaignent d'un

mauvais sort, qui n'est que l'effet de leur imprudence; dans le lieu le plus retiré de cet Auberge, je ris de la folie des uns & des autres.

Les Anglois se ruinent tous les jours aux Jeux de Hazard, dont ils font leur principale étude. Ils sont accoutumés à calculer les Probabilités dans les événemens dépendans de la Politique & du Commerce, parce qu'ils se regardent comme ayant part aux affaires publiques. Ils calculent la probabilité de la Vie, & celle du retour des Vaisseaux. Ils ont des Annuités, des Actions, des Rentes tournantes & substituées, des Assurances & une infinité d'autres effets publics, dont la valeur dépend du hazard des événemens, & dont cependant ils sçavent faire une juste estimation. Ils portent cette habitude au calcul dans les Jeux, les Paris, & les Hazards de toute espéce. Ils se piquent d'en entendre les principes, qui ne sont pas aussi simples qu'on pourroit se l'imaginer: ils nous ont donné des Regles pour connoître l'avantage & le désavantage du Joueur dans tous les cas.

L'esprit de combinaison, qui est nécessaire pour cette espéce de Calcul, est

plus commun chez les Anglois que chez leurs Voisins, parce que les premiers sont plus portés à la réflexion. La vivacité naturelle des François les empêche souvent de refléchir assez sur ce qui les intéresse le plus. Il n'arrive que trop parmi nous, que le Hazard seul décide de nos actions les plus importantes; les Anglois qui pensent davantage, veulent soumettre le sort même à la décision de leurs Calculs : la liberté de penser qui regne en Angleterre, y entretient le gout pour les idées abstraites; aussi le Jeu est plutôt chez eux une étude, qu'un amusement de Société. Cependant, ils jouent avec passion; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'étant mieux instruits que les autres Peuples des Principes Mathématiques du Jeu, ils semblent en ignorer les conséquences Morales.

J'ai eu plusieurs conversations sur ce sujet avec le fameux M. De Moivre, le plus grand Calculateur de Probabilités qu'il y ait en Angleterre. Je ne pense pas qu'il ait jamais calculé les effets du Jeu par rapport à la Morale, chose cependant plus essentielle que la Théorie des Hazards.

Je me souviens bien Monsieur, de

vous avoir oui dire qu'on pourroit aiſément démontrer, que le Jeu eſt par lui-même un Contrat vicieux & nuiſible aux deux parties contractantes; que la perte eſt néceſſairement plus grande que le gain, enſorte que deux Joueurs qui hazardent chacun une partie de leur bien, perdent tous deux par cette convention. Il ſeroit à ſouhaiter que cette Vérité, qui, au premier coup d'œil, paroît un paradoxe, fût connue de tous les Hommes. Vous rendriez un ſervice conſidérable à la Société, ſi vous vouliez la développer, & en donner au Public la ſorte de Démonſtration dont elle eſt ſuſceptible.

Des recherches de cette nature ſont infiniment plus utiles que les ſpéculations abſtraites par leſquelles on combine les conditions d'un Jeu particulier. On nous a appris par des Calculs quel eſt l'avantage du Banquier au Pharaon: nous ſçavons qu'à moins de vouloir être duppe, on ne doit pas jouer à ce Jeu; ces connoiſſances peuvent nous ſauver des appas du Jeu dans quelques cas particuliers. Mais il ſeroit d'une toute autre importance de faire voir démonſtrativement, que dans tous les Jeux, dans ceux

même où il y a égalité parfaite de risque & d'espérance, la perte ne laisse pas toujours d'être plus grande que le gain, & d'autant plus grande, que les Joueurs hazardent une partie plus considérable de leur bien.

L'argent en effet n'est point une quantité Mathématique ; on ne doit pas l'estimer par sa masse : il faut en chercher la valeur dans les avantages qui en résultent. Tout homme qui risque de perdre la moitié de son bien au Jeu, pour acquérir une pareille moitié de celui d'un autre, risque beaucoup plus qu'il ne croit. Il aura infiniment plus de desavantage s'il perd qu'il n'aura d'avantage s'il gagne ; ensorte que sa situation, qui deviendra peut-être malheureuse par la perte de la moitié de son bien ; ne sera pas de beaucoup meilleure par le gain de la pareille moitié de celui d'un autre. Dans tel cas un Homme risque son nécessaire, dont rien ne peut être l'équivalent, & ne peut acquérir que du superflu, dont le prix est toujours arbitraire.

Peu d'Hommes sont aussi capables que vous de faire au juste toutes ces évaluations Morales, & cependant réel-

les. Vous portez l'évidence jusques dans les vérités Métaphysiques.

Au reste, les grands Joueurs de ce Pays-ci, qui d'ordinaire ne sont pas grands Géométres, sont dans l'habitude de consulter sur les rapports des Hazards, ceux qui ont le plus de réputation en ce genre. M. de Moyvre donne tous les jours de ces Consultations au Caffé de Slaughter, comme quelques Médecins en donnent sur des Maladies dans différens Caffés de Londres.

Les Joueurs de profession ont des Tables calculées de tous les coups différens du *More-Money*. Ceux qui ne les sçavent pas par cœur, les portent dans leurs poches. Il en est de même de la plûpart des autres Jeux de hazard qui sont ici diversifiés à l'infini. Les Dez en Angleterre sont travaillés avec un soin & une exactitude, qu'il feroit mieux d'employer à quelque Ouvrage utile de Mécanique.

Enfin, les Mathématiciens Anglois se sont beaucoup occupés jusqu'ici des matiéres de Probabilité, & du Calcul des Jeux de hazard, c'est-à-dire des moyens de satisfaire la cupidité des Particuliers. Une gloire plus flatteuse & pour le Ci-

toyen, & pour le Sçavant même, vous est réservée, puisqu'il est question du bien public, c'est de faire sentir par un Calcul d'une autre espece, & qui demande autant de finesse d'esprit, que d'étendue de lumiere, que le Jeu dans son principe même, péche contre l'égalité que souvent on y suppose, & que par conséquent dans tous les cas il est aussi desavantageux pour les Particuliers, que pernicieux à la Société.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXII.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E; *Que l'on peut regarder les Spectacles comme l'Ecole du gout & des mœurs d'une Nation. Sur la licence du Théâtre Anglois & l'Acte du Parlement, pour la réprimer, &c.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Spectacles sont, à proprement parler, l'Ecole des Mœurs d'un Peuple; on y peut étudier ses Gouts & sa façon de penser, ses Vertus & ses Vices. Il est vrai que quelques Auteurs du Théâtre Anglois cherchent plus à flatter leur Nation qu'à la corriger. Tous n'ont pas le courage de faire parler la vérité sous le masque de la Plaisanterie. Quelques-uns d'eux n'ont pas rougi d'encenser certains Vices, plutôt que de les censurer dans leurs Compatriotes. Autant vous & votre Confrere M. Des Touches vous avez d'atten-

tion de faire régner dans vos Piéces la Politesse & les Mœurs, autant quelques Comédies nouvelles que j'ai vû jouer ici sont opposées au Gout & à la Morale.

C'est principalement au Théâtre que la Liberté Angloise est dégénérée en Licence. La Personne du Ministre y a toujours été en but aux traits de la Satire *; celle du Roi n'y est guère plus respectée. Je vois dans plusieurs Piéces qui y sont applaudies, le respect dû aux Souverains blessé, l'Autorité du Parlement avilie & dégradée, les Loix les plus sages tournées en ridicule, & la sainteté de la Religion même, violée à tout moment avec impunité. On a porté le Scandale jusqu'à introduire la Religion elle-même sur le Théâtre, pour l'exposer à la risée des Impies & des Libertins **. Qui croiroit que de pareils Spectacles eussent jamais pû être soufferts chez un Peuple civilisé & Chrétien!

Il étoit tems de mettre un Frein à une Licence qui pouvoit avoir les suites les

* Une des Piéces les plus remarquables en ce genre, est le celébre *Opéra des Gueux* qui a eu tant de succès en 1728.

** Voyez la Piéce intitulée *Pasquin*.

plus funeſtes. Les gens ſages de la Nation condamnoient cet abus ſans oſer le réprimer ; ils le regardoient comme le triſte, mais néceſſaire effet d'une bonne cauſe. Nous ne devons, diſoient-ils, la conſervation de nos libertés, qu'au droit qu'a tout Anglois de publier ce qu'il penſe, & de nos Loix & du Parlement même. Un Miniſtre a un moyen ſûr de ne pas craindre la Satire, c'eſt de n'y pas donner lieu : s'il la mérite, ſa moindre peine doit être de la ſouffrir. La Majeſté Royale ne peut être bleſſée, tant qu'on n'attaque pas directement la Perſonne du Souverain ; s'il ne reſpecte pas l'autorité des Loix, peut-il ſe plaindre que la ſienne ne ſoit pas reſpectée ? La liberté du Théâtre eſt une ſuite de celle de la Nation. On ne peut toucher à l'une ſans ébranler l'autre. Reſtraindre le droit que nous avons de dire tout, c'eſt augmenter les facilités qu'a le Miniſtre de tout oſer. Ainſi ce Privilége ne leur paroiſſoit pas moins eſſentiel & pas moins ſacré que ceux que *la Grande Charte* * accorde au Peuple.

* La grande Charte eſt la Baſe des Loix & des Libertés de l'Angleterre ; elle a été accordée

Cependant, les Auteurs du Théâtre, pour avoir trop abusé de cette Liberté, viennent de la perdre. Le Parlement qu'ils ont révolté par la témérité scandaleuse de leur Satires, n'a pû refuser au Roi un Acte qui les réprimât. Il n'est plus permis aujourd'hui en Angleterre de représenter sur quelque Théâtre que ce soit, aucune Piéce, qu'elle n'ait été approuvée par le Grand Chambellan : voilà donc les Anglois à cet égard sur le même pied que nous.

Cet Acte excita un murmure universel dans la Nation. On s'en plaignit ouvertement dans les Papiers Publics. Tous les Caffés de Londres en appellerent comme d'une Loi injuste, & manifestement contraire aux Libertés du Peuple Anglois. L'Hyver arrive, les Spectacles ouvrent. Le Théâtre de *Covent-Garden*, débute par trois petites Piéces nouvelles, approuvées du Grand Chambellan : une foule de Peuple y assiste : j'étois du nombre des Spectateurs. La meilleure Piéce qu'on auroit jouée ce jour-là n'auroit pas réussi. * On étoit

au Reuple par Henri III. dans la neuviéme année de son Regne.

**La premiere Représentation de ces Piéces fut*

réſolu de la *damner*, car c'eſt ainſi que l'on s'exprime ici : le mot de *ſiffler* paroît trop foible aux Anglois. Ils diſent *damner* une Piéce, *damner* un Auteur, &c. & il eſt vrai que leur mot n'eſt point trop fort pour exprimer la maniere dont ils reçoivent une choſe qui leur déplaît.* Les petites Piéces en queſtion furent donc *damnées* impitoyablement. On ne s'en tint pas là, on chaſſa les Acteurs du Théâtre, & il fut heureux pour l'Auteur de ne pas tomber entre les mains de ce Public furieux.

Comme vous ne connoiſſez pas les coutumes de ce Pays-ci, vous ne devineriez pas aiſément qui étoient les auteurs de tout ce vacarme. Peut-être croirez-vous que c'étoient des Ecoliers, des Clercs, ou des gens de la lie du

interrompue preſque auſſi-tôt que commencée en préſence d'une nombreuſe Aſſemblée, par une Cabale de gens qui avoient réſolu de faire tomber les premiers fruits de cet Acte du Parlement, que l'on avoit cru neceſſaire pour la Police du Théâtre, THE NEST OF PLAYS, *Préface*. London 1738.

* *They come to a new Play, like hounds to a Carcaſe, and are all in a full cry ſome times for a hour together before the Curtain riſes to throw it amongaſt them.*

The Life of Colley Cibber.

Peuple. Point du tout, c'étoient des Perſonnes d'une Profeſſion fort grave & fort honnête, des Avocats en un mot. C'eſt un Corps ici peut-être moins honoré, mais ſûrement plus craint qu'en France. Ils habitent la plûpart des Colléges, * où, vivant continuellement les uns avec les autres, ils s'entretiennent mutuellement dans l'eſprit d'indépendance, & forment plus aiſément des Cabales. Ces Meſſieurs, dans les Spectacles de Londres, ſe comportent à peu près comme nos Pages à celui de la Foire. Chaque Pays a ſes Mœurs : chez nous, ce ſont les gens à Plumets qui ſont bruyans; ici ce ſont les gens de Loi, ſi pourtant on doit donner ce nom à ces prétendus Juriſconſultes, qui ſont plutôt les Organes de la Chicane, que les Interpretes de la Juſtice. A Paris, les Cabales du Parterre ne ſont guères compoſées que de ceux en qui l'âge peut excuſer l'étourderie, ou de quelques Créatures aſſez viles pour ſervir la baſſe jalouſie des Auteurs; ici elles ſont le fruit des Délibérations de tout un Corps fort grave, & qui n'eſt pas moins redou-

* *The Two Temples. Lincoln'-s-inn. Gray'-s-inn. Doctor's Commons*, &c.

table pour le Miniſtre en place, que pour les Ecrivains du Théâtre.

Les Comédiens ne ſe rebuterent point, & peu de tems après ils afficherent une ſeconde Nouveauté. Même concours de Peuple à *Covent-Garden*, même curioſité m'y attire. J'étois au moins ſûr ſi l'on n'y repréſentoit pas la Piéce affichée, d'y voir jouer au Parterre quelque Scene extraordinaire.

Une demi-heure avant que la Piéce dût commencer, les Spectateurs annoncerent leurs diſpoſitions, par des ſifflets & des hurlemens épouvantables. Jamais peut-être aux Amphithéâtres de Rome, on n'entendit des mugiſſemens plus terribles. Ce n'eſt que par les yeux qu'on pouvoit s'aſſurer que le Spectacle étoit compoſé d'Etres qui ſe croyoient raiſonnables. L'Auteur qui avoit prévû cette furie du Parterre, avoit ſongé à s'en garantir. Il connoiſſoit ſes Spectateurs, & pour les appaiſer, il avoit eu l'adreſſe de doubler dans ſon Prologue la doſe d'encens qu'on a coutume de leur donner pour repaître leur vanité. C'eſt ici un Tribut établi, & dont il n'eſt permis à aucun Auteur de ſe diſpenſer. La Sage précaution de l'Auteur lui reuſ-

sit; ces gens si redoutables se calmerent: le charme de la Louange, plus fort que celui de la Musique, leur fit perdre toute leur férocité.

Vous voyez, Monsieur, que le Parterre est le même dans tous les Pays; par-tout il aime qu'on le loue, c'est-à-dire qu'on le flatte. Pour peu qu'on ait l'Art de préparer le louange, il la saisit avec avidité: c'est un Breuvage qui le charme & l'enivre aisément. Chacun croit mériter en particulier les éloges que l'on donne au général; l'illusion opére; on ne les applaudit que parce qu'on en est flatté. Pour n'avoir point à rougir d'y être sensible, on s'autorise de l'exemple de la Multitude, & c'est peut-être la seule occasion où personne ne se croit obligé d'être modeste.

L'Auteur ayant commencé d'apprivoiser par la Louange ce Public si féroce, acheva de gagner sa bienveillance, par la premiere Scene de sa Piéce. On vit paroître deux Acteurs, dont l'un étoit vêtu à l'Angloise, & d'une façon modeste; l'autre au contraire avoit des sourcils fort noirs, un Ruban d'une aulne sous le menton, une Perruque en Bourse, poudrée outre-mesure, & le nez tout

barbouillé de Tabac, &c. Quel Anglois à ce Portrait ridicule pouvoit méconnoître un François! Le Peuple grossier de Londres, croit que nous sommes tous ainsi faits, & ajoute volontiers à nos ridicules tous ceux qu'il plaît à leurs Auteurs de nous donner. Mais lorsqu'il se trouva que ce Personnage ainsi vêtu, & dont l'habit étoit galonné sur toutes les Tailles, n'étoit qu'un Cuisinier, les Spectateurs furent aussi charmés que surpris. L'Auteur avoit eu soin de mettre en sa bouche toutes les impertinences qu'il avoit pû imaginer, celles de sa Piéce lui furent pardonnées à ce prix, & dès l'instant le succès en fut décidé. Il y fit une longue Critique de nos Mœurs, de nos Usages, & sur-tout, de notre Cuisine. Il vanta l'excellence & les vertus du Bœuf d'Angleterre, & soutint que c'étoit aux qualités du Jus dont il est rempli, que les Anglois doivent ce Courage & cette Solidité d'esprit, qui les élévent au-dessus de toutes les autres Nations de l'Europe. Il donna la préférence au noble & antique Pouding, sur les Ragouts les plus fins qu'ayent jamais inventé les plus grands Génies que la France ait produits. Tous ces traits ingénieux furent suivis de battemens de mains universels. Le

Le Parterre, en faveur du mal qui fut dit des François dans cette Piéce, oublia qu'il étoit venu pour la *damner*, & maintenir l'ancienne Liberté du Théâtre. Il se réconcilia avec les Comédiens & avec la Cour même, & se dédommagea ainsi d'être privé du plaisir de rire au Théâtre, des Satires contre le Ministère, par celui d'y entendre la Critique de notre Nation qu'on lui avoit laissée. La Liberté des Auteurs cessa de paroître trop restrainte, puisque la Cour ne les empêchoit pas de dire du mal des François.

Tout intraitable que paroît le Public; en ce Pays-ci même qui le sçait prendre par son foible, en vient aisément à bout. Voilà la Liberté du Théâtre réduite à de justes bornes, sans que le Parterre Anglois ait fait depuis aucun effort pour s'opposer à ce nouveau Réglement. La Loi s'exécute sans le moindre trouble. Toutes les Piéces qui ont suivi, ont été écoutées tranquillement, & ont eu le sort heureux ou malheureux qu'elles devoient avoir. Il n'y a plus qu'un pas à faire à présent pour toucher à la Liberté de l'Impression, que les Anglois ont si fort à cœur, & dont ils n'abusent pas moins. Sous Charles II. elle fut res-

trainte par Acte du Parlement. Le Roi Guillaume qui ne pouvoit monter au Trône qu'en compoſant avec ceux qui n'étoient pas nés ſes ſujets, la rétablit dans toute ſon étendue. Depuis, il n'a pas été poſſible à la Cour d'y porter atteinte : ſi pourtant quelque Miniſtre oſe un jour l'entreprendre, je crois que le moyen le plus ſûr d'y réuſſir, eſt de commencer par déclarer qu'on ne prétend en aucune façon troubler les Auteurs Anglois de la poſſeſſion immémoriale où ils ſont de dire du mal des François.

A l'égard des Spectacles, c'eſt peut-être trop tard que le Gouvernement Anglois s'eſt apperçu de l'influence néceſſaire qu'ils ont ſur les Mœurs du Peuple, ſoit pour la Politique, ſoit pour la Morale, ſoit pour la Religion : il eſt toujours difficile de déraciner des eſprits les germes de corruption dont ils ont été une fois empoiſonnés. Le Théâtre eſt un amuſement devenu néceſſaire dans tous les Pays policés. Il ſert aux uns de délaſſement, les autres entiérement inoccupés, en ont beſoin pour remplir les vuides de leur vie. Chacun n'y cherche que ſon plaiſir particulier, mais il eſt de la ſageſſe de tout Gouvernement, de

faire que ce plaisir tourne à l'avantage de la Société en général. La Politique peut tirer plus de parti des Spectacles que l'on ne pense ; celle des Grecs à cet égard est remarquable : la plûpart de leurs Tragédies ont été dictées par l'esprit Républicain, & ne respirent que la haine de la Royauté. En quelque Etat que ce soit, on devroit se servir du Théâtre, comme d'une voie pour inspirer au Peuple les Mœurs & les Sentimens dont il a besoin pour son propre bonheur. Il est des avantages dont il jouit sans en connoître le prix : souvent il n'en regrette d'autres dont il est privé, que faute d'être instruit des inconvéniens qui y sont attachés.

Quand je quitte, dit un Ancien, le commerce des hommes, j'en reviens plus avare, plus ambitieux, plus corrompu, &c. il m'arrive tout le contraire quand j'ai assisté à la représentation d'une Tragédie de Corneille, j'en sors plus vertueux. Puisqu'il est vrai qu'il n'y a point d'effet sans cause, n'en doit-on pas conclure qu'il n'y a rien d'indifférent. La Sensation dont un homme aura été affecté à un Spectacle, contribuera toujours pour quelque chose à sa façon

de penſer. Nos actions les plus importantes, peuvent dépendre de certaines impreſſions que nous avons reçues ſans en prévoir les conſéquences ; celles du moment préſent ne ſont quelquefois ſi vives, que par la relation qu'elles ont avec les premiéres qui nous ont frappé. Il eſt dans notre Vie, comme dans la Nature, un enchaînement par lequel tout ſe tient, tout eſt effet ou cauſe. Les gens du Peuple font ſagement, quand ils menent de bonne heure leurs Enfans voir un Scélérat expier la peine dûe à ſes Crimes.

Il n'eſt que trop vrai que les hommes ſont Enfans toute leur vie : il eſt plus aiſé de les éclairer ſur leurs véritables intérêts par le ſentiment, que par le raiſonnement même. On ne perſuade que le petit nombre, quand on parle à l'eſprit ; quand on parle au cœur, tous ſe laiſſent émouvoir.

Ne doutons pas que le Théâtre ne puiſſe contribuer plus ou moins à rendre un peuple humain ou féroce, brave ou efféminé. Le Spectacle continuel des foibleſſes de l'Amour, ne peut qu'amollir le cœur. Il occupe trop ſouvent le premier rang dans nos Tragédies. Elles ne ſont pas faites pour être des leçons de

Politique, mais il seroit à souhaiter qu'elles fussent à tous égards une Ecole de Citoyens vertueux. Quel service ne rendroient pas à la Société, quelle gloire n'acquerroient pas des Auteurs qui feroient toujours un usage si digne de leurs Talens ! Les Romains, le Peuple le plus sage de la Terre, avoient placé le Temple de la Renommée derriere le Temple de la Vertu, pour montrer qu'il falloit passer par celui-ci pour arriver à l'autre. L'intérêt public est le seul dispensateur de la véritable gloire. Du moins il est sûr que la réputation la plus flatteuse est celle qui est fondée sur un mérite utile au bonheur de ses Concitoyens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXIII.

A Monsieur DE MAUPERTUIS, *de l'Academie Royale des Sciences, &c. Le Sentiment des Anglois sur son Livre* DE LA FIGURE DE LA TERRE. *Leur zéle pour la gloire de* NEWTON. *Les différentes especes d'enthousiasme Littéraire, l'injustice des gouts exclusifs, l'enthousiasme National.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'Ai regret de ne pouvoir donner à mes expressions toute la vivacité de mes sentimens, pour vous rendre des graces dignes du présent que vous m'avez fait, pour vous prouver combien je suis flatté d'avoir reçu ce témoignage d'amitié d'un homme qui jouit par toute l'Europe de la plus haute estime. Je sens que les remercimens que je pourrois vous faire de votre Livre, ne valent pas ce que j'ai à vous en dire; ils ne peuvent avoir rien d'aussi flatteur pour vous que

l'Approbation de toute l'Angleterre dont je puis vous rendre témoignage.

Les Anglois attendoient votre Ouvrage sur la Figure de la Terre avec impatience, ils l'ont reçu avec acclamation : ils ont également loué & le courage qui vous a fait entreprendre des Expériences aussi pénibles qu'importantes, & le génie qui vous a fait imaginer les voyes les plus simples & les plus sûres pour y réussir. Quelques contradictions que vous éprouviez aujourd'hui en France, n'en craignez rien, Monsieur, elles ne peuvent pas durer, & je ne doute pas que toute l'Europe sçavante ne s'accorde bientôt à porter le même jugement que les Anglois de la justesse des mesures que vous avez prises. La question que vous venez de décider sur la Figure de la Terre, est, selon eux, tellement liée à celle de l'Attraction, qu'ils prétendent que vous les avez par-là jugées toutes deux en même tems, & c'est peut-être la plus grande gloire où un Philosophe de nos jours pouvoit aspirer ; ce n'est pas comme Anglois, mais comme homme d'un Ordre supérieur, que Newton ne pouvoit être jugé que par ses Pairs.

Les Géométres de ce Pays ci regar-

dent votre Ouvrage comme la confirmation de l'Evangile de leur Apôtre ; & vous, Monsieur, comme l'heureux Mortel que le Ciel avoit destiné à démontrer par l'expérience, les vérités que Newton a découvertes par son calcul. Ils espérent qu'on ne pourra plus lui refuser nulle part le culte qu'ils lui rendent eux-mêmes. Vous connoissez le zéle qu'ont les Anglois pour la réputation de ce grand homme ; c'est son nom autant que son système qu'ils aiment à répandre, c'est-à-dire, la gloire de leur Nation autant que les lumieres de sa Philosophie.

On ne peut trop les louer de placer à côté l'un de l'autre & le Guerrier qui a versé son sang pour la Patrie, & le Philosophe qui a consacré ses veilles à l'instruction du Genre Humain. A l'Abbaye de Westminster vous avez dû voir avec plaisir le Mausolée du Chevalier Newton à côté de celui du Général Stanhope ; vous sçavez que tous deux ont été construits aux frais de la Nation. Mais quelques Critiques ont blâmé le ton trop emphatique de l'Epitaphe de Newton : *GRATULENTUR SIBI MORTALES, TALE AC TANTUM EXTITISSE HUMANI*

HUMANI GENERIS DECUS. Ces mots, à ce qu'ils prétendent, sont trop fastueux, & peut-être qu'en effet on auroit pû dire la même chose dans un style plus simple. Au reste l'emphase de cette inscription ne fait qu'exprimer littéralement ce que les Anglois pensent de ce Philosophe. On leur a souvent reproché d'être enthousiastes sur les Hommes illustres de leur Nation, mais ils n'en ont aucun sur lequel ils le soient autant. Peut-être même ne sont-ils pas tout le cas qu'ils devroient faire du Chancelier Bacon, c'est-à-dire, du Pere de la Métaphysique & du Philosophe, à qui l'on doit en partie les plus heureuses découvertes de ceux qui lui ont succédé, en un mot de celui qui a préparé les voyes à Descartes & à Newton.

Le Comte de Shaftesbury a donné un excellent Traité sur l'Enthousiasme, j'ai regret qu'il n'y ait parlé que de celui de Religion; la Philosophie elle-même a ses Enthousiastes, ou plutôt les hommes sont si déraisonnables qu'ils s'enthousiasment sur tout. Il semble que pour eux la raison soit un état forcé, il y en a peu qui puissent s'y tenir. L'opposition que vous avez éprouvée ne vous a que trop

appris que l'esprit de parti qui lui est si contraire, ne regne pas moins en fait de Sciences qu'en fait de Religion.

Avec quelle fureur les Partisans d'Aristote ne se sont-ils pas déchaînés contre ceux de Descartes? La dispute sur le mérite des Auteurs Anciens & Modernes n'a-t-elle pas produit un véritable Schisme Littéraire? Combien de choses n'a-t-elle pas fait faire de part & d'autre contre la bonne foi? Combien de haines n'a-t-elle pas engendrées? Cette sorte d'Enthousiasme est la fiévre de l'esprit & la honte de la raison: il n'est pas même nécessaire pour l'exciter, que l'objet en soit important: deux Sonnets sujets aussi frivoles qu'ingénieux, ont autrefois partagé tout Paris. Ils furent critiqués réciproquement par des esprits échauffés, & qui se firent une guerre ridicule par le sérieux qu'ils y mirent. La dispute des Vers & de la Prose n'a-t-elle pas été traitée depuis peu avec la même animosité? Et pour venir à ce qui vous regarde, aujourd'hui même l'Attraction & les Tourbillons ne font-ils pas deux Partis à l'Académie des Sciences, qui ne sont pas moins divisés de cœur que d'esprit? Combien de gens ne vous y

sont opposés que parce que vous avez adopté un système que vous avez cru le meilleur. Voilà les hommes, & les Sçavans sont hommes comme les autres. Si parmi les Anglois la plûpart ne soutiennent la Philosophie de Newton avec tant de chaleur que parce qu'il étoit leur Compatriote; il n'est que trop vrai que beaucoup de François ne la rejettent que parce qu'il étoit Anglois. Ceux qui n'entendent pas son système, ne se permettent-ils pas d'en faire des plaisanteries qui sont souvent autant de tort à leur esprit qu'à leurs connoissances? Que l'Enthousiasme de Pays rend quelquefois les hommes ridicules! Anglois, Italien, François, qu'importe qui nous éclaire, pourvû qu'on nous conduise au Sanctuaire de la vérité!

Il y a, si je ne me trompe, deux sortes d'Enthousiasmes, l'un qui est cause de toutes les belles choses qui se font, & sans lequel on n'acquiert pas une grande réputation. Heureux qui comme vous, Monsieur, se sent emporté par celui-là! l'autre est celui qui naît de l'estime que nous faisons de ces mêmes choses, & de l'admiration que nous avons pour ceux qui en sont les au-

teurs. Les hommes portent souvent cette seconde espece d'enthousiasme à un point qui fait tort à leur jugement; ou plutôt comme le premier est la marque du génie, celui-ci est communément la preuve d'un petit esprit.

On doit combler d'éloges l'heureux Enthousiasme qui a produit un Poëme tel que *le Paradis perdu*; mais peut-on ne pas condamner en même tems celui d'un Lecteur qui se passionnera pour cet Ouvrage au point de n'en pas voir les défauts: c'est ainsi que la plûpart des hommes en estimant trop une certaine science ou un certain art, deviennent insensibles aux plus belles choses des autres genres. On a souvent reproché avec justice aux gens hérissés de Grec & de Latin, de ne pas faire assez de cas des Productions ingénieuses de notre Siécle. Il est peu d'Antiquaires qui voyent autre chose dans une Statue ou dans un Bas-relief que leur ancienneté. Madame Dacier avoit lû soixante & dix fois les Comédies d'Aristophane, & ne croyoit pas qu'en bonne Morale il fût permis de faire des Opéras.

Quoi de plus ridicule que ces gouts exclusifs, si communs néantmoins en fa-

veur d'une telle Science, d'un tel Auteur, d'un tel Spectacle, ou d'un tel genre de Curiosité, car non-seulement il entre de l'Enthousiasme dans les choses les plus indifférentes, mais c'est d'ordinaire sur les objets de nos amusemens que nous le portons le plus loin.

L'Amateur de Tableaux rit du Fleuriste; & celui qui aime les Coquilles, se mocque du Curieux en Porcelaines. L'esprit accoutumé à la belle simplicité de la Musique Françoise, trouve ridicule l'heureuse variété de la Musique Italienne; le Partisan de celle-ci prétend qu'il n'y a pas même de chant dans la nôtre, & ainsi chacun à son tour condamne sans aucun ménagement le gout ou le sentiment opposé au sien. Ainsi tel qui va assiduement à la Comédie, blâme celui qui est tous les jours à l'Opéra; tel autre qui ne veut que rire au Spectacle, soutient qu'on ne peut pas avoir du plaisir à y pleurer. Le Philosophe sérieux, & pour qui le rire est un besoin, prend le parti du Comique, & veut que la Tragédie ne soit faite que pour les Femmes & les Ecoliers. Je n'ai vû aucun Partisan de la Le Couvreur rendre justice à la Duclos. Ceux de Mademoiselle Pelissier

n'ont pas été plus équitables à l'égard de cette divine Le Maure ; qui eſt aujourd'hui le ſoutien de l'Opéra, & l'objet de l'admiration du Public. Londres s'eſt vu de même partagé ſur le mérite de la Fauſtina & de la Cuzzoni, toutes deux Chanteuſes excellentes, & toutes deux réciproquement trouvées miſérables par des gens qui dans leur plaiſir portent ce gout excluſif. Les Adorateurs paſſionnés des graces de Mademoiſelle Sallé, ſont abſolument inſenſibles aux charmes de la Danſe de Mademoiſelle Camargo. Les vieux Partiſans de Lully ne rendent pas juſtice à Rameau ; ceux de Rameau pour le venger des premiers, abaiſſent trop le mérite du Pere de la Muſique Françoiſe, & ne ſongent pas que parmi ceux qui ſont venus après lui, & qui ſans lui peut-être ne ſe ſeroient pas tant élevés, peu l'ont égalé, & aucun ne l'a ſurpaſſé. Enfin les admirateurs de Corneille ne peuvent ſouffrir qu'on lui compare Racine ; & j'ai vu bien des gens idolâtres de Racine, n'eſtimer pas aſſez le génie du ſeul de nos Poëtes à qui l'on ait donné le nom de Grand. Au lieu de rendre juſtice aux uns & aux autres dans la partie où chacun d'eux a excellé, on

donne tout à l'un, & l'on refuse tout à l'autre. Au lieu d'admettre tous les gouts on n'admet que le sien, & ainsi chacun veut soumettre les autres à sa façon de penser ou de sentir, & prend son opinion ou ses caprices pour la raison même.

De-là cette chaleur de conversation qui annonce plus d'entêtement pour son opinion que de zéle pour la vérité. Exagération, mauvaise foi; l'on se permet tout pour soutenir son avis. Deux personnes qui disputent tranquillement tête à tête sur une matiere, ne sont plus les mêmes au moment qu'il se trouve un tiers, quel qu'il soit, pour les juger. Dès-lors au lieu de se contenter d'exposer & de soutenir son opinion, on ne songe plus qu'à tourner en ridicule celle de son Adversaire: on aime mieux fermer les yeux à la vérité que de souffrir qu'un autre ait l'avantage de nous éclairer. A mesure qu'il y aura plus de témoins, les voix deviendront plus aigres, la conversation plus vive, je veux dire plus déraisonnable; & il y aura dans les reparties plus d'animosité, & dans la dispute plus de mauvaise foi. Que de mauvais tours notre vanité nous joue! Et que nous aurions souvent hon-

te de nous-mêmes si nous songions combien elle nous rend petits aux yeux des autres !

Mais que dirons-nous de ceux qui s'enthousiasment pour ou contre toute une Nation ? Par exemple, il me paroît que les Anglois ont toujours montré autant de prévention contre la nôtre, que depuis peu nous en témoignons en leur faveur. Il se trouve à la vérité parmi eux quelques gens à la Cour accusés d'être trop François, comme il en est plusieurs parmi nous convaincus d'une Antipathie pour les Anglois, qui fait tort à leur raison. Mais en général ces fiers Insulaires ne s'appliquent pas moins à nous donner des ridicules, que nous nous empressons à faire leurs Eloges. Ils exagérent nos vices comme nous exagérons leurs vertus. Moliere & nos bons Auteurs Comiques ne se sont appliqués qu'à peindre les défauts de l'humanité en général, ou de leur Nation en particulier. Ceux du Théâtre Anglois aiment mieux faire rire leurs Spectateurs à nos dépens qu'aux leurs.

Quoi de plus ridicule que ces haines & que ces Préventions Nationales, en un mot que les Enthousiasmes de toutes

especes ! En vérité les hommes sont bien déraisonnables. Il y a trop de vanité à voir d'un œil de pitié toutes leurs folies ; mais pour peu qu'on soit Philosophe, il est bien difficile de s'empêcher d'en rire.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXIV.

*A Monsieur l'Abbé L. A. H. ** Rélation d'une Conversation entre un François & le Chevalier W.** où il est parlé de plusieurs choses qui ont rapport à la Constitution du Gouvernement d'Angleterre, spécialement de l'Election des Membres du Parlement.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LORSQUE l'on vit en Angleterre, on y devient Politique sans s'en appercevoir, vous en avez fait l'expérience, & tout livré qu'est votre ami M. D ** à des occupations d'un autre genre, il connoît le Gouvernement Anglois comme s'il n'avoit étudié autre chose. Partout où l'on se trouve, vous le sçavez, on entend parler des affaires de la Nation; si comme Etranger on se défend d'y prendre part; comme Homme, on est affecté de tout ce qui intéresse l'Humanité. Le Philosophe ne s'en tient pas

là : ſon eſprit ému par de ſi grands objets ſe fait un plaiſir de les conſidérer de plus près, il examine les rapports des loix & des Mœurs, du naturel des Peuples & de la forme de leur Gouvernement. Il calcule par les Regles de la Politique ce que l'on peut eſpérer des paſſions des différens Particuliers pour l'avantage commun. Il peſe dans la Balance de la Morale ce que l'on doit laiſſer aux Hommes de liberté, ou leur impoſer de contrainte pour les rendre plus vertueux, c'eſt-à-dire plus heureux. Dans les abus d'un Gouvernement, il recherche les vices de ſa conſtitution; dans l'inexécution des Loix, il reconnoît leur inſuffiſance.

Votre Ami M. D ** eſt un Philoſophe de cette eſpéce, il y a deux Mois que nous nous trouvâmes à Londres chez un des Chefs les plus conſidérables du Parti oppoſé à la Cour dans la Chambre des Communes, c'eſt M. le Chevalier W ** vous ſçavez que cet Anglois n'eſt pas moins jaloux de la gloire de ſa Nation que zèlé Défenſeur de ſes libertés. La Nouvelle du jour détermina le ſujet de la converſation dont je me contentai d'être le témoin : c'eſt le Rolle

que joue le plus souvent dans le monde celui qui ne le voit que pour s'instruire.

La Ville de L** venoit de nommer pour l'un de ses Députés un jeune Homme à qui le moindre défaut que l'on eût à reprocher, est le manque d'expérience que l'âge seul peut donner. L'Entretien roula tout entier sur le peu d'attention que les Anglois apportent dans le choix de ceux qu'ils chargent de veiller à leurs Libertés. Je vais vous le rapporter aussi fidélement qu'il me sera possible; peut-être vous fera-t'il plaisir par la connoissance que vous avez de la matiere, & l'intérêt que vous prenez à l'un des Interlocuteurs. Il en résulte, si je ne me trompe, que le crédit du Ministre n'est si puissant à la Chambre des Communes, que parce que les Loix n'ont pas pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'influence qu'il a sur les Elections, & lui ôter les moyens de corrompre les suffrages.

Monsieur, dit votre Ami, au sujet de ces défauts du Gouvernement Anglois, à M. le Chevalier W** qui cherchoit à les pallier, il nous paroît étonnant que vous receviez dans un Corps aussi respectable que le vôtre, que vous fassiez

asseoir parmi vos Sages, que vous confiez les intérêts d'une Province, en un mot, que vous éleviez au rang de Législateur, un homme qui par sa jeunesse manque d'expérience dans les Affaires, & qui souvent par son esprit n'est pas capable d'en acquérir. Quel service peut rendre à sa Patrie un Député tel que celui que la Ville de L** vient de choisir !

Rapportez-vous-en à nous, répondit le Chevalier W** avec ce flegme particulier à ceux de sa Nation : Vous ne connoissez pas aussi-bien que nous tout le mérite de celui dont vous parlez ; mais en eût-il aussi peu que ses concurrens ont voulu le faire croire, il nous seroit encore aussi utile qu'un autre qui auroit plus de facultés naturelles ou plus de lumieres acquises. C'est un Homme dont nous sommes sûrs ; le Parti qui l'a choisi disposera toujours de sa voix. Il ne nous en faut pas davantage. Nous sommes le Conseil du Souverain & le Sénat de la Nation : Pour donner à un Acte la force de Loi, les suffrages se comptent & ne se pésent pas.

Il y auroit de la témérité, reprit M. D** à un Etranger de condamner

ce que font des Sages tels que vous ; mais il lui doit être permis de chercher à s'instruire. Je suis surpris que vos usages autorisent ce qui paroît contraire à la Raison ; & ce que l'exacte probité ne permet pas peut-être. Je vous demande si un Honnête-homme peut promettre de voir toujours par les yeux d'autrui, & si vous pouvez raisonnablement faire choix d'un homme qui n'est pas en état de voir par lui-même, d'un homme quelquefois à peine capable de penser. . . . . .

Il n'est pas nécessaire qu'il pense, interrompit le Chevalier W ** qui sentit toute la force de l'Objection, il y a dans la Chambre une douzaine de Têtes qui pensent pour toutes les autres, & il en est ainsi de toutes les Compagnies. Quelques Chefs y décident les affaires. La Multitude est toujours Moutoniere. La nécessité oblige le plus grand nombre à ce qu'ils devroient faire par sagesse. Faute de lumiere ils prennent des Guides pour se conduire. Si je ne craignois de passer pour vain à vos yeux, je vous dirois qu'il y a plus de soixante Membres qui me font l'honneur de me regarder comme leur

Chef, & de se régler uniquement sur mon avis.

La Réplique fut assaisonnée d'un compliment. On ne peut que les louer, lui dit M. D ** si c'est par discernement qu'ils ont adopté votre façon de penser: il est heureux pour la Nation que ceux qui sont animés du zèle du bien Public donnent le ton aux autres. Mais ne sentez-vous pas l'inconvénient qui en résulteroit dans le cas où des Aveugles suivroient un Guide moins éclairé? D'ailleurs celui qui a le bonheur d'épouser par hazard le Parti le plus sage, n'est pas aussi utile à sa Patrie que celui qui comme vous a le talent de le faire connoître aux autres. Il vous donnera sa voix, à la bonne heure; mais celui qui auroit plus de lumiere & d'expérience, & qui sçauroit défendre la cause qu'il embrasse, pourroit à votre exemple entraîner une multitude de suffrages par le sien. Vous êtes allarmés de ce que les Partisans de la Cour sont toujours les plus forts dans le Parlement, & de ce que cette supériorité y fait passer continuellement des Actes que vous croyez contraires aux intérêts du peuple: c'est peut-être parce qu'une douzaine de Tê-

tes y disposent de tout, & que les autres ne font que suivre machinalement l'impression qu'on leur donne.

Le Chevalier W * * prétendit que dans l'un & dans l'autre Parti, la Décision ne dépendant que des Chefs, la compensation de ceux qui ne pouvoient faire autorité que par leur nombre, établissoit à cet égard une sorte d'égalité.

Votre Ami revint à la charge & se servit avec avantage des armes que pouvoient lui fournir & la connoissance des Hommes en général & celle des Anglois en particulier. J'ai, Monsieur, continua-t'il un si grand respect pour vous, que je ne combats votre Avis qu'avec peine, aussi n'est-ce pas pour vous contredire que je vous réplique, ce n'est que pour vous prier d'éclaircir tous mes doutes. Est-il bien vrai que la chose soit aussi égale qu'elle le paroît d'abord ? Ceux du Parti opposé au vôtre sont toujours de même avis ; c'est-à-dire de celui du Ministre. De votre côté vous n'êtes pas aussi unanimes. Les différentes opinions de vos Chefs tournent toutes à son avantage. Les Membres dévoués à la Cour, qui sont à peu près du mérite de celui qui a donné lieu à notre conversation,

sation, ne sont-ils pas d'une ressource plus sûre pour celui qui en dispose? Si les Ames élevées sont ambitieuses, les ames communes sont intéressées. La Cour a pour retenir dans son Parti ceux qui le soutiennent, des Dignités & des Titres à promettre, des Emplois & des Pensions à donner: Vous ne le sçavez que trop, puisque vous vous en plaignez si souvent. * Dans votre Parti vous n'avez rien, Monsieur, qui puisse engager ceux qui l'ont embrassé à vous être fidéles: pour les en détacher le Ministre leur présente incessamment des appas auxquels l'Amour-propre & la Cupidité ne résistent pas long-tems, ceux des Richesses & des Grandeurs.

L'Honneur & l'amour de la Patrie, repartit le Chevalier W ** avec une

* *Lorsque l'on publia la Liste des Membres de la Chambre des Communes, qui avoient Voté pour ou contre la fameuse Convention avec les Espagnols, parmi ceux qui choisirent l'affirmative, il se trouva pour* 200, 000 *l. st. par an, de Places & d'Emplois*, &c. Histoire critique de l'Administration de M. Walpole, aujourd'hui Comte d'Orford.

Un Auteur Anglois prétend que le nombre des Charges ou Places Ecclésiastiques, Civiles, ou Militaires que la Cour a à sa disposition, monte à plus de vingt mille.

ſorte de vivacité, ſont de notre côté ce que l'Ambition & l'Intérêt ſont du côté de la Cour.

Ils le devroient faire, ils ne le ſont pas, pourſuivit ſon Antagoniſte; ces jours-ci, même dans la Chambre des Pairs, le Duc de ** ſur lequel vous aviez tant compté, dans la vôtre M. ** qui a ſi long-tems déclamé contre le Miniſtere, ne viennent-ils pas de changer de façon de penſer, l'un pour un Régiment, l'autre pour une Penſion? De pareilles déſertions n'arriveroient pas à la Chambre des Communes, ſi vous ne choiſiſſiez pour Membres que des Citoyens qui euſſent comme vous le zèle de la Liberté, & qui préféraſſent les intérêts de leur Patrie aux leurs. Mais je ne puis croire que des Hommes d'une capacité médiocre ſe conduiſent par de ſi grands motifs, & puiſſent s'élever à de pareilles Vertus. La Probité dans un Homme dépourvû d'entendement nous doit être ſuſpecte. Son zèle eſt toujours près de l'enthouſiaſme, ſa conſtance n'eſt qu'opiniâtreté, & ſon déſintéreſſement même n'eſt ſouvent qu'inſenſibilité.

Si l'on voit quelques jeunes gens à la Chambre des Pairs, c'eſt un Privilége

de leur Naissance, les Loix ont réglé l'Age où ils ont droit d'y prendre séance. Mais à celle des Communes, la plus importante des deux, & où vous êtes maîtres de choisir, vous ne devriez confier les intérêts d'une Ville ou d'une Province qu'à celui qui passe pour le plus sage, le plus éclairé & le plus attaché à sa Patrie.

Vous reprochez à vos Voisins d'admettre parmi ceux qui disposent de leurs fortunes & quelquefois de leurs vies, des Jeunes gens qui étudient la Jurisprudence à l'Opéra, qui donnent plus de tems à leur toilette qu'à l'examen des Procès dont ils sont Juges, & qui n'ont rien de leur Etat, pas même l'habit qu'ils défigurent le plus qu'il leur est possible. A cela nous vous répondons que c'est un malheur dont nous gémissons, & que la Vénalité des Charges a rendu presque inévitable.

Mais comment se peut-il que dans une Nation où le bon sens abonde, où l'esprit de Liberté regne, & où le zèle du bien Public est en honneur, comment se peut-il, dis-je, qu'un Peuple aussi intéressé que libre dans le choix de ceux à qui il confie la Garde de ses Priviléges, s'en

repose si souvent sur des Hommes qui n'ont aucune des qualités nécessaires pour y veiller ! Vos Places de Députés au Parlement sont bien d'une autre conséquence que nos Charges de Justice. Nos Conseillers, nos Présidens sont des Magistrats qui, Dépositaires de l'Autorité que le Souverain leur a confiée, ne prononcent communément que sur les Fortunes des Particuliers : ils n'ont pas même la liberté de s'écarter des Loix qui leur servent de Regles. Mais vous, vous êtes les Législateurs de la Nation, vous avez les intérêts de l'Etat, le bonheur ou le malheur du Peuple entre vos mains. *Un Sénateur de la Grande-Bretagne*, ainsi que vous le dites vous-même, *est revêtu d'autant de dignité & de pouvoir, qu'aucun Particulier en ait joui dans la République la plus libre & la plus illustre. De sa voix, qui peut déterminer la pluralité des Suffrages, dépendent la vie, la liberté & les biens de ses Compatriotes.* Vous pensez même *qu'il peut disposer non-seulement de la liberté de sa Patrie, mais de celle d'une grande partie de l'Europe*, dont vous croyez que le sort dépend de vos Délibérations. Les Portes de la Chambre des Communes

ne devroient donc s'ouvrir qu'à l'amour du bien Public & au zèle de la liberté ; cependant lorſqu'il eſt queſtion d'en remplir les Places, ce n'eſt que brigue de part & d'autre : on fait moins d'attention au plus capable qu'au plus riche. Le Marchand de Biére opulent & qui aura de quoi enyvrer le plus de peuple, l'emportera ſur l'Homme qui aura les plus grands talens & les meilleures intentions. Comment ſe peut-il que des gens choiſiſſent pour les repréſenter, un Homme dont ſouvent ils ne connoiſſent ni la Fortune ni le Caractere, quelquefois pas même ſa perſonne ? Ils ſeroient en droit de traiter de fou, celui qui en pareil cas oſeroit ſolliciter leur ſuffrage. Que doit-on penſer de ceux qui l'accordent ſi légérement ?

Il eſt ſûr que l'Election des Membres de la Chambre Baſſe, ſera toujours le point le plus important à la Nation, pour maintenir la forme de ſon Gouvernement : aujourd'hui c'eſt le plus négligé. Vos Ancêtres payoient leurs Députés, vous ſouffrez à préſent que la plûpart ſoient aux Gages de la Cour. Le Peuple en vendant ſon ſuffrage oblige ceux qui aſpirent à ces Places de les

acheter : elles ſont pour ainſi dire devenues auſſi vénales que celles de nos Cours de Juſtice ; car vous m'avouerez que ſoit que l'on dépenſe cent mille francs en gros ou en détail, la choſe revient au même ; la Place eſt toujours le prix de l'argent que l'on a dépenſé.

La force de la vérité arracha de M. le Chevalier W * * l'aveu de tous ces abus. Mais que doit-on en conclure, ajouta-t-il, d'un ton aſſez embarraſſé ? que nous ſommes des Hommes. Et nous ne nous donnons pas pour des Anges. N'y avoit-il pas à Rome des moyens pour corrompre les ſuffrages du Peuple ? Si les Légiſlateurs ſont obligés de tout prévoir, les Loix ne peuvent pas tout empêcher ; la même dépravation qui les rend néceſſaires, les rend auſſi quelquefois abuſives : ce ſont de ces maux qu'il eſt très-aiſé d'appercevoir, mais dont il eſt preſque impoſſible de trouver les remédes.

Vous ſçavez que votre Ami M. D * * accoutumé à l'éxactitude de la Géométrie, veut des Démonſtrations pour ſe rendre. Je conviens, dit-il à ſon Adverſaire, & des défauts de l'Humanité & de la perfection de votre Gouverne-

ment. Je veux croire que toutes les fois que le Parlement a voulu réprimer ces abus, il a choisi les voyes les plus sages pour y réussir, & que le mal est sans remède puisqu'il n'a fait jusqu'ici que des tentatives inutiles pour y en apporter; il conviendroit mal à un Etranger de censurer la sagesse de vos Loix : oserois-je néanmonis, pour finir l'Entretien, vous proposer quelques expédiens qui obvieroient peut-être en partie à des abus si pernicieux?

Le Parlement ne pourroit-il pas par un Réglement annuller l'Election de tout Homme convaincu d'avoir donné de l'argent pour y entrer; & priver de son droit d'Elire, tout Particulier qui en auroit reçu; défendre aux Payſans & au vil Peuple qui sont dans l'usage de vendre leur voix pour un pot de biére, d'en boire d'autre que celle qu'ils payeroient pendant les quinze jours qui précéderoient l'Election; & interdire pour cette fois du Droit de Suffrage, quiconque se seroit enyvré durant cet espace de tems; déclarer ceux qui tiennent des Pensions ou des Charges de la Cour, incapables d'être élûs, & exclure de la Chambre celui qui en recevroit après

son Election : penseriez-vous assez mal de l'Humanité pour croire qu'il faudroit être des Anges pour établir & maintenir de pareils Réglemens ? Que n'auriez-vous point à craindre d'un Roi ambitieux, s'il est vrai que le Ministre peut tout faire passer au Parlement avec de l'argent !

Alte là, Monsieur, interrompit le Chevalier W** avec plus de feu qu'il n'en avoit encore témoigné, vous voilà, quoique parmi nous, dans l'erreur ou sont tous les Etrangers à notre égard. Vous ne connoissez pas toute la Vertu des Anglois. Nous entretenons seize mille hommes de Troupes de Terre, lorsque notre Marine suffit pour nous garder ; nos impôts sont plus forts, qu'ils ne devroient l'être ; en un mot nous accordons au Roi beaucoup de choses que nous ferions mieux de lui refuser. Mais notre Liberté nous reste. Le courage Anglois est toujours le même, & nous répandrons jusqu'à la derniere goute de notre sang plutôt que de la laisser entamer.

Ainsi finit la Dispute, que la Politesse ne permettoit pas de pousser plus loin. Mais, Monsieur, est-il bien sûr que

que les Anglois seront toujours en état de conserver cette Liberté qui leur est si précieuse? A force de concessions ne peuvent-ils pas rompre la Balance entre les Droits du Roi & ceux de ses Sujets; rendre le Prince trop puissant & le Peuple trop foible? Leur courage leur reste. Mais quelle affreuse extremité que d'en être réduit aux Guerres Civiles!

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXV.

A M. le Marquis DE LOMELLINI. *Déclaration de Guerre contre l'Eſpagne par oppoſition au Miniſtere. De l'attention qu'a l'Angleterre à profiter de ſes avantages, des principales ſources de ſes richeſſes. Hiſtoire de ſon Commerce & de celui de France. De la décadence du commerce dans les Républiques d'Italie. Du commerce floriſſant de la Hollande; du gout qu'ont les Anglois pour les modes de France. De la maniere de connoître la Balance du commerce. Avantages des colonies Angloiſes.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Parti de l'*Oppoſition* commence à triompher, le Roi d'Angleterre vient d'être forcé de déclarer la Guerre à l'Eſpagne : en vous écrivant cette nouvelle, je ne compte pas vous étonner ;

eſt-ce à nous autres particuliers à apprendre quelque choſe à ceux qui ſont faits pour pénétrer le ſecret des Cabinets?

M. le Prince de Cantemir, dans les tems qui ont précédé ſon départ, a vu préparer & mettre en mouvement les reſſorts qui ont opéré ce grand événement. Il connoît les reſſources & la politique de la Faction qui a eu le deſſus, & il eſt, je crois, bien convaincu qu'elle n'en veut pas moins à M. Walpole qu'aux Eſpagnols. On eſpére parvenir par la Guerre à ce qu'on n'a pû obtenir pendant la paix; on plonge la Nation dans le trouble & la confuſion pour embarraſſer celui qui la gouverne: il ſemble qu'on ne puiſſe trop acheter ſa perte, & cependant peut-être ſeroit-elle difficile à réparer. Il paſſe pour conſtant que ceux qui veulent lui ſuccéder ne ſont pas mieux intentionnés que lui, & il eſt douteux s'ils ſont auſſi habiles.

Je dois pourtant vous dire que cet Acte de vigueur ou de foibleſſe, du Gouvernement Anglois, a cauſé dans la Nation une joye, telle que le ſuccès, qui eſt toujours incertain, eſt ſeul ca-

pable de la justifier. Il y a long-tems que le Parti qui l'a emporté déclamoit avec violence contre toutes les mesures pacifiques. La démarche qu'on a fait faire à plusieurs Négocians, qui ont porté au Parlement leurs plaintes contre les Espagnols, a achevé d'échauffer les esprits. Le peuple, qui suit sans s'en appercevoir les impressions qu'on lui donne, n'a plus eu qu'un cri après la Guerre. Il ne prévoit pas que lorsque son yvresse sera finie il pourra changer d'avis & se voir réduit avec le tems, à former des vœux inutiles pour la paix.

Sans vouloir juger entre les Espagnols & les Anglois, il est sûr que ceux-ci voudroient eux seuls faire le Commerce de toute l'Europe : Sir William Petty, dont les Calculs sont assez souvent chimériques, croit avoir démontré que l'Angleterre a des fonds suffisans pour l'entreprendre. A cet égard les Anglois regardent leurs prétentions comme des Droits, & les Droits de leurs Voisins comme des Usurpations.

L'Angleterre est attentive à profiter de tous les avantages de sa situation.

C'eſt une Iſle placée comme à un centre dont le Commerce peut tirer des lignes, ſoit à l'Orient, ſoit à l'Occident, ſoit au Midy, ſoit au Nord. Elle eſt peuplée d'Hommes également braves, forts & induſtrieux. Ses Havres ſont en grande quantité & excellens.

La Mer qui l'environne, donne à ſes Habitans des facilités pour tranſporter de toutes parts les Marchandiſes de leur Pays & recevoir celles des autres, à moins de frais. Ayant une plus grande étendue de Côtes, elle a auſſi néceſſairement plus de Matelots. Les peuples du Continent, pour ſe défendre les uns contre les autres, ſont obligés de fortifier des Villes & d'entretenir des Troupes. Les Anglois par leurs Vaiſſeaux de Guerre peuvent ſe mettre à l'abri de l'invaſion de l'Ennemi. Leurs *Murs de Bois*, car c'eſt ainſi qu'ils les appellent, ſont les ſeules Forteresſes dont ils ayent beſoin. Ainſi toutes les dépenſes que le Gouvernement eſt obligé de faire pour ſa ſûreté, tendent encore immédiatement à l'avantage du Commerce.

Le Terrein eſt aſſez fertile en An-

gleterre ; dans les lieux même où il paroît infructueux, il est enrichi de Mines d'Etaim, de Plomb, de Cuivre &c. Le Commerce de Charbon de Terre de New-Castle, est la Pépiniere des Matelots Anglois. Le Hareng & la Moruë qui se péchent sur les Côtes sont encore un présent de la Nature.

Les Laines sont le tréſor le plus précieux de l'Angleterre, & la Branche la plus étendue de son Commerce : Les Cuirs en sont aussi une considérable.

Cependant il faut avouer que ses productions naturelles ne montent au plus, qu'à la quatriéme partie de ses richesses. Elle doit tout le reste à ses Colonies & à l'industrie de ses Habitans, qui par le transport & les échanges des richesses des autres Pays augmentent continuellement celles du leur. Les Etablissemens qu'elle a dans l'Amérique employent seuls plus de quatre cens Vaisseaux.

Les Nations Septentrionales se sont appliquées assez tard au Commerce : La Marine des Anglois n'étoit rien dans les tems que votre République étoit la Reine de la Mer. Depuis le Regne de Guillaume I. jusqu'à celui d'Elizabeth,

ils se sont moins occupés à enrichir leur Isle, le moyen le plus sûr d'augmenter leur puissance, qu'à faire des Conquêtes sur le Continent, qui ne pouvoient que flatter la vanité de leurs Souverains.

Le Roi Edward III. est le premier des Successeurs de Guillaume le Conquérant, qui paroisse avoir tourné ses vûes du côté du Commerce. Dans le Parlement tenu à Westminster en 1338. il défendit la sortie des Laines d'Angleterre, & accorda plusieurs Priviléges aux Ouvriers étrangers pour les attirer dans ses Etats.

Sous le Regne glorieux d'Elizabeth, le Commerce & la Marine d'Angleterre firent des progrès considérables; & quelle en fut la suite ? Cette Reine s'étant rendue, par ses Flottes, Souveraine des Mers, devint l'arbitre de l'Europe. En 1579. elle établit une Compagnie de Turquie ; elle ouvrit à ses Sujets un nouveau Commerce à Archangel, par un Traité qu'elle fit avec le Grand Duc de Moscovie. Les Anglois fonderent des Colonies en Amérique, & y cultiverent le Tabac & le Sucre, qui par degrés les ont mis en état de supplanter les Portugais.

Cromwel qui étoit auſſi grand Homme qu'on peut l'être ſans la Vertu, après s'être emparé, ſous le titre de Protecteur, de l'autorité ſuprême, fit gouter à l'Angleterre ſon nouveau Gouvernement, en la rendant au-dedans plus floriſſante par ſon Commerce, & au-dehors plus redoutable par ſes forces Maritimes. Le Réglement qu'il fit pour empêcher les différentes Nations qui commercent avec l'Angleterre, d'y apporter d'autres Marchandiſes que celles que leur propre pays produit, eſt une des Loix les plus ſages que la politique pouvoit lui dicter pour le bien d'un peuple qui n'a jamais été moins libre que ſous ſa protection, & plus puiſſant que lorſqu'il l'a tenu ſous le joug.

La gloire, la richeſſe, le bonheur d'une Nation; tout dépend de celui qui la gouverne; Louis XI. en délivrant ſes Sujets de la Tyrannie des Grands, leur fit éprouver un avantage réel dans l'augmentation de ſa puiſſance. Si les beſoins de l'Etat l'obligerent d'établir de nouveaux Impôts ſur ſes peuples, ſa prudence lui fit imaginer de nouvelles reſſources pour y ſubvenir. Il chercha à

faire fleurir le Commerce dans son Royaume. De son tems il se tenoit à Genêve des Foires très-préjudiciables à la France ; il en établit à Lyon de semblables ; & pour y attirer les Marchands Etrangers, il leur accorda les mêmes Priviléges qu'à ses Sujets. Les premieres étoient un gouffre où tout l'argent du Royaume alloit se perdre, celles-ci devinrent une source qui y apporta l'or de nos Voisins.

Un des plus grands Rois de la Monarchie, Henri IV. est aussi l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'agrandissement de notre Commerce. Il fit planter les Mûriers en France, il y établit des Manufactures de soie & de toile. M. Colbert a suivi & perfectionné les Plans que la sagesse de Henri IV. avoit tracés, & que sous le Regne suivant on avoit trop négligés. Tout occupé qu'étoit ce Ministre du bien public, peut-être a-t-il été exposé aux injustices populaires ; mais quelle gloire ne s'est-il pas acquise dans la postérité ! Il sera toujours mis au rang des plus grands Hommes de la Nation. Nous n'avons prospéré dans le Commerce, qu'autant que nous avons suivi

ſes Maximes. En étendant les Limites d'un Royaume, on ne fait ſouvent que lui ſuſciter de nouveaux ennemis; en le rendant plus riche, ſans allarmer ſes Voiſins, on le met plus ſûrement en état de leur donner la Loi.

A l'égard du commerce actuel des Anglois, vous ſçavez, Monſieur, qu'avec l'Italie, la Balance eſt totalement contre eux. La preuve en eſt dans les remiſes conſidérables d'argent qu'ils ſont obligés de faire, ſoit à Gènes, ſoit à Veniſe.

Depuis qu'un Prince de la Maiſon de Bourbon eſt monté ſur le Trône d'Eſpagne, leur Commerce avec cette Nation leur eſt beaucoup plus déſavantageux qu'il ne l'étoit auparavant. La Balance eſt encore contre eux dans celui qu'ils ont avec la Flandre, l'Allemagne, & les autres Royaumes du Nord. Mais la Hollande, le Portugal, l'Afrique & les Indes Orientales, les dédommagent avec uſure, de ce qu'ils perdent avec les autres Nations.

Malheureuſement pour les Anglois, nous ſommes ceux de leurs Voiſins qu'ils aiment le moins & dont ils ont le plus de beſoin; ils voyent à regret, que dans

le Commerce qu'ils ont avec nous, la Balance eſt prodigieuſe en notre faveur, & il ne tiendroit qu'à nous de la rendre encore plus forte.

Nous prenons actuellement beaucoup de Tabac des Anglois, & du Blé dans les tems de diſette. Je ne doute pas qu'avec le tems la ſageſſe du Miniſtere ne remédie à ces deux inconvénients. D'un côté le terrein de la France eſt ſi fertile, que ſi nous profitions de l'exemple de nos Voiſins, nous ne ſerions jamais expoſés à manquer de Blé. De l'autre, nous ſçavons par l'expérience que nous avons des Colonies dans l'Amérique, auſſi favorables aux Plantations de Tabac que celles des Anglois. Telle eſt la Louïſiane. Nous leur avons déja enlevé le Commerce du Sucre, il ne nous ſeroit guères plus difficile de nous emparer de celui-ci. Du moins, pourquoi acheter de nos Voiſins, ce dont nous pourrions nous fournir nous-mêmes?

De pareils Etabliſſemens exigent peut-être de grandes avances de la part du Gouvernement; mais auſſi quels avantages n'en retireroit-on pas dans la ſuite? Il faut dans le Commerce, imiter la ſage Oeconomie du Labou-

reur, qui ne plaint pas la dépense pour engraisser & ensemencer ses Terres, parce qu'il est sûr de retirer son argent avec usure.

Il seroit à souhaiter que l'on pût engager les Fermiers-Généraux qui ont la Régie du Tabac, & qui le prennent des Anglois, ou des Hollandois, à acheter celui de nos Colonies ; on pourroit les dédommager de ce qu'ils y perdroient dans les commencemens, car il est sûr qu'avec le tems, ils trouveroient dans l'intérêt général, leur intérêt particulier. Par-là ils augmenteroient considérablement notre Commerce, & par conséquent les droits de la Douane, dont ils ont l'administration. Une pareille Compagnie peut être plus utile à l'Etat, que ne se le persuadent ceux qui prennent pour esprit toutes les plaisanteries que l'envie fait faire sur les gens riches. Leur crédit influe sur le Gouvernement ; c'est une espéce de fonds public dont il peut toujours s'aider au besoin. Les ressorts de la Finance ne sont pas les moins nécessaires & les moins puissans pour mouvoir la Machine d'un Etat. Il n'est question que d'empêcher qu'ils ne nuisent à ceux du Commerce. C'est l'ac-

cord parfait dès uns & des autres, qui y fait circuler l'argent, l'unique moyen d'y entretenir l'abondance.

L'attention des Anglois sur tout ce qui peut leur être avantageux, devroit servir d'exémple à leurs Voisins : il y a long-tems, Monsieur, qu'ils méditent un Projet qui vous feroit grand tort, s'ils venoient à l'accomplir ; c'est de planter des Mûriers dans leurs Colonies, pour diminuer la quantité de soye qu'ils sont obligés d'acheter de l'Italie. Ils ne négligent pas les plus petits objets. Si j'en crois ce que j'ai oui dire en Bretagne, ils ont eu la constance de venir pendant plusieurs années charger des Barques d'Huitres au Rocher de Cancal près S. Malo, & de les jetter dans la Mer sur leurs Côtes. Ces Huitres qu'ils ont semées, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, ont enfin, dit on, produit le Banc de Colchester, d'où l'on tire aujourd'hui celles qui passent pour les plus délicates de l'Europe, & qui se payent si cher à Paris. Je ne prétens point vous garantir ce fait, je ne sçais trop même, s'il s'accorde avec la bonne Physique. Ce que l'on en pense parmi nous, est du moins une preuve de l'opinion que l'on y a de leur vigilance.

Les Laines ſont la ſeule Marchandiſe que les François devroient tirer de l'Angleterre : elle a un beſoin bien plus indiſpenſable de nos Vins & de nos Eaux-de-vie. Indépendamment des avantages que dans notre Commerce reſpectif avec les Anglois nous avons ſur eux, par la nature de notre Climat ; l'entêtement qu'ils ont pour nos modes, en eſt encore un eſſentiel ; c'eſt une eſpéce de tribut que leur folie paye à la notre, & que tous les efforts de leur politique n'a pû abolir. Ils nous épargnent même le ſoin de leur tendre des piéges ; ils nous blâment par humeur, & nous imitent par gout. Auſſi épris que nous de toutes les nouveautés, ils ſont obligés d'adopter les nôtres, parce que leurs Ouvriers exécutent, mais n'imaginent pas.

Sous Charles II. où la Cour d'Angleterre affectoit les Mœurs Françoiſes, les Ouvriers Anglois contrefaiſoient nos étoffes à meſure qu'elles paroiſſoient. Mais à peine y avoient-ils réuſſi, que la mode en introduiſoit de nouvelles à Paris, qui bientôt, parvenues à Londres, y faiſoient tomber celles du pays, de façon qu'ils furent obligés d'y renoncer, & que ces Manufactures ne purent ſe

soutenir. Le Roi Guillaume, pendant la Guerre même, n'a pû entiérement remédier à cet abus. L'unique effet des Actes du Parlement qui défendoit si séverement l'entrée des Marchandises de France en Angleterre, étoit d'y faire vendre plus cher & nos Rubans, & nos Galons.

Votre République n'a-t-elle pas besoin de toute sa sagesse pour empêcher qu'un pareil abus ne s'introduise parmi vous ? On n'a à Gènes, que trop de penchant à imiter nos Mœurs. Si la sévérité de vos Loix prouve l'attention des Chefs à veiller au bien général, elle suppose dans les particuliers un penchant violent à s'en écarter.

Ceux qui s'étonnent & qui se plaignent de ce qu'en France depuis quelques années, parmi les gens aisés, les Hommes & les Femmes s'habillent également de soye en Hyver comme en Eté, ne songent pas que nos Provinces Méridionales sont aujourdhui tellement peuplées de Mûriers, qu'elles nous aident beaucoup à soûtenir nos Manufactures, & que nous ne pourrions trouver le débit du superflu de nos draps au Levant, si nous ne recevions en échan-

ge, le superflu des soyes des pays avec lesquels nous trafiquons. D'ailleurs la plûpart des Etoffes riches qui se fabriquent à Lyon, se vendent aux Etrangers. Heureusement pour nous, ils aiment nos modes; ils semblent ne venir à Paris que pour y étudier nos gouts. De retour chez eux ils ne trouvent de bien fait que ce qui vient de France. Hébert, la Du Chapt & Marcel, sont peut-être les trois personnes de Paris les plus connues en Allemagne.

Il est impossible que le Luxe ne regne pas plus ou moins dans une Nation riche & commerçante. Si, par excès de frugalité, elle vouloit renoncer à toutes les Marchandises étrangeres dont elle pourroit se passer, que feroit-elle du superflu des siennes? Que deviendroient ses propres Manufactures? C'est à nous à encourager toutes celles qui attirent chez nous l'argent de nos Voisins.

Les Manufactures & les Arts sont les principaux soutiens du Commerce. Les Espagnols, malgré tout l'or des Indes, sont pauvres pour les avoir négligés. Les Meubles, les Equipages & autres dépenses des gens qui ont le gout du Faste & les moyens de le satisfaire, ne peuvent

vent appauvrir une Nation, lorsqu'elle employe ses propres matériaux, & que de l'excédent de la main-d'œuvre elle tire de l'Etranger de quoi nourrir les Ouvriers. Par-là, elle entretient les pauvres avec l'argent des riches; ce qui est la meilleure distribution de la Société.

Dans quelque Nation que ce soit, ceux à qui le Gouvernement confie le soin du Commerce, doivent mettre toute leur attention à bien distinguer les Canaux par lesquels les richesses arrivent, de ceux par lesquels elles s'écoulent. Le gout du Luxe qui les attire dans un pays, les épuise dans un autre. La Frugalité est une Vertu Morale; mais aux yeux de la politique, elle est souvent moins avantageuse à la Société que l'industrie.

L'argent est non-seulement la véritable mesure de la richesse intrinseque d'un Etat, il est aussi celle de l'avantage ou du désavantage de son Commerce avec l'Etranger. L'unique maniere de juger de l'augmentation ou de la diminution du fonds du tréſor Public, est d'examiner si nos Voisins nous *apportent* leur argent, ou nous *emportent* le nôtre.

La Constitution du Gouvernement d'Angleterre, en admettant les Négocians, comme les autres Ordres de l'Etat, à la Chambre des Communes, a pourvû sagement au bien de son Commerce. Ils sçavent quelle en est la Balance avec l'Etranger; ils s'apperçoivent de celui qui peut être avantageux à leur Nation. Ils sont en état d'y veiller, & de proposer les Réglemens nécessaires. Ce sont eux, qui, sous le Roi Guillaume III. firent semer du Chanvre & du Lin en Irlande, & établir des Manufactures de Toiles, pour diminuer la quantité de celles qu'ils étoient obligés de tirer de France.

On a beau lire dans son Cabinet des Traités du Commerce, on apprend ce que c'est, on n'apprend pas à le conduire; il y a dans chaque chose une partie méchanique, que l'usage seul peut donner. La Science est en tout un grand avantage: peut-être même ne peut-on exceller dans aucun Art, si l'on n'en possède la Théorie; mais celle-ci sans la pratique, doit toujours être suspecte. Il est aussi difficile que les Livres seuls fassent un habile Négociant qu'un parfait Médecin.

L'Esprit des Loix est trop inflexible pour se plier à toute la liberté que le Commerce exige. On traite de gain illicite celui qui n'est souvent que proportionné aux risques qu'un Commerçant est obligé de courir. Quelquefois on le trouve coupable lorsqu'il n'est que malheureux. C'est l'utilité générale, que l'on doit consulter sur tout ce qui est juste ou permis dans tous les cas particuliers. Notre Juridiction des Consuls, Tribunal si sage, est bien une preuve que le Commerce ne veut pas être traité par les Loix ordinaires.

La découverte d'un nouveau Chemin aux Indes Orientales par l'Océan, & celle de l'Amérique qui nous a fait connoître de nouvelles richesses & de nouveaux besoins, ont entierement changé la face de l'Europe par rapport au Commerce ; celui de votre République & celui de Venise ont beaucoup diminué. La Hollande, un petit pays, est aujourd'hui une Puissance formidable : l'Espagne, une immense Contrée, est devenue un Etat foible ; elle s'est dépeuplée à mesure qu'elle s'est enrichie. La véritable richesse d'un pays sont les Hommes & leur travail.

Les Eſpagnols ont, ſur-tout dans l'Arragon & dans la Caſtille, des pays couverts de chênes extraordinaires, & de pins propres pour faire des Mâts; mais l'indolence à laquelle l'or de l'Amérique les a accoutumés, eſt cauſe qu'ils aiment mieux le laiſſer aller à l'Etranger, que de ſe donner la moindre peine.

De combien les Anglois ſont-ils plus vigilans & plus actifs? Ils ont établi entre leurs Colonies & le Portugal, un Commerce de Bois qui eſt très-avantageux à l'Angleterre.

On remarque que les Portugais eux-mêmes ſont devenus beaucoup moins induſtrieux depuis la découverte des Mines d'Or & d'Argent dans le Bréſil. Ils ont laiſſé les Anglois s'emparer des Iſles Caraïbes, d'où ceux-ci tirent aſſez de Sucre & d'Indigo, non-ſeulement pour leur conſommation, mais pour en fournir à leurs Voiſins.

Quelle riche conquête eſt-ce pour les Anglois que la Jamaïque, qui eſt ſeule plus grande que toutes les autres Iſles qu'ils ont dans l'Amérique, dont le terrein eſt extrémement fertile, & qui par ſa ſituation eſt ſi favorable au commerce

de contrebande, qu'ils font, au préjudice des Espagnols ; Commerce que bien des gens regardent comme la premiere cause de la guerre qui vient d'être déclarée, & dont nous ne verrons peut-être pas si-tôt la fin.

C'est aux troubles de Religion & aux Guerres Civiles qui ont si long-tems déchiré l'Angleterre, qu'elle doit en partie l'état florissant où sont aujourd'hui ses Colonies dans l'Amérique : il est tel, que peut-être le Gouvernement auroit-il sujet d'en prendre quelque ombrage. Elles sont aujourd'hui trop puissantes pour qu'on puisse toujours compter sur leur obéissance. Les Actes du Parlement n'y ont force de Loi qu'après avoir été revues par ceux qui les habitent.

Avant que les Anglois eussent des établissemens dans le Nouveau-Monde, ceux d'entr'eux qui se trouvoient inquiétés, alloient se réfugier en Suisse, en Dannemarck, & dans les Villes Anséatiques ; & ainsi leur Patrie les perdoit pour jamais. L'Amérique a offert depuis à ceux qui étoient persécutés, un azile, où ils ont été plus utiles à leur Pays, que s'ils eussent continué à vivre en Angleterre.

Qu'il seroit heureux pour nous, si les Protestans, que la Révocation de l'Edit de Nantes a contraints de sortir du Royaume, se fussent de même réfugiés dans nos Colonies ! Ils n'eussent point porté à nos Voisins nos principales richesses, c'est-à-dire, nos Manufactures. Les relations qu'ils eussent conservées avec la France les eussent entretenus dans l'habitude de la regarder toujours comme leur Patrie. Séparés de nous par la Religion, ils nous seroient restés unis par les liens de la Politique. Intéressés à la gloire de leur Nation, dont ils auroient encore fait partie, ils auroient continué à travailler à son avantage. Au fond de l'Amérique ils auroient le cœur François ; à nos portes ils sont nos plus cruels Ennemis.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXVI.

A Monsieur DE MONTCRIF, *de l'Académie Françoise. Sur l'Art & les moyens de plaire. Différence des sentimens & des usages des François & des Anglois, à cet égard.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU milieu du grand monde où vous vivez, & parmi les dissipations de toutes especes, il est heureux pour vous de pouvoir encore converser avec les Muses. Qu'il vous est beau surtout de ne point oublier vos anciens Amis! Pour moi, je passe ici une vie simple, unie & détachée de toutes les vanités humaines. Il est des tems où la Solitude m'est nécessaire; j'aime à vivre tantôt à la Ville, tantôt à la Campagne: la foule du monde & le silence de la retraite me plaisent alternativement: ces changemens de situation,

qui varient ou renouvellent les affections de l'Ame, lui sont toujours agréables ; elle a besoin quelquefois des amusemens les plus simples pour se délasser. La gravité de la Philosophie n'empêchoit pas Socrate de jouer avec des Enfans.

Comme je ne vais à la Campagne que pour y jouir des charmes de la Retraite, je fais peu de cas de ces somptueux Edifices, qui sont autant de Temples consacrés à l'Ennui. J'évite le plus que je puis ces vastes Appartemens, où l'on s'assemble en Corps pour lui sacrifier : cette foule de Valets qu'on rencontre à chaque pas dans les grandes Maisons, me choque ; tout ce Faste sent encore trop la Ville. J'habite au fond d'un Bois & sur le bord d'une Fontaine, un petit Hermitage : autour de cet humble toit, tout respire le plaisir & l'innocence. C'est-là que seul je philosophe, je jouis de moi-même, je m'occupe à contempler les merveilles de la Nature ; en un mot, je suis heureux, tandis que sous des Lambris dorés, au milieu de la bonne chere & du jeu les autres sont accablés de vapeurs. Si j'aime si fort la Retraite, c'est qu'elle a sur

moi

moi le même effet que sur Montagne ; & trouvez bon que je me serve de ses propres expressions ; j'y trouve une force à laquelle on ne peut espérer d'atteindre. *La Solitude Locale*, dit-il, *m'étend plutôt & m'enlargit au-dehors : je me jette aux affaires d'Etat & à l'Univers plus volontiers quand je suis seul. Au Louvre & en la presse je me resserre, & contrains en ma peau. La Foulle me repousse à moi ; & ne m'entretiens jamais si follement, si licentieusement & particulierement qu'aux lieux de respect & de prudence cérémonieuse. Nos foibles ne me font pas rire, ce sont nos sapiences.*

J'avoue, malgré le gout que j'ai pour la Vie Champêtre, qu'elle donne aux Mœurs quelque chose de rude. Les Hommes sont d'autant plus grossiers, qu'ils vivent plus loin des Villes, & qu'ils sont moins ensemble. L'habitude de la Politesse se perd aisément dans la Solitude. Ainsi, je vous ai une véritable obligation du Présent que vous avez bien voulu me faire de votre *Essai sur la Nécessité & les Moyens de plaire*. Après l'avoir lû avec plaisir, je le relirai avec profit. Je m'en servirai com-

me d'un Préservatif contre la Rouille, que je puis contracter soit au fond de ma Retraite, soit parmi les Chasseurs du Renard, avec lesquels je vis quelquefois.

Comme vous avez passé quelque tems en ce Pays-ci, vous avez dû vous appercevoir qu'une des Vertus caractéristiques des Anglois, est cette Probité si essentielle dans le commerce de la vie : leur abord n'est pas prévenant ; mais quand une fois on les connoît, on trouve chez eux de l'amitié & des sentimens autant que dans aucune autre Nation. On ne peut sur ce sujet leur donner trop d'éloges ; les sentimens sont le plus bel appanage de l'humanité. Mais malheureusement les Anglois ne comptent pas les attentions & les égards mutuels au rang des devoirs, ils dédaignent d'acquérir ces manieres polies & insinuantes, qui nous concilient la bienveillance des autres, & que par un excès tout opposé nous mettons souvent à la place des sentimens même. Ici, le desir de plaire ne se trouve que rarement chez les Grands, & est absolument ignoré des Petits. La plûpart des Anglois ne regardent les Regles du sçavoir vi-

vre que comme un joug qui rend la vie incommode.

C'eſt ici un Pays de liberté, & où chacun ſe pique de ne ſe gêner en rien : loin de cacher un Naturel qui déplaît, on ajoute à ſes autres défauts celui de vouloir paroître Singulier. On n'entre dans aucune Société, qu'aux conditions d'y être libre, c'eſt-à-dire, de n'y avoir aucun égard les uns pour les autres. Celui dont on dit qu'il ne ſe gêne pas, eſt ſûrement un Homme qui fait parade de ſa groſſiéreté. La plûpart des Vices s'introduiſent dans le monde ſous des noms de Vertu. En de certains Pays, l'inſolence de la Brutalité paſſe pour franchiſe ; ailleurs la baſſeſſe de la Flatterie s'appelle Politeſſe.

Parmi nous, il faut qu'un Homme qui veut faire ſa fortune, s'étudie à plaire ; ici, celui qui cherche à plaire doit commencer par faire ſa fortune. En France, un Homme riche tâche de s'avancer à la Cour ; en Angleterre on fait plus, on le prévient. Quiconque a de grands biens, eſt ici beaucoup plus important qu'il ne le ſeroit par-tout ailleurs. C'eſt par-là qu'un Pair du Royaume ſe trouve en état de faire tête à un

Miniſtre, & qu'un Négociant devient Membre du Parlement: auſſi dans toutes ſortes d'états, au lieu de s'étudier à plaire, on ne ſonge qu'à devenir riche, & alors on plaît toujours aſſez. L'intérêt eſt un Dieu qu'on adore dans tous les Pays; mais il n'eſt, je penſe, ſervi nulle part avec plus de dévotion qu'en Angleterre: il y a un Temple auſſi ſolidement bâti pour le moins que celui de la Liberté, & ſûrement beaucoup plus fréquenté.

Selon la diverſité des Mœurs des Pays, on y a de différentes Notions des mêmes choſes. Ce que l'on appelle à Paris un Homme aimable, ne s'appelle à Londres qu'un Homme frivole; ce que nous nommons Eſprit, les Anglois le nomment *Déraiſon* *; & ce qui nous paroît agrément, n'eſt à leurs yeux que de la folie. On ne connoît point ici cette eſpece d'Hommes ſi commune parmi nous, qui, au lieu d'aſpirer à la fortune, bornent leur ambition à être bien venus dans le monde, & qui ſe font du plaiſir d'être ſouhaités & recherchés dans la Société, le plus grand bonheur de leur

* *Non ſenſé.*

vie. Un tel Etre paroîtroit ridicule aux Anglois. Ils s'attachent au solide ; & parmi eux, rien ne donne du crédit à un Homme que ses richesses. C'est la sorte de mérite qui éclipse tous les autres. Quelqu'un contoit un jour un Fait qui ne paroissoit pas vraisemblable ; un Homme de la Compagnie prit la liberté de lui laisser voir qu'il osoit en douter. Monsieur, répondit cet Anglois, je tiens la chose d'un Gentilhomme de la Province de Kent, qui a quatre mille livres sterling de rente. Il fallut se rendre à cette raison.

Les Femmes participent beaucoup ici de la façon de penser des Hommes. Auprès de celles qui donnent dans la Galanterie, l'Art de plaire ne se borne pas à des manieres agréables, à des complaisances, des soins & des flatteries ; toutes ces choses ne leur paroissent que ce qu'elles sont, que des bagatelles. La plûpart de ceux qui parmi nous passent pour Hommes à bonnes fortunes, auroient de la peine à réussir auprès d'une Angloise, elle ne se rendroit non plus aux douceurs de leur jargon, qu'à l'ambre dont ils sont parfumés. Ces Officiers Irlandois, ces heureux mortels, qu'une

riche Douairiere va chercher quelquefois jusques dans la lie du Peuple pour les épouser, ne doivent que rarement le don de plaire aux charmes de leur esprit & de leurs manieres.

D'ailleurs les Anglois, qui la plûpart se donnent pour Philosophes, trouvent ces soins & cette complaisance, que le Sexe exige, au-dessous d'eux. Cela étoit bon pour les Siécles d'ignorance, où en effet on trouvoit parmi eux de preux & galans Chevaliers autant qu'ailleurs. Depuis ce tems, les Hommes sont devenus moins complaisans, & les Femmes se sont faites petit-à-petit à être moins difficiles : aujourd'hui elles sont contraintes à les prendre tels qu'ils sont. Les François sont souvent galans sans être amoureux; les Anglois sont toujours amoureux sans être galans.

Quoique dans cette Nation on étudie assez peu l'art de plaire, on y distingue cependant une classe particuliere d'Hommes, que la nécessité oblige d'en chercher les moyens ; ce sont les gens d'Eglise. Ceux qui visent à l'Evêché, sont tous Courtisans de profession : ils se piquent de la Politesse la plus recherchée, quoique la leur soit si affectée &

si ridicule, qu'elle est communément un objet de plaisanterie à la Cour. Ici, comme vous sçavez, il est rare qu'un Homme de Condition entre dans l'Etat Ecclésiastique. On est obligé de donner les plus grands Bénéfices à des gens de Collége qui n'en perdent jamais les manieres, & qui, quoique toujours attentifs à copier celles du monde, sont néanmoins mal-adroits à les imiter. Il semble que la Pédanterie leur imprime un caractere indélébile. Le ton de leurs Ecrits, comme celui de leurs discours, tout annonce chez eux le dessein de plaire; mais ils sont bien loin d'en connoître l'art. Un d'entr'eux prêchant un jour à la Cour, dit en finissant son Sermon, *que ceux qui n'en profiteroient pas, iroient habiter pendant toute l'Eternité un lieu que la Politesse ne lui permettoit pas de nommer devant une Assemblée si respectable.*

En Angleterre comme en France, il me paroît que de tous les Hommes, ceux qui plaisent le plus généralement, sont ceux qui ont de la gayeté & de la douceur sans aucun mélange de vanité. Un Homme de ce Caractere n'a pas même besoin d'esprit

pour être du gout de tout le monde ; au contraire, un esprit mélancholique peut se faire estimer, mais rarement se faire aimer. Combien connoissons-nous de gens estimables avec lesquels nous ne voudrions pas vivre? Il faut qu'un Homme né sans gayeté ait beaucoup de mérite pour réussir dans la Société. Heureux sont ceux qui plaisent sans qu'il leur en coûte rien ! Mais je m'apperçois que j'entre dans une matiere qu'il ne convient qu'à vous de traiter. Il faut posséder les moyens de plaire pour pouvoir les enseigner aux autres.

Cette réfléxion, Monsieur, me ramene à votre Ouvrage. Je l'ai fait voir à plusieurs Anglois, faits pour en juger, ils l'ont trouvé comme moi également louable, & par son objet & par la maniere dont vous l'avez rempli. Quoique Montagne ait dit qu'il se fioit plus à la vertu de tempérament qu'à la vertu acquise par le secours des réflexions, il n'en est pas moins vrai que la Société doit beaucoup à ceux qui dans leurs Ouvrages se proposent de faire des Citoyens vertueux. Tel est le but du vôtre. Ce desir de se faire aimer que vous voulez que l'on imprime en nous

dès l'enfance, ces qualités propres à plaire dont vous nous faites sentir la néceſſité, ſont puiſées dans les ſources les plus pures de la Morale, & vous ne permettez de les employer que dans la ſeule vûe de ſe concilier la bienveillance des autres en procurant le bien de la Société. Vous faites ſentir enfin qu'on ne peut être véritablement aimable ſans être eſſentiellement vertueux.

J'ai l'honneur d'être MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXVII.

A Monsieur l'Abbé HUBERT. *Sur ce qu'en Angleterre on s'adonne trop à la Politique. Sur la véritable liberté & quelques autres points touchant la constitution du Gouvernement Anglois.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

S'IL est vrai qu'en France les esprits raisonnables ne s'appliquent pas assez à la Politique, il est sûr qu'en Angleterre les esprits communs s'en occupent trop; elle dérange plus de têtes qu'elle n'en régle, parce qu'elle demande une application que la plûpart ne comportent pas, & des lumieres que peu d'hommes sont en état d'acquérir.

Les Principes qui sont la base de la Morale sont simples, & la Nature les a gravés dans tous les cœurs: ceux qui

ſont le fondement de la Politique, ſont tellement compoſés, qu'après l'expérience de tant de Nations & de tant de Siécles, on ne les a pas encore bien conſtatés. Lorſque l'une apprend inutilement aux Hommes à ne point faire aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'il leur fût fait, & qu'ils ſont aſſez aveugles pour ne pas reconnoître que c'eſt en cela que conſiſte leur véritable intérêt, c'eſt à l'autre à trouver les moyens les plus ſages de les y ramener malgré eux, & de les contenir dans les bornes de la Juſtice. Mais autant il eſt aiſé de preſcrire ce que les Particuliers doivent à la Société, pour les avantages dont elle les fait jouir, autant il eſt difficile de régler ce que la Société doit à chacun d'eux, pour ceux qu'elle retire de leur concours mutuel à l'utilité commune, puiſque ſelon les tems & les circonſtances, on eſt néceſſité de ſacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général, & que dans tous les cas le ſalut du Peuple eſt la Loi ſuprême.

Vous êtes Monſieur, de ce petit nombre d'Hommes choiſis, qui ſont faits pour examiner utilement pour eux-mêmes & pour leurs Citoyens, une

matiere si délicate & si importante. La fineſſe & la ſagacité de votre eſprit, l'étendue de vos connoiſſances, & les liaiſons que vous avez eues avec les plus grands Politiques d'Angleterre, vous mettent plus à portée qu'un autre d'approfondir un Art, que l'on peut appeller le complément de la ſageſſe humaine.

Si l'on en croit quelques Auteurs qui ont écrit ſur le Gouvernement Anglois, le mot de Liberté qui a cauſé tant de diſputes, & fait répandre tant de ſang en ce Pays-ci, n'y eſt pas encore bien entendu. En général il eſt vrai, comme l'a remarqué Hobbes, que quand les Particuliers ou les Sujets demandent la Liberté, ils entendent par ce mot, la Domination, ou la Souveraine Puiſſance, à quoi pourtant leur ignorance fait qu'ils ne prennent pas garde. Vous ſçavez que tandis que les Ecrivains du Parti mécontent ſe plaignent qu'il n'y a plus de Liberté en Angleterre, d'autres exagérent celle qui y regne, & en font de ſi grands éloges, qu'on croiroit que la forme du Gouvernement Anglois n'a rien à craindre des Viciſſitudes & des Révolutions auxquelles toutes les

institutions humaines sont sujettes.

La véritable Liberté, est ce qui exempte un Homme de la sujétion d'un autre, autant que l'ordre de la Société le permet. Elle ne donne pas à chaque Particulier le Privilége de ne faire que ce qui lui plaît, mais seulement de faire tout ce qui n'est pas contraire au Bien général. Comme elle tire toute sa force des Loix, où l'on peut les violer avec impunité, on ne peut pas dire qu'elle ait des fondemens bien assurés. Il n'est point d'atteintes qui ne les ébranlent. On ne s'apperçoit pas toujours de celles qui portent le coup fatal : ainsi cet Edifice construit avec tant d'art & de soins, s'écroule quelquefois au moment où l'on y pense le moins.

Si la Liberté consistoit dans la variété des Cultes Religieux, & dans une Licence effrénée de parler & d'écrire, on pourroit dire que les Anglois en jouissent aussi pleinement qu'acun peuple de la Terre en ait jamais joui. Mais peut-être que pour constituer la vraie & parfaite Liberté, il faut quelque chose de plus qu'un Son vuide, & que la Licence & de la Langue & de la Plume.

En effet, ceux qui seroient Esclaves & de l'ambition & de l'intérêt, pourroient-ils se dire libres ? Dès qu'on a échangé sa Liberté pour des richesses ou des honneurs, ne l'a-t-on pas véritablement alliénée, & n'est-ce pas ainsi que tous les Etats libres ont été assujétis ?

Ceux à qui une Nation confie le précieux dépôt de la Liberté, peuvent sacrifier l'intérêt Public à leur intérêt particulier, & comme ils ont le droit de faire des Loix, toutes celles qu'il leur plaît d'établir, sont autant de chaînes qui lient les mains de ceux qui leur ont confié la Suprême Puissance. Il ne faut pas moins qu'un effort général pour les rompre, & le Peuple peut se trouver tellement embarrassé, qu'il n'est plus en état de le tenter.

Je ne prétens pas insinuer par-là que les Anglois ayent rien perdu de cette même Liberté pour laquelle leurs Ancêtres ont tant combattu: je ne veux que vous faire sentir combien il est probable qu'ils ne la conserveront pas toujours. Le changement des Mœurs entraîne nécessairement celui du Gouvernement. L'opération de la Corruption est imper-

ceptible, mais l'effet n'en devient par-là que plus à craindre.

Les Anglois qui aiment à se comparer aux Romains, doivent songer qu'aussitôt que ces fiers Vainqueurs du Monde connurent la soif des Richesses, ils perdirent l'esprit Républicain, l'unique fondement de leur Puissance & de leur Liberté. Rien n'est si opposé à l'amour de la Patrie que l'intérêt particulier, & vous avez dû vous appercevoir que l'Esprit qui anime ici les différens Partis, est tout au moins suspect.

La Liberté ne peut subsister sans l'amour de la Patrie, & peut-être sans une espéce de Fanatisme qu'un concours de Causes Physiques & Morales rendroit aussi difficiles à déraciner chez de certains Peuples, qu'il le seroit de l'inspirer à d'autres. Les Romains, toujours occupés de la grandeur de leur Nation, se faisoient un devoir de sacrifier leurs intérêts personnels à celui de la République. Chez eux, l'avantage particulier résultoit de l'attachement de chacun à la cause commune. Un Bourgeois de Rome se croyoit fait pour commander aux Rois. Les Anglois sont un Peuple raisonnable & Commerçant, qui ne

cherche qu'à s'enrichir : ils n'ont pas ; pour préférer le Bien public à leur bien particulier, ce puissant Motif qui faisoit agir les Romains, ce desir de la gloire & cette ardeur Héroïque qui ont rendu ceux-ci les Maîtres du Monde. Les Romains ne sont devenus Commerçans que pour s'en assurer la Conquête ; les Anglois n'arment dans l'Europe que pour y étendre leur Commerce. Si l'intérêt Public leur fait prendre les armes contre leurs Voisins, les plus éclairés d'entre eux avouent qu'il est plus souvent le prétexte, que la cause de leurs Divisions Domestiques.

Voici la Peinture que fait des principaux Chefs du Parti opposé à la Cour, un des Auteurs qui passe pour connoître le mieux l'Etat présent de l'Angleterre ; *Malheureusement*, dit cet habile Politique, *il n'est que trop vrai que l'opposition au Ministére est fondée principalement, sinon uniquement sur l'avarice* *. *Ceux qui la soutiennent sont exclus des avantages qui résultent du pouvoir & des*

* *Multorum crudelitas & ambitio & luxuria ut paria pessimis audeat, fortunæ favore deficiuur. Eadem velle eos cognosces, da posse quantum volunt.* Sen.

Charges; & en cela consiste tout le Mystére de l'opposition quelqu'art que l'on employe à le déguiser. Si le Ministére pouvoit trouver les moyens de satisfaire les passions dominantes de ceux qui lui sont contraires, s'il pouvoit les rassasier d'Emplois & de Pensions, il lui seroit aisé de gouverner sans trouble, jusqu'à ce qu'il eût porté le pouvoir de son Maître au-dessus de celui de son Parti.

Quelle idée nous donne-t-on là, Monsieur de tant de Personnages illustres & qui paroissent si animés du zéle du bien public? Il y a toute apparence qu'elle est éxagérée par la Chaleur du mécontentement; mais on ne peut nier que tel qui a déclamé à la Chambre des Communes contre le Gouvernement, n'en ait fait l'apologie à celle des Pairs, dès qu'il a plû au Roi de l'y admettre. Ne soyons pas surpris de toutes ces variations & de toutes ces contradictions; selon les circonstances les Hommes changent de sentimens & de langage. Il ne faut pas même les soupçonner toujours de mauvaise foi. L'amour-propre fascine les yeux de la plûpart. Ils ne voyent réellement les objets, que comme ils sont intéressés à les voir. Il y a plus de

sottise que de malice dans les Hommes; ce n'est point la méchanceté, c'est la vanité qui est le principe de toutes leurs actions.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXVIII.

A Monsieur DE CREBILLON, *fils. Sur les eaux de Bath, la Compagnie qu'on y trouve, & la maniere d'y vivre.*

De Bath, &c.

MONSIEUR,

ENFIN j'ai satisfait une de mes grandes curiosités, & j'ai vu les Eaux de Bath. Je n'ai point été à celles de Scarborouh, de Tumbridge, ou d'Epsom, parce qu'elles ne sont plus à la mode, & que si l'on veut aller aux Eaux sans être malade, il faut du moins aller où l'on est sûr de trouver la meilleure Compagnie.

Bath à mon avis ne mérite pas moins l'attention d'un Etranger que les Villes d'Oxford & de Cambrige, qui en sont plus communément l'objet. Dans celles-ci que leurs Universités ont rendues si célebres, on peut faire connoissance avec des Sçavans du premier ordre; dans

celle où je suis à présent, on ne trouve pas un monde qui sçache si bien le Latin ou le Grec, mais on en trouve un autre avec lequel il est plus doux de vivre. Je veux parler de cette moitié de la Nation qui dans tous les Pays est la plus aimable. Bath est le lieu de l'Angleterre où le Sexe aujourd'hui se plaît le plus, & où par conséquent il songe le plus à plaire. Ceux qui croyent qu'il en est des Eaux de Bath comme de celles de Bourbon, où l'on ne trouve que des gens infirmes, Paralitiques, ou Valétudinaires, se trompent; au contraire, c'est ici le lieu de l'Angleterre où l'on se porte le mieux, & où l'on tire le meilleur parti de sa santé.

Je puis vous l'assurer, Monsieur, les Eaux de ce lieu si riant, méritent bien leur réputation. Un Mari se plaint-il de ce que sa Femme lui refuse depuis longtems un Héritier, les Médecins lui conseillent de l'envoyer à Bath, & bien-tôt elle éprouve l'efficacité des Eaux. Elles sont encore un remède sûr pour les Vapeurs des Belles; & ce qui surprendroit tout autre que vous, que rien ne peut étonner de leur part, c'est que la vertu de ces Eaux n'agit que sur le Sexe. Je

connois plusieurs sortes de Maladies qu'elles guérissent chez les Femmes, sans que les Hommes en reçoivent le même soulagement, comme la mélancholie, la Jauniſſe, la Conſomption même, quand le mal n'eſt pas invétéré.

La Compagnie que l'on trouve à ces Eaux eſt toujours de bonne humeur, & l'on demeure d'accord qu'elles tirent leur principale vertu de la gayeté qui y régne. Si un Etranger veut apprendre la Langue du Pays & connoître les Dames d'Angleterre, il doit venir paſſer ici quelque tems. Il n'eſt pas aiſé de les voir à Londres. Ce n'eſt pas que les Hommes y ſoient jaloux, c'eſt que les Femmes y ſont farouches & inacceſſibles; ici au contraire elles ſont du commerce le plus doux & le plus facile. Elles y mettent à profit toute la liberté de la Campagne, & toute la familiarité des Eaux. Vous, Monſieur, qui ſans avoir pris parmi nous le titre de Spectateur, en faites quelquefois les fonctions dans vos Ouvrages ingénieux, vous qui démêlez avec tant de fineſſe les plus petits ridicules de ce Sexe, en qui tout, juſqu'aux défauts, prend la forme des graces, je crois que vous vous amuſeriez

beaucoup de toutes les Scenes qui ſe paſſent aux Eaux de Bath, & que votre heureuſe imagination en ſçauroit bien tirer parti.

Lorſqu'une jeune Veuve ou une Douairiere ſurannée, veulent encenſer de nouveau les Autels de l'Hymen, c'eſt ici qu'elles viennent ſacrifier à ce Dieu; c'eſt ici que les Hommes à bonnes fortunes ſe rendent de tous côtés pour établir leur réputation. Enfin, c'eſt ici le lieu de la Grande-Bretagne où les Irlandois ſont les mieux reçus. Celui qui a fait parler de lui l'Automne aux Eaux de Bath, fait infailliblement du bruit l'Hyver ſuivant à Londres. Il excite la curioſité des Ducheſſes, & attire ſur lui les regards de toutes les Femmes de la Cour.

Il ſemble que l'air de cette Ville inſpire le gout du plaiſir, on lui ſacrifie juſqu'aux heures de ſolitude. On y lit nos Ouvrages nouveaux, & ſans vous faire de compliment, je n'en connois point que l'on y ait autant goutés que les vôtres. Tanſaï a fait & fera encore long-tems les délices des Eaux de Bath. Ce Livre eſt déſormais au rang de ceux dont la lecture fait partie du Régime que l'on y obſerve.

A Londres, c'eſt communément quelque choſe d'aſſez triſte qu'un cercle d'Angloiſes qui prennent leur Thé. Les Hommes les plus galans craignent de s'y préſenter. Elles y parlent peu, à moins que la Médiſance ne leur délie la Langue. A Bath au contraire les Tables de Thé ſont extrêmement gayes; auſſi celui qu'on y prend eſt-il différent de celui dont on uſe en Angleterre & dans le Pays de Galles. Le Thé ordinaire n'a aucune vertu ſur les eſprits; celui de Bath les éveille & donne de l'enjoûment aux plus triſtes. Il eſt fait avec de l'eau-de-vie d'Arac, du Citron & du Sucre. Le vin même ne communique pas plus de chaleur, & n'inſpire pas plus de gayeté. Auſſi les Dames à Bath en font grand uſage. C'eſt ce qu'elles appellent du Thé d'Arac, & que partout ailleurs on nomme de la *Ponche*. A Londres les Femmes, du moins celles qui veulent paſſer pour raiſonnables, ſont obligées de ſe contraindre, & ne peuvent gueres boire de liqueurs qu'en ſecret; ici les Eaux d'Anis, de Citron, des Barbades, &c. ſont partie de l'équipage de la Table de Thé. *

* Dans la Comédie de Congreve qui paſſe

Enfin autant les Hommes s'amusent aux courses de New-market, autant les Femmes de leur côté se plaisent aux Eaux de Bath. Elles sont en effet ici tout autres qu'elles ne sont à Londres, & ce qui produit en elles une différence si remarquable, c'est la gênante uniformité de leur vie ordinaire. Premierement comme Femmes elles se vengent ici par un mois de liberté & de divertissement, de la contrainte & de la tristesse où le joug de l'habitude les retient dans la Capitale le reste de l'année. Les Mœurs peuvent être différentes, mais le Sexe est par-tout le même; il aime à jouir de ses droits, & s'il en est dépouillé par l'injustice ou par le caprice des Hommes, par la Mode ou par les Préjugés, il employe tout ce qu'il a de ressource pour y rentrer dès qu'il en trouve les occasions: dans les Pays même où on les traite en Esclaves, elles trouvent les moyens de commander à leurs Maîtres.

Pour son Chef-d'œuvre, & qui peint le mieux les mœurs de son tems, THE WAY OF THE WORLD, Mirabell déclare à Mademoiselle Milleamant comme un des articles à signer avant le Contrat de Mariage, qu'il faut qu'elle banniſſe de sa Table de Thé toute Eau d'Anis, de Citron, de Cinnamom, des Barbades, &c.

Secondement;

Secondement, celles de ce Pays-ci ont une raiſon de plus pour aimer à faire uſage de leur liberté; c'eſt d'être nées ſous un Gouvernement qui en inſpire l'eſprit. D'ailleurs leur tempérament mélancholique, qui ſouvent les éloigne du plaiſir, doit le leur rendre plus ſenſible quand elles veulent s'y livrer. Une Coquette s'y abandonne ſans réflexion toutes les fois qu'il ſe préſente, ce qui fait peut-être qu'elle le goute moins. Pour une Angloiſe c'eſt une affaire capitale & raiſonnée. Une partie de Bath eſt peut-être le fruit de ſix mois de méditation & d'intrigues: il a fallu faire la Malade, gagner les Domeſtiques, corrompre le Médecin, preſſer une Tante, tromper un Mari, en un mot recourir à toute ſorte d'artifices pour y réuſſir. On cherche à ſe payer de toutes les peines qu'on a priſes. Le plaiſir eſt d'autant plus attrayant pour les Angloiſes, qu'il leur eſt moins familier & leur coûte davantage. Les Mélancholiques ſentent plus vivement la joye que ceux à qui elle eſt habituelle.

Au reſte les Eaux de Bath joignent à toutes les vertus dont je vous ai parlé, celles des Eaux de Léthé. Pour peu

qu'une Femme en boive, elle perd le ſouvenir de tout ce qui lui eſt arrivé dans ce ſéjour d'enchantemens. Vainement à Londres un jeune Renaud croit reconnoître l'amoureuſe Armide dont il a adoré les charmes, il n'y retrouve plus qu'un Dragon de vertu dont le ſeul regard fait trembler le Chevalier le plus audacieux. J'ai oui dire que les Eaux d'Aix-la-Chapelle avoient à peu près toutes les mêmes vertus : je laiſſe aux Naturaliſtes à examiner ce fait, & à nous en apprendre la véritable cauſe.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXIX.

*A Monsieur H*** Conversation avec un Pair d'Angleterre. Que dans les débats du Parlement on songe souvent plus à faire du bruit qu'à servir la Patrie.*

De Northampton, &c.

MONSIEUR,

UN mot suffit au Sage pour entendre ; un mot suffit à celui qui ne l'est pas pour se trahir. Cette Réflexion Morale sent le début de l'Apologue, & vous vous attendez peut-être que je vais vous en envoyer un que vous puissiez mettre en Vers, & que vous ne manqueriez pas d'embellir par les graces de votre imagination. Mais ce n'est point une Fable que je vais vous conter, c'est un Fait d'où il résulte que la plûpart de ces Hommes qui nous paroissent si grands à l'aide de tout l'artifice qu'ils employent pour nous en imposer, redeviennent bien petits quand ils se laissent voir dans leur simple naturel. C'est alors

que dans le Citoyen zèlé pour le bien Public, on ne trouve plus qu'un esprit ambitieux ou turbulent, & que celui que l'on croyoit l'ami de la Patrie ne paroît plus que l'ennemi du Ministre.

Je soupai hier avec un Membre du Parlement extrêmement célebre par son amour pour la liberté, ou du moins par son opposition à la Cour; car il faut prendre garde de s'y tromper, on prend souvent ici l'un pour l'autre. Le Pair du Royaume dont je vais vous parler, a la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit: il est un de ceux qui ont le plus de crédit à la Chambre Haute. Il est ami de Mylord B***; M. Pope en fait l'éloge dans ses Ouvrages; en un mot rien ne lui manque pour fixer sur lui l'attention du Public, & pour exciter la curiosité d'un Etranger. A ces titres il méritoit toute la mienne, & je fus très-aise de me trouver à portée d'avoir un tête à tête avec un homme d'une si grande réputation.

Je fis long-tems tout ce que je pus pour avoir une conversation suivie avec cet illustre Défenseur des libertés de l'Angleterre, & toujours inutilement; tantôt il me parla de la beauté des Vers

de M. Pope, & tantôt des voyages du Chevalier Ogletorpe : il m'entretint auſſi de l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin, & de celle de la Chine du P. Du Halde. Je fus même ſurpris je l'avoue, de le trouver aſſez au fait de notre Littérature Françoiſe, pour ſçavoir à quoi s'en tenir ſur le mérite de certaines Feuilles Périodiques qui paroiſſent toutes les ſemaines à Paris, *& qui ont moins l'air de Critiques propres à éclairer l'eſprit & perfectionner le goût, que de Satires uniquement deſtinées à entretenir la malignité des Sots.* Ce ſont ſes propres expreſſions ; mais outre qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau, je voulois le faire parler ſur des matieres d'une toute autre importance. Je lui demandai s'il ne ſe rendroit pas à Londres pour l'ouverture de la Séance prochaine du Parlement. » Oui, » Monſieur, me dit-il, c'eſt mon devoir, » & je le remplirai ; mais je n'y ai plus de » plaiſir. » Comment, Mylord, repris-je, vous n'y avez plus de plaiſir ! Et pourquoi ? » *C'eſt*, me répondit-il, *que* » *je ne m'échauffe plus.* J'approche de mes » ſoixante ans, & toute ma chaleur eſt » paſſée. J'ai vû un tems où plus jeune » & le ſang bouillant dans mes veines,

» je faisois du bruit dans la Chambre.
» J'aurois parlé deux heures de suite sans
» perdre haleine ; & si mon avis étoit
» contredit, Dieu sçait comme je le sou-
» tenois. Mais aujourd'hui ce n'est plus
» cela, je ne puis pas même élever assez
» ma voix pour me faire entendre. De
» nouveaux venus m'ont éclipsé ; je ne
» brille plus. Je dis mon avis, & puis
» c'est tout. Il m'est cruel d'en être ré-
» duit-là après avoir joué si long-tems
» un rolle différent. Vous ne sçauriez
» vous imaginer le plaisir qu'il y a à
» parler quand l'esprit de parti & la cha-
» leur de la dispute vous emportent ;
» quand vous êtes sûr que le rapport de
» ce que vous aurez dit à la Chambre
» troublera la digestion du Ministre, &
» inquiétera le Roi à son souper. Ah,
» Monsieur, voilà les prérogatives que
» nous avons nous autres Seigneurs An-
» glois, & que les vôtres ne connoissent
» pas. . . . Mais c'est une satisfaction que
» je ne goute plus, & que je regrette
» tous les jours. Que Mylord C***
» est heureux ! quoiqu'il soit de mon
» âge, il n'est point d'affaires importan-
» tes sur lesquelles il ne parle encore le
» premier, le plus haut & le dernier. Il

» n'a rien perdu du feu de sa jeunesse. » Pour moi encore un coup *je ne m'é-* » *chauffe plus !* »

Il accompagna ces derniers mots d'un profond soupir, & ce fut-là, Monsieur, sans que j'aye altéré en rien la vérité, ce que la conversation de ce Membre du Parlement eut pour moi de plus curieux & de plus instructif. Il n'y fut pas même question de l'amour de la Patrie; & la liberté de parler fut moins envisagée comme une voye de procurer le bien de la Nation, que comme un moyen de mortifier le Ministre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XC.

A Monsieur l'Abbé d'Olivet. Révolutions dans l'Empire des Lettres. Caractere de Rousseau. Décadence des Auteurs François. Dispute sur les Anciens & les Modernes. Le bel esprit trop estimé, le bon sens trop négligé. Jugement sur plusieurs Auteurs, &c.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Ouvrages de génie donnent autant de réputation à une Nation que ses Conquêtes : ces especes de Triomphes dans les Lettres ne l'honorent pas moins que ses Triomphes dans les Armes. La Postérité place au même rang le Héros, & celui qui le chante.

Les grands Hommes, que le Siécle de Louis XIV. a produits dans l'un & l'autre genre, ont également excité la jalousie de nos Voisins. Ceux à qui la gloire de la France porte le plus d'ombrage, les Anglois n'ont pas fait moins

d'efforts pour lui disputer la prééminence dans la République des Lettres, que pour s'opposer à l'aggrandissement de sa Puissance dans l'Europe.

Il est sûr que de leur côté ils ont beaucoup contribué à l'avancement de la Philosophie ; mais peut-être ont-ils tort de penser, que *dans l'Eloquence, comme dans la Poësie, dans l'Histoire même, & dans les autres genres de Littérature, aucun Peuple Ancien ou Moderne ne les a surpassés :* du moins ce sont ces prétentions qu'il ne leur est pas aisé de justifier.

L'Empire des Lettres a ses révolutions comme les autres Empires : il a passé dans ces derniers tems des Italiens aux François. Aujourd'hui les Anglois travaillent avec ardeur à nous en déposséder ; & j'ai regret que nous ne fassions pas, pour nous y soutenir, autant d'efforts que nos Voisins en font pour s'en rendre les Maîtres.

Si la gloire du Parnasse François n'est pas entiérement éclipsée, elle s'obscurcit de jour en jour. Sous un nouvel Auguste nous n'avons plus de Virgile. Tandis qu'un Roi, l'amour de ses Peuples, à la tête de ses Armées, étonne toute l'Eu-

rope par la rapidité de ſes Conquêtes ; nos Muſes dégénérées ont tenté vainement de les célébrer : elles n'ont encore ſçû bien exprimer que l'impuiſſance de leur zèle. Des Princes qui ſoutiennent dignement tout l'éclat des plus grands noms à la guerre, ont beau ſignaler leur valeur, ils ne reçoivent plus de Couronnes que des mains de la Victoire.

Rouſſeau avoit montré à nos Poëtes où ſe cueillent ſur le Parnaſſe ces Lauriers, qui immortaliſent également & celui qui les donne, & celui qui les reçoit. Soit qu'ils n'aient pas eu aſſez de force pour ſe ſoutenir dans la route qu'il leur avoit tracée, ou qu'ils aient eu le malheur de prendre des ſentiers qui les ont égarés, ils n'en ont rapporté qu'une moiſſon de Fleurs paſſageres. A des Faits immortels, ils n'ont élevé que des Monumens d'un jour.

Dans les Ouvrages d'un autre genre nous ne ſommes pas plus heureux : toutes les fois qu'il m'eſt arrivé de faire un tour chez les Libraires François qui ſont ici établis, j'ai toujours été fâché de les trouver ſi bien fournis de tant de Livres nouveaux qui s'impriment journellement à Paris, & qui deshonorent

notre Nation aux yeux des Etrangers.

Aujourd'hui grands dans les petites choſes, & petits dans les grandes, Philoſophes dans les bagatelles, & frivoles dans la Philoſophie : au lieu de travailler à l'avancement des connoiſſances humaines & à la perfection des Arts, nous ne ſongeons qu'à ſatisfaire le gout qu'on a dans ce Siécle pour toutes les choſes ſuperficielles.

Il n'eſt que trop vrai, Monſieur, que le Sçavoir eſt totalement négligé parmi nous ; c'eſt à ceux, qui, comme vous, occupent les premiers rangs dans la Littérature, à s'en plaindre. Les Chaires que le Reſtaurateur des Lettres en France * a fondées au Collége Royal, pour y perpétuer l'étude & le gout des Langues Sçavantes, ne ſont plus guéres fréquentées que par des Prêtres Hibernois.

De quelques dons que la Nature nous ait comblés, nous avons beſoin de Modéles pour nous former ; celui qui eſt obligé de tirer tout de ſon fonds, ne produit jamais rien de grand. Corneille lui même n'a commencé à s'élever que par le Cid. Les Ouvrages des Anciens

* François I.

étoient familiers aux bons Ecrivains du Siécle de Louis XIV. Ce n'eſt qu'en les imitant qu'ils ſont parvenus à les égaler : c'eſt d'Euripide que Racine a appris à émouvoir les Paſſions.

Différens Auteurs, ſuivant leurs intérêts peut-être plutôt que leurs lumiéres, ont depuis prétendu que les progrès que les Sciences ont faits parmi nous, nous diſpenſent déſormais d'aller aux Ecoles de Rome & de la Gréce. Ils ſentoient qu'ils ne pourroient avoir de réputation dans leur Siécle, qu'autant qu'ils réuſſiroient à faire tomber celle des Anciens. Il étoit plus aiſé de décrier le mérite de leurs Ouvrages, que d'y atteindre: ainſi, ne pouvant imiter leur ſimplicité, ils ont voulu la faire paſſer pour groſſiéreté.

Comme cette prétention, quoique fauſſe, favoriſoit deux Vices qui ſont naturels à tous les Hommes, la Vanité & la Pareſſe, ces nouveaux Docteurs firent bien-tôt de nombreux Proſélites : ceux que l'on appelle *Beaux-Eſprits*, c'eſt-à-dire, les Ecrivains ignorans & ſuperficiels, ſe firent un devoir de répandre des Principes qui étoient ſi fort de leur gout. Enfin, toute la Génération préſente pa-

roît les avoir adoptés ; & vous en voyez les triſtes effets. Dans les Sciences, comme dans la Morale, le moindre relâchement a des ſuites dangereuſes : il ne faut peut-être pas moins d'efforts pour ſe ſoutenir dans la perfection, que pour y atteindre.

Notre Siécle, dans les différentes Productions de l'Eſprit, eſt déja tellement inférieur à celui qui l'a précédé, que ſur ce ſujet les Plaintes ſont générales. Mais autant je les trouve bien fondées, autant il me paroît ridicule de s'en prendre au peu de Protection, que, ſelon quelques gens, l'on accorde ici aux Lettres. Je ne crains pas d'avancer au contraire, que la France eſt encore le Pays où les Sciences reçoivent le plus d'encouragement de la part du Gouvernement : en Angleterre, les Particuliers accueillent & favoriſent ceux qui les cultivent ; mais le Miniſtère public, dont l'influence eſt toujours plus puiſſante, ne contribue que foiblement à leur avancement.

On cherche également à nous en impoſer, & ſur ce qui regarde nos Voiſins, & ſur ce qui ſe pratique parmi nous. Cependant, ceux qui ont recours

à de pareils artifices, s'abuſent eux-mêmes en croyant abuſer le Public : on s'apperçoit que ces excuſes frivoles ne ſont que l'effet de leur mauvaiſe foi, qui les empêche de convenir de leur ignorance ou de leurs défauts.

M. De la Motte a oſé prononcer ſur Homere, dont il avoue qu'il n'entendoit pas la Langue : ſans le condamner, on peut aſſurer que ceux qui ſuivent ſon exemple, n'ont pas les mêmes avantages que lui, pour ſe paſſer d'une Science qu'ils ne mépriſent que parce qu'elle leur manque.

Bayle, avec trop de ſévérité peut-être, prétend que quiconque ne ſçait pas le Grec, ne peut pas ſe dire Homme de Lettres. Aujourd'hui, parmi ceux qui oſent en uſurper le nom, combien à peine entendent le Latin ! Un Roman, la plus mépriſable Brochure, paroiſſent à ceux qui en ſont les Auteurs, des titres ſuffiſans pour y prétendre.

Ainſi, de ce grand nombre d'Ecrivains que nous avons aujourd'hui, les uns ſe laiſſent entraîner par le Torrent, les autres ne ſont que ſe livrer à leur pareſſe ; & l'on ne voit plus paroître en France que des Ouvrages frivoles ; par-

ce que ce ſont ceux qui ſont les plus à la mode, & où il eſt le plus aiſé de réuſſir. En tout ce qui s'y fait aujourd'hui, on négliſe entiérement le ſolide, on ne cherche que l'agrément. Comme on ne bâtit plus que pour ſoi, & point du tout pour ſes Deſcendans, dans les Ouvrages d'eſprit on ne ſonge plus à la Poſtérité, on n'écrit que pour ſon Siécle. Tel étoit né avec des Talens qu'il pouvoit rendre utiles à la Société, qui paſſe ſa vie à faire des miſérables Romans.

Ceux qui ſe permettent un ſi mauvais uſage des dons qu'ils ont reçus de la Nature ne s'apperçoivent pas du tort qu'ils ſe font à eux-mêmes. Ils obtiennent à la vérité une réputation momentanée, mais ils ne peuvent parvenir à aucune conſidération réelle. * Les Ecrivains dont les Ouvrages ſont marqués au ſceau de l'utilité publique, ſont les ſeuls qui aient le droit d'y prétendre.

La réputation de *Bel-eſprit* dont on eſt ſi jaloux, & que l'on obtient à ſi peu de frais, eſt l'unique cauſe de tous ces

* *Vera gloria radices agit, atque etiam propagatur: ficta omnia celeriter tanquam floſculi decidunt, nec ſimulatum poteſt quidquam eſſe diuturnum*

écarts : comme ce ſont les Femmes qui la donnent, on n'écrit que pour leur plaire. Il n'eſt pas étonnant que tant de gens dans le monde faſſent un ſi grand cas de tous ces Ecrits ſuperficiels ; ce ſont ceux qui ſont le plus à leur portée. Les eſprits frivoles qui ne ſont point affectés du bon ſens des Anciens, mépriſent ce qu'ils n'ont pas. C'eſt un parti que notre amour propre prend volontiers pour n'être pas humilié de ce que la nature nous a refuſé.

On compte faire grace aux Ecrivains de l'Antiquité en leur accordant un *gros Sens commun ;* car voilà l'unique mérite que les Partiſans de la Littérature Moderne ne leur diſputent pas. La plûpart ne ſentent pas même quel eſt le prix de ce qu'ils leur accordent : Le langage ordinaire de ceux qui ſont dépourvûs de jugement, eſt de dire que tout le monde en a. On ne craint pas d'avancer que Deſpréaux n'étoit point un Homme d'eſprit ; le célebre Rouſſeau tient, dit-on, lui-même au Siécle paſſé, il n'en a que fort peu. On ne compte plus aujourd'hui les fonds pour rien, on ne s'attache qu'aux tournures, on ne veut plus que des penſées fines. Dans beaucoup d'Ouvrages

vrages un Auteur ne fait que suivre une jolie idée & la revêtir de petits mots familiers qu'il a ramassés dans la Société où il vit, & dans ce que lui dicte sa mémoire il croit travailler d'imagination.

Il est une voye bien simple d'en venir à une décision qui ne seroit peut-être pas favorable aux Partisans du goût qui regne à present. Les Traductions sont la pierre de Touche de l'esprit. Ce qui en est véritablement dans une Langue en est également dans une autre. Le véritable Esprit est comme le Mercure qui prend des formes différentes, mais ne peut se perdre par quelque opération que ce soit. Les *Concetti* des Italiens rendus en Anglois, sont ce qu'on appelle ici *Non-Sense*. *

Les Ouvrages des Anciens ont toujours subi cette épreuve, sans rien perdre de leur valeur intrinseque. Homere en quelque Langue qu'on le lise, est le plus grand des Poëtes. Dom-Quichote même n'a pas moins réussi en François qu'en Espagnol. Moliere conserve en Italien & en Anglois ses véritables beautés : Comme il a peint la Nature, on reconnoît toujours la vérité & la justesse

*Non-Sense, chose qui n'a point de Sens.

de ſes Portraits, dans tous ceux qui ont l'art de les rendre. Toute Traduction eſt une copie; mais pour bien copier, il faut être capable de peindre.

Lorſque l'on vient à traduire en Anglois ceux de nos jolis Ouvrages Modernes qui ont le plus de réputation, on trouve qu'ils ne ſont qu'un tiſſu de riens agréablement exprimés: toutes ces penſées ſi fines s'évanouiſſent en décompoſant les mots dont elles ſont revêtues. L'Eſprit qui en fait le mérite eſt d'une nature ſi légére qu'il s'évapore d'abord au creuſet. Comme ce qu'il a d'éblouiſſant il ne le doit qu'à la tournure, il ne peut le conſerver dans une autre Langue, où l'on ne trouve pas des équivalens pour toutes ces jolies Phraſes qui tiennent lieu de penſées.

C'eſt à cette épreuve que l'on reconnoît quel eſt en effet le mérite de chaque Auteur. Le véritable eſprit eſt le même dans toutes les Nations & dans tous les tems. Nous liſons Phedre avec plaiſir. Les Fables de la Fontaine auroient réuſſi à Athènes. La Poſtérité qui dans deux mille ans ne connoîtroit de Corneille que ſes Ouvrages traduits dans une Langue qui ſe parleroit alors, ne pour-

roit deviner ni de quelle Nation il a été, ni dans quel Siécle il a vécu. Tout admirable qu'eſt Racine, on s'apperçoit qu'il eſt François. D'autres, indépendamment du caractere National, ont encore celui de leur Siécle : d'autres enfin n'ont que l'eſprit de l'année où ils ont écrit. C'eſt celui de beaucoup de nos Auteurs Modernes. On pourroit aller plus loin, & dire que le Bel-Eſprit qui depuis peu eſt ſi fort en honneur, n'eſt à proprement parler que l'eſprit du jour. Auſſi ne produit-il gueres que des Ouvrages *Ephémères*. *

Tout ce qui eſt purement de mode, éprouve ſon inconſtance ; pluſieurs Livres après avoir fait beaucoup de bruit dans leur naiſſance, tombent dans le mépris, ou du moins dans l'oubli. Comme ils tirent leur principal mérite d'un Jargon différent du langage ordinaire, & d'une conformité au ton de plaiſanterie qui eſt en vogue, ils ſont entraînés avec le tourbillon des ridicules & des extravagances de leur tems qui eſt obligé de faire place à d'autres plus puiſſans par leur nouveauté. Ces Révolutions de folies ſont auſſi promptes que fréquentes

* *Ephémère*, qui ne dure qu'un jour.

dans notre Nation. Ainsi l'esprit de cette année ne sera point de l'esprit l'année prochaine. Lorsqu'un jour dans ceux de nos Romans, qui ne peignent pas moins le langage que les Mœurs de notre tems, on lira qu'*on ne doit pas blâmer une Femme qui a une* AFFAIRE, *parce qu'il n'y en a point qui n'en ait ;* il y a grande apparence qu'on n'entendra pas ce que l'Auteur a voulu dire, & tant mieux pour l'honneur de notre Siécle !

Il est vrai que parmi ces Productions qui passent pour ingénieuses, quelques-unes ressemblent en effet si fort à celles de l'Esprit qu'on est en quelque façon excusable de s'y tromper pendant quelque-temps. Dans ce Siécle où la Physique a fait plus de progrès que les Talens, nous sommes parvenus à contrefaire l'Esprit aussi parfaitement que le Diamant : nous imitons également bien l'éclat de l'un & de l'autre. La Solidité est la seule qualité que nous ne pouvons donner à tous ces Essais où nous voulons faire passer l'Art pour la Nature. Ainsi nous pouvons les multiplier à l'infini sans devenir plus riches. C'est par une indigence réelle que tant d'Auteurs affectent cet Esprit à la mode. On a des Recettes sûres

pour en faire ; on en a même depuis peu imprimé le Secret. *Il ne faut pour cela que réunir des choſes éloignées, ou diviſer celles qui paroiſſent ſe joindre, ou les oppoſer l'une à l'autre,* * & ſur-tout donner beaucoup dans l'Anthitèſe, c'eſt de toutes les Figures de Rhétorique celle qui a le plus de brillant & qui coûte le moins à mette en œuvre. Dire les choſes autrement qu'on ne les a dites, vouloir donner un air neuf à des penſées uſées & triviales, exprimer ſinguliérement des idées ordinaires, préſenter ridiculement des Lieux communs, & toujours affecter autant d'ordre dans les mots que de déſordre dans les penſées, *c'eſt faire ſupérieurement du Bel-Eſprit.* Un Ecrivain judicieux en a fait la Remarque : *Nous ne voyons plus dans la République des Lettres que des Ouvrages de Piéces rapportées, & qui ne ſont point faites pour aller enſemble* * *.

Dans le Style d'aujourd'hui toujours ſerré, c'eſt-à-dire découſu, on ne connoît plus ni nombre ni meſure. Tout y eſt tranché ; on veut être Laconique, on n'eſt que dur. On donne un air ſen-

* Diſſertation ſur l'ESPRIT.
** Eſſai ſur le BEAU.

tentieux aux Reflexions les plus communes. On ne ſçait plus ce que c'eſt que ces liaiſons & ces Tranſitions dont l'art ſuppoſe autant d'ordre dans les idées, que d'adreſſe dans la maniere de les préparer. Auſſi eſt ce une partie que les Regles & l'Eſprit même ne peuvent donner : elle eſt l'effet du jugement & du gout.

Il faut pourtant avouer que nous avons encore beaucoup d'Auteurs qui s'attachent à une maniere d'écrire plus liée & plus naturelle. Parmi les Ouvrages de pur agrément, le *Siége de Calais* eſt un de ceux où ce mérite eſt le plus remarquable. Quel gré ne doit-on pas ſçavoir à celui qui en eſt l'Auteur d'avoir eu la ſageſſe de préférer au ſtyle *Brillanté* qui eſt ſi fort à la mode, l'élégance & la ſimplicité des Ecrivains du Siécle de Louis XIV !

M. Locke fait conſiſter l'eſprit dans un aſſemblage heureux d'idées qui ont quelque reſſemblance ou quelque rapport. C'eſt de-là en effet que réſultent cette belle ſimplicité & cette façon naturelle d'écrire que nous admirons dans les Anciens, & dont perſonne ne s'écarte, que ceux qui n'ont pas aſſez de

force de génie pour faire briller une penſée par ſes vrais rapports. Les Auteurs Grecs & Romains, excitent quelquefois notre admiration par l'art avec lequel ils rapprochent les idées les plus éloignées; ceux de nos jours ne cherchent à étonner que par l'union de celles qui ſont contradictoires. Dans les Ecrits de toute eſpece comme en tout genre de Deſſein, on ſe plaît aujourd'hui à marier les choſes d'une nature oppoſée. Je ne ſçais ſi ce mauvais gout a paſſé de France en Angleterre, ou d'Angleterre en France. Mais M. Pope lui-même n'en eſt pas exempt. Lorſque dans la Deſcription d Hamptoncourt, il s'exprima à peu près ainſi, en parlant à la Reine Anne:

Dans ce Palais ſuperbe où votre Majeſté
Prend quelquefois Conſeil .... & quelquefois du Thé *.

S'il n'a voulu que ſurprendre, il a atteint à ſon but; s'il a cru trouver du plaiſant, je doute qu'il y ait réuſſi.

* *Here Thou great Anna! Whom three realms obey.*
Doſt ſometimes counſel take .... and ſometimes Tea.
THE RAPE OF THE LOCK, *Canto* III.

A l'exemple des Femmes qui aujourd'hui plus parées sans être plus riches, mêlent le Stràss * à leurs Diamans, ceux même de nos Auteurs qui connoissent le mieux la valeur de cet Esprit contrefait, ne laissent pas de l'employer dans leurs Ouvrages pour éblouir davantage le commun de leurs Lecteurs. Voilà tout ce qu'a produit l'ambition de la parure. On ne s'occupe pas à amasser de vrayes richesses en ce genre, parce qu'on est sûr de briller avec les fausses. Nous nous contentons d'employer des Diamans de notre fabrique; & par-là, malgré tout cet étalage pompeux de nos Ecrits, nous ne laisserons rien à nos Neveux. Ce seront pour eux des effets de nulle valeur, parce qu'ils n'y trouveront aucune solidité.

Les Ouvrages des Anciens sont des Mines où nos Peres se sont enrichis, & que malheureusement nous avons abandonnées. Quelques trésors qu'ils y ayent découverts, ils ne les ont pas épuisées, ou plutôt c'est un fonds dont nous-mêmes nous pourrions en tirer d'autres, si

* On appelle Stràss les Pierres qui imitent les Diamans, c'est le nom de l'Ingénieux Ouvrier qui est parvenu à les contrefaire le mieux.

nous

nous nous appliquions à les faire valoir. Les Penſées d'Horace ou de Juvénal ne paroîtront point en François des beautés empruntées, quand ainſi que Malherbe & Deſpréaux, on aura l'art de ſe les rendre propres par le travail. Celui qui étudiera les Auteurs de l'Antiquité y peut découvrir de nouveaux germes d'idées, dont ſouvent on eſt ſuſceptible; mais que peut-être ne trouveroit-on pas de ſoi-même, & qu'il eſt impoſſible d'appercevoir, ſi l'on ne s'entretient dans l'habitude de penſer ſolidement. La Lecture des bons Ouvrages eſt la véritable culture de l'Eſprit; elle échauffe l'imagination & la rend capable de produire. *L'Eſſai ſur l'Entendement Humain.* de M. Loke, n'eſt que le développement d'un de ces germes * dont ceux qui depuis deux mille ans ont enſeigné la Philoſophie d'Ariſtote, n'avoient appercu ni le principe ni les conſéquences.

Nos jeunes gens en ſe familiariſant davantage avec le bon ſens des Anciens, s'accoutumeroient à préférer le bon eſprit qui les touche ſi peu, & dont la raiſon eſt la baſe, au bel eſprit dont ils ſont

* *Nihil eſt in intellectu humano, quod non priùs fuerit in ſenſu.*

ſi grand cas, & qui n'eſt fondé que ſur le caprice ; celui-ci même a ſon mérite, mais du ſecond genre ſeulement parce qu'il n'eſt que de convention ; l'autre par ſa nature en a un auſſi réel qu'invariable. Ils ſentiroient que comme le vrai doit toujours régner dans le premier, le ſecond même n'eſt rien s'il eſt deſtitué du vrai-ſemblable. Les Productions les plus extravagantes doivent encore avoir une ſuite & un accord, & dans leurs bizarreries même une ſorte d'harmonie qui les rapproche de la vérité.

La Plaiſanterie eſt un des objets où l'eſprit s'applique le plus & ſe fait le mieux ſentir ; toutes les fois qu'elle regarde l'humanité en général, c'eſt-à-dire, les vices, les défauts, & les ridicules du genre humain ; l'eſprit ainſi employé eſt ſûr de plaire dans tous les tems, & ſera du gout de tous les hommes, c'eſt le bon eſprit. L'*Avare* de Plaute fait encore rire ſur notre Théâtre ; la Poſtérité ne jugera pas autrement que nous du *Miſantrope* de Moliere. Mais lorſque la Plaiſanterie porte uniquement ſur les Mœurs de quelques Sociétés particulieres, & ſur les manieres de quelques perſonnes ; lorſque l'on fait

desLivres entiers sur des Minuties dont un trait seul peut faire sentir tout le ridicule, l'esprit devient frivole par les objets où il s'exerce : tel est celui du Siécle.

Dans chaque caractere que Moliere a traité, on reconnoît tous ceux qui sont sujets au défaut qu'il y peint. Au lieu de ces peintures générales, on ne nous donne presque plus aujourd'hui que des Portraits particuliers : peut-être faut-il autant de combinaisons d'idées pour faire celui d'une *Caillette*, que pour peindre le Misantrope. Mais le caractere de l'un étant un défaut dans l'humanité, & l'autre n'étant qu'un ridicule de Societé, tout l'esprit employé à représenter la *Caillette*, aux yeux des gens raisonnables, est de l'esprit perdu. Quelqu'étendu que puisse être celui qu'un homme a reçu de la Nature, on ne peut en juger que par l'usage qu'il en fait.

Dans la conversation quiconque sacrifie continuellement le solide à l'agréable, n'a qu'un esprit futile ; celui qui ne fait qu'éguiser des Epigrammes ; n'est souvent que méchant. On ne fait pas toujours ces distinctions dans le

monde, peut-être par l'intérêt qu'a chacun à n'être pas si difficile. On y prend vivacité pour imagination, & jargon pour esprit. La nature du véritable consiste dans une conception facile des idées, & dans une maniere heureuse de les rendre. Dans les Ecrits comme dans la Conversation, celui qui affecte continuellement d'en avoir, étonne toujours plus qu'il ne plaît. On lit une fois l'ouvrage, à la seconde, il fatigue. On écoute un homme qui parle d'une façon si différente des autres, mais il est plus souvent le centre d'un cercle, que l'objet de l'estime de ceux qui le composent.

On réussit bien dans l'un & dans l'autre genre quand on s'occupe moins à faire paroître son esprit qu'à en donner aux autres, c'est-à-dire, quand on parle & qu'on écrit de façon que celui qui vous lit ou vous écoute, prévient vos pensées, & croit se souvenir de ce que vous lui apprenez. Il est des hommes à qui l'on n'apprend rien, mais à qui l'on donne lieu de penser; c'est toujours un service que vous leur rendez, & dont ils sont reconnoissans. Ils se plaisent à suivre une génération d'idées dont vous

leur offrez le germe ; ils vous tiennent compte des découvertes que vous leur faites faire ; & l'épreuve heureuse qu'ils font de leurs forces, tourne à l'avantage de celui qui y a donné lieu : Ils ne peuvent se féliciter de penser comme vous, sans vous sçavoir bon gré de penser comme eux. Le contentement qu'ils en reçoivent est le motif de leur approbation, & la mesure de leur estime & de votre mérite réel.

En effet la vérité & la raison sont communes à un chacun, & ne sont pas plus à celui qui les a dites le premier, qu'à celui qui les a dites mille ans après, non plus à l'Auteur qui écrit qu'au Lecteur intelligent à qui il les expose. *Ce n'est non plus selon Platon, que selon moi*, dit Montagne, *puisque lui & moi nous voyons & entendons de même* ; ce n'est non plus selon l'Auteur qui compose un Ouvrage, que selon le Lecteur qui le juge ; puisque tous deux se rencontrent.

Mais si la vérité est à tout le monde ; la façon de l'énoncer est ce qui nous appartient à chacun en particulier, c'est ce qui fait le caractere distinctif, & ce qui constitue le tour d'esprit différent de

chaque Auteur. L'un pour nous perſuader employe la force du raiſonnement ; l'autre ſe ſert du charme des images, celui-ci de l'expreſſion du ſentiment. Les Bourdaloues, les Boſſuets, les Maſſillons, par différentes voyes arrivent au même but. La plûpart de ceux qui ſe regardent aujourd'hui comme leurs Succeſſeurs, n'ont aucun caractere qui leur ſoit propre ; ils ſuivent le mauvais gout du Siécle, ils cherchent plus à amuſer leurs Auditeurs, qu'à les rendre meilleurs. Au lieu de lancer les foudres de l'éloquence contre les vices, ils ne font que décocher les traits de l'épigramme contre les ridicules. Souvent même ſans égard pour leur miniſtere, pour le lieu où ils parlent, & pour les Matieres qu'ils y traitent, ils débitent leur Morale en Madrigaux, qui ne paroîtroient jamais auſſi ingénieux à l'Opéra, qu'ils ſont indécens en Chaire, & qui néanmoins leur attirent le ſuffrage des Femmes qui courent en foule à leurs Sermons. Toujours plus occupés des mots que des choſes, & d'eux-mêmes que de leurs ſujets, ils font dire d'eux que s'ils ne perſuadent pas, on a du moins du plaiſir à les en-

tendre ; & de leurs Auditeurs, qu'ils font trop de cas de l'esprit, & trop peu du bon sens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XCI.

A Monsieur le Président DE MONTESQUIEU. *Sur la vraye liberté. En quoi elle consiste, & ce qui constitue le vrai bonheur d'une Nation. Que les Peuples sont plus heureux dans une grande Monarchie que dans un petit Etat. Que le Despotisme Tirannique des Princes de l'Orient n'est pas à craindre en Europe.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CEUX qui ne cherchent dans les Sciences que de quoi amuser leur esprit, y trouvent rarement de quoi éclairer leur raison. Ils deviennent plus sçavans sans devenir plus utiles à leurs Concitoyens. Ils n'apperçoivent pas le Philosophe dans le Poëte, & le Politique dans l'Historien. Ils ne discernent pas dans les Annales d'une Nation le rapport de ses Mœurs & de son Gou-

vernement, la partie qui peut le plus servir à notre instruction.

Ceux qui réfléchissent davantage ne chargent leur mémoire des faits, qu'après en avoir examiné l'enchaînement : ils comparent leur Siécle à ceux qui l'ont précédé : ils observent combien les Loix rendent différens les uns des autres, ces Hommes que la Nature produit à peu près les mêmes dans tous les Pays & dans tous les Tems. Quelquefois aussi ils voyent différens Principes produire les mêmes Effets ; l'Honneur, c'est-à-dire, l'Amour propre bien dirigé fait faire aux uns ce qu'a fait faire à d'autres l'amour de la patrie,

Voilà, Monsieur, le fruit que ceux qui vous ressemblent retirent des Sciences, voilà les avantages qu'ils procurent à un Etat où ils en répandent les richesses. Lorsqu'ils parcourent l'Histoire, ou portent un œil Philosophique sur les différens Gouvernemens établis aujourd'hui en Europe, ils s'arrêtent moins aux noms qu'on leur donne, qu'à leur effet réel, c'est-à-dire, à l'influence qu'ils ont sur le bien général de la Société. Ils voyent des Républiques gouvernées par

la Tyrannie & des Monarchies où régne l'équité.

Je ne sçais si les Anglois ne payent pas trop cher cette prétendue liberté dont ils sont si jaloux : l'espece d'assujettissement qu'ils nous reprochent n'est pas tel qu'ils se plaisent à le croire, & les rendroit peut-être moins malheureux que les Factions continuelles qui les déchirent. Un des Auteurs qui a marqué dans ses Ecrits le plus d'amour pour la Vérité, Bayle au milieu de l'Etat qui passe pour le plus libre de tous, avoue lui-même, que beaucoup de gens dans les Pays Etrangers se font une fausse idée de la liberté Hollandoise, & de la Servitude Françoise. *La sujétion essentielle & effectuelle*, dit Montagne, *ne regarde que ceux d'entre nous qui s'y convient, & aiment à s'honorer & enrichir par un tel service; car qui veut se tenir en son foyer, & sçait conduire sa Maison sans querelle & sans Procès, il est aussi libre que le Duc de Venise.*

On pourroit reprocher aux Réfugiés l'esprit de Satire qu'ils ont contracté chez nos Voisins, si le malheur qui les aigrit ne les rendoit en quelque façon excusables; mais les Anglois ne le sont

pas de nous juger d'après de vaines déclamations. C'eux d'entr'eux qui se laissent emporter par l'enthousiasme Républicain, ont beau peindre la Monarchie des couleurs les plus noires, il est des Peuples qui ne peuvent la reconnoître aux Portraits affreux qu'ils en font, & dont ce Gouvernement fait tout le bonheur & toute la Puissance.

Qu'entend-t-on par Liberté dans un Peuple? Est-ce l'indépendance de toute autorité? Est-ce le droit de se choisir ses Maîtres & d'avoir part au Gouvernement? Il seroit aisé de faire voir que dans ce sens la liberté est la cause du malheur, & souvent de la ruine des Peuples. Les Polonois & les Suédois sont-ils plus heureux que nous, parce qu'ils élisent leurs Rois, ou qu'ils participent aux affaires de l'Etat? La vraye liberté consiste dans l'ordre Civil, dans l'harmonie de la Société, dans la subordination des différens états qui la composent. C'est de cet accord parfait des Membres avec les Chefs que résulte le bonheur général. Soit que les particuliers obéissent à un Monarque, ou qu'ils soient gouvernés par un Sénat, ils peu-

vent être également libres. Pour prononcer sur la liberté, il faut moins examiner la forme que les effets d'un Gouvernement. Si le Peuple est heureux, il est libre.

Le moyen le plus sûr pour juger du bonheur d'une Nation, est de voir si le Pays qu'elle habite est peuplé : la vraye richesse d'un Etat consiste dans la quantité d'Hommes. Il ne faut pas craindre que la Terre ne produise pas de quoi les nourrir. Il n'en est point de stérile où les hommes sont industrieux. Quand le besoin éveille leur industrie, ils sèchent les Marais, ils applanissent les Montagnes.

La France quoique bien peuplée pourroit l'être trois fois davantage, sans être obligée de tirer de l'Etranger aucune des choses nécessaires à la vie ; je veux parler de celles qu'on appelle dans le Commerce *les Denrées de premiere nécessité*. Par conséquent, elle seroit trois fois plus riche, trois fois plus puissante.

Lorsqu'il y aura plus d'Hommes dans un Etat, il y aura plus de bras pour cultiver la Terre, pour faire valoir les Manufactures, pour repousser l'Ennemi, &c.

Tout Homme en quelque genre que ce ſoit, peut retirer de ſon travail plus qu'il ne lui faut pour vivre. Ce qu'il ne conſomme pas eſt autant de gagné pour la Société. Ainſi, plus il y aura d'Hommes dans un Pays, plus il y aura d'excédent de travail qui tournera à l'avantage de l'Etat. C'eſt cet excédent porté à l'Etranger, qui fait la richeſſe de toutes les Nations Commerçantes.

Il eſt ſûr que ſelon la Nature du Gouvernement, les Hommes plus ou moins laborieux, jouiſſent auſſi plus ou moins des fruits de leur travail. Cependant au lieu d'écouter des préjugés qui flattent l'orgueil humain, mais qui ne s'accordant pas avec la foibleſſe de notre Nature, ſont peut-être contraires à nos véritables intérêts: pour les connoître, ne conſultons que la raiſon; examinons ce qui doit faire le bonheur d'un Peuple, & par conſéquent ſa Liberté.

Il me paroît, Monſieur, qu'en tout Etat Monarchique ou Républicain, le bonheur général de la Société réſulte du bonheur de chaque particulier. Un Homme raiſonnable eſt toujours heureux, s'il a le néceſſaire ſelon ſa condition, c'eſt-à-dire, ſi ſous la protection des Loix, il

peut vivre comme son Pere a vécu : Ainsi une des choses essentielles au bien d'une Nation, c'est d'être gouvernée d'une maniere constante & uniforme. Si pour son avantage même, il est nécessaire de faire des changemens à sa constitution politique, il faut les préparer de loin & y arriver par des voyes insensibles. Toute altération trop prompte dans un Gouvernement est toujours dangereuse; elle n'a communément d'autre effet que d'y introduire de nouveaux abus. De-là nous pouvons conclure que rien n'est plus contraire au bonheur & à la liberté d'un Peuple, que la licence & l'esprit de dissension qui ne tendent qu'à renverser l'Autorité établie, ou qui du moins présentant sans cesse ces révolutions comme possibles, détruisent la confiance publique qui en est le plus ferme appui.

Quel seroit en effet le sort d'un Roi & d'un Peuple, dont les droits & les prétentions n'auroient aucune regle certaine, qui au lieu de s'occuper de la puissance & de l'aggrandissement de l'Etat, ne penseroient réciproquement, le Prince qu'à violer les Priviléges de ses Sujets, le Peuple qu'à usurper les préro-

gatives de ſon Souverain ! Ces mouvemens inteſtins & contraires, ne doivent-ils pas détruire les forces totales d'une Nation, qui n'eſt puiſſante qu'autant qu'elle eſt unie ? Le Corps Politique s'affoiblit par la violence de ces agitations, qui ne peuvent aboutir qu'à des révolutions continuelles, pendant leſquelles un Voiſin attentif peut ſubjuguer ce Peuple, qui ne pourroit ni ſouffrir qu'un Roi le gouvernât, ni ſe gouverner lui-même.

Les Anglois qui écrivent contre la Monarchie rappellent toujours les Regnes des Nérons & des Caligula, comme ſi de pareils Monſtres avoient rien de commun avec ceux des Souverains qu'ils veulent rendre odieux *.

J'ajouterai qu'en examinant les choſes philoſophiquement, on trouvera peut-être qu'un Souverain, qui comme Néron ſeroit Maître de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, & qui voudroit l'imiter dans les abus les plus cruels de ſon autorité, ne pourroit pas rendre les Peuples en général auſſi malheureux qu'ils le ſont communément dans un pe-

* Gordon, *Réflexions ſur* TACITE.

tit Etat. Une Puiſſance qui s'étend ſi loin en eſt parlà moins à charge aux particuliers. Autant elle peut être fatale aux Grands, autant elle paroît favorable aux petits. C'eſt dans les grandes Villes, c'eſt ſous les grands Empires que ceux qui ne veulent point ſe mêler des affaires de l'Etat, jouiſſent le plus ſûrement des avantages de leur condition, & de cette ſorte de liberté qui fait le bonheur d'un homme raiſonnable. On prouveroit aiſément à tout homme qui aura lû l'Hiſtoire avec attention, que les Peuples en général étoient plus heureux ſous Néron, qu'ils ne le ſont aujourd'hui dans la République de Hollande.

Mais je ne craindrai point de le dire, dans un Siécle éclairé comme le nôtre, le Deſpotiſme n'eſt point auſſi à craindre qu'il a pû l'être dans ces tems où les ténebres de l'ignorance avoient couvert la ſurface de l'Univers. Les Hommes péchent d'autant moins contre l'Ordre, qu'ils ſont plus éclairés. Le Vice eſt le faux dans la Morale, comme la Vertu eſt la vérité : ſelon qu'ils ſeront plus ou moins en état de diſtinguer l'un & l'autre, ils ſeront toujours plus ou moins vertueux.

L'ha-

L'habitude de raisonner influe sur tout ; elle nous met en état de mieux juger, & du Gouvernement politique & de la vie Civile, & de ce que nous devons aux autres, & de ce que les autres nous doivent. La raison fait connoître aux Rois comme aux Peuples leurs véritables intérêts: elle apprend aux Sujets à se tenir dans l'obéissance que l'Ordre exige d'eux, & aux Souverains à ne point abuser de leur pouvoir.

Le Fanatisme d'aucune espece ne peut subsister avec la raison ; & si à l'egard de ceux qui sont nés dans des partis différens, elle ne le détruit pas entiérement, du moins, elle rapproche les esprits : toujours amie de l'Humanité, elle n'employe pour les subjuguer d'autres armes que celles de la persuasion & de la douceur. Elle empêche ceux du parti le plus fort d'abuser de leur puissance ; elle apprend à ceux du plus foible, à être les plus modérés. Elle convainc par l'expérience les hommes qui sont les plus à portée de sentir les défauts d'un Gouvernement, qu'il vaut mieux quelquefois les tolérer que de les dé-

truire sous prétexte de les réformer. Qu'ont produit les dernieres Guerres Civiles d'Angleterre ? Ces mêmes séditieux qui ont brisé le Sceptre de Charles I. ont armé d'une Verge de fer un Homme, qui, sous le nom de protecteur, est devenu le Tyran de sa patrie. La foiblesse de son Successeur & la sagesse des Grands de la Nation, ont bientôt fait reprendre aux Anglois leur ancienne constitution.

Il n'est pas étonnant que des Peuples grossiers, qui ne sentent pas la liaison de leurs intérêts & de leurs devoirs, qui ne connoissent ni les Principes de la Morale, ni les fondemens de la politique, qui n'ont l'idée ni des Sciences, ni des Arts, ni de l'exacte Equité, ni du véritable Héroïsme, n'ayant jamais eu devant les yeux aucun modele de Justice ou aucun exemple de Vertu : il n'est pas étonnant, dis-je, que de pareilles Nations se laissent continuellement entraîner par le Fanatisme, & soient ou opprimées par la Tyrannie cruelle, ou détruites par la Licence effrénée. Mais comment se peut-il qu'un

Prince & qu'un Peuple. accoutumés à converser avec la vertu des Grecs & des Romains, & à qui l'Histoire, la Leçon des Rois & des Sujets, est familiere, puissent se tromper, le Prince dans l'administration de son Autorité, les Sujets dans les régles de leur obéissance.

Combien plus encore devons-nous estimer les avantages d'une Religion dont toute la Morale ne tend qu'au maintien de l'ordre, & qu'au bonheur du genre Humain; d'une Religion qui nous enseigne à respecter dans les Rois les Images de la Divinité, & qui les oblige de traiter leurs Sujets comme leurs Freres; qui rappelle incessamment aux Peuples que l'obéissance est un devoir, & leur soumission une vertu; & qui apprend aux Rois que leur pouvoir n'est point arbitraire; & que leur Justice sera jugée!

Si dans l'Orient le Mahométisme & la Tyrannie tiennent encore sous le joug de nombreuses Nations, c'est l'ignorance seule qu'il faut accuser & des honteux déreglemens des Souverains, & de l'aveugle soumission des Peuples. De semblables excès ne peuvent gueres avoir

lieu parmi les Monarques Chrétiens. S'il en eſt qui, à l'exemple d'un Prince Muſulman, oſent ſans aucune formalité de Juſtice, dévouer un de leurs Sujets à la mort : ſur un Thrône que le crime environne, ces Souverains ſi redoutables n'ont qu'une autorité chancelante, parce qu'elle eſt arbitraire. Ils peuvent tout ſur le Peuple, mais ils dépendent de leurs Soldats. Ceux qu'ils employent pour tenir leurs Sujets dans la ſervitude, les y réduiſent eux-mêmes : en ſe jouant de la vie des hommes, ils expoſent la leur ; le même fer qui au gré de leur caprice tranche les jours d'un Malheureux, menace leur propre tête. Auſſi dans ces Pays où les abus de la Puiſſance ſont ſi cruels, & les Révolutions ſi communes, tout eſt encore enveloppé dans les ténebres de l'ignorance, juſqu'à la Religion qu'on y profeſſe.

L'eſclavage n'eſt point à craindre dans l'Europe Chrétienne tant qu'elle ſera partagée comme elle l'eſt entre différens Potentats. Il n'eſt pas ici queſtion des François qui ſe ſont toujours diſtingués des autres Nations par leur amour pour leurs Rois ; ce qui fait leur éloge & ce-

lui de leurs Souverains : on ne s'accoutume point à aimer les Tyrans. Mais je suppose qu'un Roi devenu absolu en Angleterre, voulût abuser de son pouvoir, les cris d'un Peuple opprimé appelleroient bientôt ses Voisins à son secours. La Nation mécontente passeroit sous d'autres Loix. Quand les Peuples des Pays-Bas voulurent se soustraire à la domination Espagnole, toutes les autres Puissances de l'Europe leur tendirent les bras.

Les Anglois répondront que ce n'est point le lacet des Turcs qu'ils redoutent, mais l'autorité d'un Roi assez puissant pour établir des impôts sans le consentement de la Nation. Hé, n'est-ce pas le Vœu du Roi & non celui du Peuple qui regle toutes les affaires au Parlement ? Le Ministre n'y est il pas entiérement le Maître ? Si celui qui gouverne est obligé de céder à la Faction qui lui est opposée, celui qui lui succédera n'en disposera-t-il pas avec la même facilité ? Ne se plaignent-ils pas de ce qu'ils sont accablés de Dettes Nationales, & de ce qu'on impose tous les jours au Peuple des taxes contraires à son intérêt ?

Quoiqu'ici l'autorité Souveraine soit différente de ce qu'elle est ailleurs, n'y produit-elle pas le même effet? Si le Parlement est quelquefois le Conseil de la Nation, il n'est le plus souvent qu'un Tribunal dont le Roi dispose, & qui donne à ses volontées la forme & la force de Loix.

Par les troubles que les Factions entretiennent sans cesse en Angleterre, le Peuple achette cher la petite part qu'il a dans le Gouvernement. S'il ne peut conserver ses Priviléges qu'à ce prix, son sort est peut-être moins à envier, que son zèle pour la liberté n'est louable. Il s'en faut beaucoup que partout ailleurs comme il se le persuade, l'esclavage des Sujets, soit une suite nécessaire de l'autorité indépendante du Souverain. Il semble même qu'en général le Despotisme Oriental n'est point à craindre dans les Pays où les Hommes sont naturellement fiers, remuans & courageux. Ceux de nos Climats ne sont pas faits pour l'Esclavage comme les Asiatiques que la molesse abatardit. Parmi nous elle n'énerve pas le courage. En Politique tout est encore ignoré: le même vice n'a pas

partout les mêmes effets. Il eſt des Peuples que le beſoin éveille & rend induſtrieux ; il en eſt d'autres qu'il décourage & qu'il empêche de travailler. Le Phyſique & le Moral influent tellement l'un ſur l'autre, que ſelon les Siécles & les Climats différens, le même Gouvernement rend les Peuples heureux ou malheureux.

Jouiſſons avec reconnoiſſance de l'avantage d'être nés dans un Pays où les hommes ſont capables de penſer, & dans un Siécle où les lumieres Philoſophiques raménent tout au bonheur de la Société ; où ſoumis, ſans être eſclaves, nous obéiſſons à des Souverains indépendans, mais dont le véritable intérêt eſt inſéparable du nôtre.

Rendons graces au Ciel, qui nous fait vivre aujourd'hui ſous un Prince uniquement occupé du bonheur de ſes Sujets. S'il en eſt devenu l'amour, c'eſt qu'il s'en eſt montré le Pere. Quel autre fut jamais plus digne de commander à une Nation accoutumée à aimer ſes Rois ! La voix du Peuple s'eſt fait entendre, & le Peuple ne flatte pas. Le nom de LOUIS LE BIEN-AIMÉ eſt déja écrit dans les

Faſtes de l'Hiſtoire, ainſi que dans les cœurs de tous ſes Sujets.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE XCII.

A Monsieur DE BUFFON. *Sur l'inconstance des François, & le changement que peu d'années apportent dans les Mœurs mêmes. Sur les Petits-Maîtres, les Petites-Maîtresses; comparaison des Femmes sçavantes d'aujourd'hui à celles du tems de Moliere, &c. La superiorité que les Anglois & les François s'attribuent reciproquement, les uns sur les autres, laissée à la décision des gens raisonnables de l'une & l'autre Nation.*

De Paris, &c.

MONSIEUR,

ME voici rendu à ma Patrie, & j'ai eu grand regret, arrivant à Paris, de ne vous y pas trouver. Je suis surpris, je l'avoue, de l'impression que les François ont faite sur moi à mon retour. Auroient-ils changé pendant mon absence? ou serois-je changé moi-même? Aujourd'hui l'on me trouve Etranger dans

mon propre Pays, & de mon côté tout m'y paroît étrange. Eſt-ce ma faute, ou celle de mes Compatriotes?

Peut-être en effet faiſons-nous trop de cas de ces Airs & de ces Manieres que les Etrangers ont tant de peine à contracter parmi nous, & que nous perdons ſi facilement chez eux; qui, en un mot, font partie de notre Politeſſe Françoiſe. Aujourd'hui la plûpart de ces Airs me paroiſſent autant d'extravagances, dont je ſuis encore plus bleſſé, que je ne l'étois, il n'y a pas long-tems de celles des Anglois. Cependant je ſuis forcé de reconnoître, que non-ſeulement en France ils tiennent lieu de mérite; mais que c'en eſt la ſorte qui réuſſit le plus dans le monde.

Ce n'eſt pas que je ne trouve parmi nous des Hommes raiſonnables; & je penſe aſſez bien & de l'Humanité & de ma Nation pour n'en pas être ſurpris. Mais, quelqu'avantageuſement que je penſe & de l'une & de l'autre, il faut avouer que les gens ſenſés ſont rares dans tous les Pays; & le nôtre n'eſt peut-être pas celui où ils ſont le plus communs. Les Femmes influent trop ſur nos Mœurs; & à la honte & de ce

Sexe que nous appellons foible, & du nôtre que nous croyons fort; il n'eſt que trop vrai que nous leur devons les trois quarts de nos Ridicules. Nous avons même ſi mauvaiſe opinion de leur gout, qu'en nous propoſant de nous y conformer, nous allons juſqu'à prendre pour leur plaire, des travers qui nous empêchent d'y réuſſir.

Les Femmes n'aiment pas les Petits-Maîtres; ce n'eſt pourtant que pour ſe faire aimer d'elles que ces Meſſieurs ſont ſi affectés dans leurs airs & dans leur parure, & ſi frivoles dans toute leur conduite. A la façon dont ils ſe mettent, à leurs Mœurs efféminées, on doute preſque de quel Sexe ils peuvent être: les Femmes même ne les regardent pas comme des Hommes; de notre côté nous les déſavouons, & ne les voyons tout au plus que comme des Individus d'une eſpece mitoyenne entre l'Homme & la Femme; & ce que je ne comprens pas, également mépriſés de l'un & de l'autre Sexe, ils ſont cependant incorrigibles. Vous ſçavez que les Airs changent comme les Modes; les manieres de ceux d'aujourd'hui me paroiſſent plus extravagantes que toutes celles dont ils

ſe ſont jamais aviſés. On eſt d'ordinaire plus frappé des Ridicules que l'on n'a pas vu naître. Que ceux d'aujourd'hui me paroiſſent étranges! Par exemple, quelque François que l'on ſoit, peut-on s'empêcher de convenir que de tous les Etres connus, celui qui reſſemble le moins à un Etre penſant & raiſonnable, c'eſt le Petit-Maître de Robe? Ce n'eſt que chez nous que l'on trouve un pareil travers dans un état qui y eſt ſi oppoſé. Le Militaire en pareil cas me paroît plus excuſable: il n'eſt pas obligé à la même gravité. D'ailleurs il ne faut pas y regarder de ſi près avec des gens, qui, faits pour défendre la Patrie, ſont aſſez embarraſſés de leur loiſir en tems de Paix. Le Plumet fait tout paſſer, & quelquefois donne de la grace à tout. Du moins l'on ne peut nier que les Ridicules ne choquent davantage où l'on doit le moins les attendre.

Qui ne ſeroit en effet révolté de l'indécence d'une jeuneſſe auſſi peu ſérieuſe d'habitude, qu'elle devroit l'être par ſon état! A la Comédie, à l'Opéra, dans tous les lieux publics, on voit nos Sénateurs Petits-Maîtres, uniquement occupés à juger de la parure des Femmes,

& souvent scandaliser par la liberté de leurs propos, ceux qu'il ont étonnés par la singularité de leurs figures. Combien de nos jeunes Magistrats semblent mettre tout leur mérite dans la frisure de leurs Perruques! Et il en est bien quelques-uns, qui en cela ne font que se rendre justice. * Cependant que résulte-t-il de toutes les peines qu'ils se donnent? qu'ils se dégradent en pure perte. Il est bien vrai qu'ils ne paroissent pas ce qu'ils sont; mais ils ne font que des efforts inutiles pour paroître ce qu'ils ne sont pas. Ils ont beau affecter l'air cavalier, ils ont je ne sçais quoi de contraint & de forcé qu'ils ne peuvent quitter; & même à la Campagne, où ils semblent rougir de porter l'habit de leur état, l'air pédant perce à travers les Galons qui les déguisent.

Quelle folie aux Hommes de vouloir paroître autre chose que ce qu'ils sont! Rougir d'un habit, qui par lui-même ne

* *Quis est istorum qui non malit Rempublicam suam turbari quàm Comam, qui non sollicitior sit de capitis sui decore quàm de salute Reipublicæ, qui non comptior esse malit quàm honestior?* Seneca de Brevitate vitæ.

peut inſpirer que du reſpect, & affecter des airs qui ne peuvent qu'exciter nos mépris. C'eſt, ce me ſemble, le comble de l'extravagance. Auſſi les gens ſenſés regardent les Petits-Maîtres de Robe d'aujourd'hui comme la honte de notre Nation. A quelque point que ceux dont je parle ſe deshonorent par leurs indécences, je me garderai bien d'entrer dans des détails dont l'effet pourroit rejaillir ſur un Etat ſi reſpectable, & qu'eux ſeuls ne reſpectent pas.

Je ne puis pourtant m'empêcher de remarquer, que dans la Province ils portent ſouvent la licence plus loin. Pluſieurs mettent au rang des Priviléges de leurs Charges, celui de commettre ce qu'ils puniroient dans les autres. Dans une Ville que je ne nommerai pas, il eſt arrivé à de jeunes Magiſtrats de renouveller une des principales Cérémonies des Lupercales; ſeulement ils avoient choiſi la nuit pour célébrer les leurs, ils parcouroient tous les quartiers munis des mêmes Armes dont étoient armés les Prêtres de ces Fêtes Payennes, & malheur à qui tomboit ſous les mains de nos jeunes Sénateurs. Si on a arrêté de pareils déſordres, on ne les a pas punis:

le plus coupable est quelquefois déclaré innocent, quand il est jugé par ses Pairs. Les choses ont été ainsi de tout tems, on tient à l'honneur de son corps, & pour le sauver on néglige la vindicte Publique.

Je ne puis non plus vous céler que j'ai été extrêmement frappé à mon retour des Ridicules de quelques-unes de nos Femmes; je craindrai d'autant moins de vous en parler, qu'ils ne font que relever le mérite de celles qui ont la sagesse de s'en affranchir. Celles qui m'ont le plus étonné, ce sont ces Femmes qui ne sont connues qu'à Paris, & dont ailleurs on n'a pas même d'idée, dont le caractere est indéfinissable, & pour lesquelles on a été obligé d'imaginer le nom de *Petites-Maîtresses*, qui, précieuses dans leur langage, légéres dans leur conduite, affectées dans toutes leurs manieres, sous prétexte de secouer le joug des Préjugés, ne se mettent au-dessus des foiblesses de leur Sexe, que pour s'avilir par les vices du nôtre. La modestie est non-seulement la premiere Vertu, mais la premiére des Graces dans les Femmes; & nos Françoises ne sont pas assez convaincues de cette grande vérité. La Politesse qui

regne aujourd'hui parmi les Gens du Monde, se permet trop de choses. Nos Peres auroient taxé d'effronterie dans les Femmes, des propos où nous ne trouvons aujourd'hui que de la gayeté.

Je m'avisai, il y a quelques jours de vanter la sage retenue des Angloises, devant une Femme du caractere que je viens de peindre. En vérité; Monsieur, me dit-elle, je suis surprise du langage que vous nous tenez-là? Vos Angloises sont des *Espèces;* elles n'ont pas le sens commun, & vous l'avez perdu en vivant avec elles. Les Femmes qui ont de l'esprit & du monde, sçavent à quoi s'en tenir, & ne prennent pas pour Vertu ce qui n'est qu'un masque. Les Préjugés ne sont pas reçus chez les honnêtes gens; & la Modestie dont vous nous parlez n'est faite que pour les Prudes ou pour les Bourgeoises; & puisque vous le voulez, pour vos Angloises. Le Cercle fut de son avis, & l'on trouva que son raisonnement étoit *Délicieux.* C'est ainsi que parmi nous les Femmes qui se donnent pour bien *Eduquées*, ne contribuent pas moins à corrompre nos Mœurs que notre Langage.

Que n'aurois-je pas à vous dire de nos

Femmes Sçavantes d'aujourd'hui! Ne reſſemblent-elles pas entiérement à celles du tems de Moliere? L'unique différence que j'y trouve, eſt qu'au lieu de parler de Tourbillons, elles parlent de l'Attraction, qu'elles n'entendent pas davantage; combien en eſt-il, qui, pour avoir fait un Cours d'Expériences Phyſiques chez M. l'Abbé Nollet, raiſonnent continuellement ſur la Figure de la Terre, ou les Anneaux de Saturne, & ſe croyent au fait des Myſtères les plus cachés de la Nature; qui veulent en un mot, à quelque prix que ce ſoit être Géométres! Les Angloiſes plus raiſonnables, au lieu de ſe livrer à de vaines curioſités, ne s'ornent l'eſprit que des connoiſſances propres à former les Mœurs: convaincues que les Vertus valent mieux que les Talens, elles ne cherchent à ſe diſtinguer que par celles qui ſont particulieres à leur Sexe & à leur état. Quoiqu'accoutumées à penſer, quoique dans une Nation où la Géométrie eſt en ſi grande recommandation, elles ne s'aviſent pas d'y porter leurs idées; elles font mieux, elles s'occupent de leurs devoirs.

Aujourd'hui la manie des Femmes en

France eſt de ſe croire faite pour les Sciences abſtraites ; elles ont pris pour le Calcul, le gout qu'elles avoient autrefois pour les Romans. Newton ſur leurs Toilettes, a remplacé le grand Cyrus. Une Femme du Bel air ne peut faire de bruit, ſans avoir un Géométre à ſa Cour, & le Géométre qui n'eſt pas répandu dans le Monde, fait lui-même une triſte figure parmi ſes Confreres. Qu'en arrive-t'il? Que les Femmes perdent dans un travail infructueux l'habitude des Graces qui leur ſont naturelles ; & que ſans s'en appercevoir, nos Sçavans, dans leur Société, ne contractent ſouvent que des ridicules.

Quand je vois, dit le ſage Montagne, *les Femmes attachées à la Rhétorique, à la Judiciaire, à la Logique & ſemblables Drogueries ſi vaines, inutiles à leur beſoin, j'entre en crainte que les Hommes qui leur conſeillent, le faſſent pour avoir loi de leur régenter ſous ce titre ; car quelle autre excuſe leur trouverois-je*, &c. En effet les Sciences ſont un aliment qui ne convient pas à toute ſorte d'eſprits ; aux uns elles donnent de la force, elles augmentent la foibleſſe des autres. Les nourritures qui ont le

plus de substance, sont les plus contraires aux Estomacs débiles : il en est de même de celles de l'esprit. Le gout des Sciences ne vient à beaucoup de Femmes, que quand elles ont épuisé tous les autres, & comme il ne leur est pas naturel, il leur est d'ordinaire plus nuisible qu'avantageux. Il en est peu qu'elles rendent plus aimables, il en est beaucoup à qui elles tournent la tête, & qu'elles exposent à la risée des Personnes raisonnables, de l'un & de l'autre Sexe. Une Femme, qui, pour son malheur, donne dans un pareil travers, se rend insupportable par l'air de suffisance qu'elle prend sans s'en appercevoir. Elle paroît toujours étonnée de ce qu'elle sçait, quoique son prétendu sçavoir soit communément ce que les autres trouvent de moins étonnant en elle.

S'il est quelques Maisons à Paris où des Femmes d'un esprit supérieur se plaisent à rassembler des Gens de Lettres, & où, par le concours des Lumieres & de la Politesse, le Gout se perfectionne autant que la raison s'éclaire ; qu'elles sont rares, Monsieur, ces Maisons, en comparaison de cette quantité de Bureaux d'esprit, ouverts à tous les Tris-

sotins du Siécle ? où l'Auteur mercénaire de la plus mauvaise Brochure, est traité d'Homme de Lettres ; où celui-même qui s'est deshonoré dans la Société par l'usage de ses talens, se trouve fêté ; où tout enfin est reçu à titre de Bel-esprit, jusqu'à celui qui n'a que le ridicule d'y prétendre. Le dirai-je néantmoins ? le plus mépriſable Ecrivain qui fréquente ces Ecoles du mauvais Gout & du Jargon, ne l'est pas autant que les *Caillettes* précieuses qui y préſident.

Voilà cependant le monde, je ne dirai pas avec lequel j'ai le plus vécu depuis mon retour, mais qui est le plus mêlé avec celui que les honnêtes gens fréquentent. Ici, je n'entens parler que de Spectacles & de bagatelles, là que de Table & de Cuisine. Des Hommes s'entretiennent de parure & d'ajustemens ; des Femmes, de Newton & des couleurs primitives ; j'entends parler ici de tout, excepté de la raison & du sens commun. Si en Angleterre, j'ai été quelquefois étonné de l'air embarrassé que les Femmes ont au Spectacle, combien le suis-je davantage de celui d'effronterie, qui n'est que trop naturel à quelques-unes de nos Françoises, & que

tant d'autres ne craignent pas d'affecter ? Il n'eſt pas rare a l'Opéra de Londres de trouver des Femmes qui s'y tiennent le viſage toujours couvert de leur éventail : il eſt encore plus commun à celui de Paris d'y en voir qui ne reſpectent pas même le Public. Nous nous familiariſons ſi aiſément avec les ridicules, qu'il nous paroît tout ſimple aujourd'hui de les voir porter des Sacs à Ouvrage aux Promenades, & faire des nœuds à la Comédie : depuis que la mode en eſt devenue générale, nous ne nous aviſons pas d'y ſoupçonner la moindre indécence. Il eſt vrai qu'à la voir de certains côtés elle a ſes avantages. On croit aux premieres Loges, que l'air d'inattention que donne cette eſpéce d'occupation, annonce la ſupériorité de l'eſprit ; ce n'eſt qu'aux ſecondes qu'on a beſoin d'écouter une Comédie pour l'entendre. Puiſque c'eſt un Privilége de la Naiſſance que de ſçavoir tout ſans avoir rien appris, il faut, pour n'y pas déroger, tout entendre ſans rien écouter. Quoi qu'il en ſoit, les Femmes d'un certain rang accoutumées à quitter les Modes dès qu'elles ont gagné le tiers-état, devroient bien renoncer à celle-

ci, depuis qu'à faire des nœuds en public les plus petites Bourgeoiſes ſont parvenues à témoigner autant de graces & de dextérité que les Femmes de Condition.

Pour les ridicules, encore paſſe ; s'ils ſcandaliſent quelques eſprits miſantropes, ils ſont l'ame de la Société ; c'eſt même une choſe reçue dans ce Siécle poli, que ceux qui n'en ont pas ſont des gens à fuir; & que pour s'y rendre agréable, il faut payer chacun réciproquement ſon tribut à la malignité les uns des autres. Mais que l'on badine avec les Vices même ; qu'ils marchent aujourd'hui la tête levée ; que les Femmes ne paroiſſent aux Spectacles que pour inſtruire le Public de leurs intrigues ; qu'elles y affectent l'éclat comme ailleurs on recherche le Myſtere ; qu'il ne ſoit plus même permis de s'en ſcandaliſer, ce ne peut être que l'effet de la plus grande dépravation dans les Mœurs. Ces plaintes générales, dit-on, ne ſignifient rien ; la Nature humaine a été la même dans tous les tems. C'eſt ainſi que chacun cherche à ſe juſtifier ſous prétexte de diſculper ſon Siécle. Comme ſi le plus ou le moins de licence ne rendoit pas les

hommes plus ou moins dépravés. Il eſt bien vrai que leur penchant au Vice a toujours été le même, mais toutes les fois qu'ils ſe ſont affranchis de la honte qui y eſt attachée, toutes les fois que ſous prétexte de ſecouer le joug des Préjugés, ils ont rompu le frein de la décence, & de l'honnêteté publique, la corruption a été plus générale & plus forte. Et dans quel Siécle la bienſéance a-t-elle été moins obſervée en toute ſorte d'états?

Suis-je en Compagnie? Je ne vois par-tout qu'étourderie, affectation & légéreté. Je vois le peu de cas que l'on y fait de tout homme qui n'eſt pas inſtruit du courant de Paris; c'eſt-à-dire, de toutes les bagatelles qui occupent les eſprits frivoles & pareſſeux de cette grande Ville, & dont un homme de bon ſens dédaigne de s'amuſer. Je trouve qu'il s'eſt établi pendant mon abſence, un Jargon, où, à commencer par le nom qu'on y donne, je ne puis rien comprendre. Je veux parler de ce qu'on appelle ici *Perſiflage*. Tout ce que j'ai pû recueillir de pareils Entretiens, c'eſt qu'avec le plus grand ſérieux du monde, des perſonnes qui ſe croyent ſenſées, ſe

parlent une heure pour ne ſe rien dire, & évitent avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, de mettre de la raiſon dans leurs Diſcours. Et le grand nombre de ceux qui parlent ce Jargon, n'ont pas pour cela de grands efforts à ſe faire.

Il s'eſt encore introduit dans la Société une autre ſorte de *Perſiflage* également extravagant, mais beaucoup plus dangereux. Celui où nos jeunes gens du bel air ſe piquent d'exceller, n'eſt autre choſe que le langage de la malignité. De tout tems les petits eſprits ont cherché à en impoſer, en abuſant du frivole avantage qu'ils ſe ſentent ſur ceux qui ſont au-deſſous d'eux; leur foible eſt de croire s'élever en abbaiſſant les autres. Dans ce Siécle, où l'on a rafiné ſur les Vices même, on ne s'en tient pas là: en ce genre on n'obtient de réputation, c'eſt-à-dire, qu'on ne ſe fait eſtimer d'une eſpéce de ſots, & craindre d'une autre, qu'autant qu'on a l'art de plaïſanter quelqu'un ſans qu'il s'en apperçoive. C'eſt aſſez ſouvent le but que ſe propoſent pluſieurs de ceux qui poſſedent ce don, à ces ſoupers brillans qu'ils arrangent entre eux. Tel s'y croit convié pour ſon mérite, qu'ils n'y admettent que

comme l'objet de leur risée : aux Tables de ceux qu'ils se croyent en droit de traiter d'*Espéces*, ils ne se donnent des rendez-vous, que pour se procurer le plaisir de les *Persifler*. Talent pernicieux que la plupart n'exercent que faute d'avoir assez d'esprit pour s'en passer, dont quelques-uns ne tirent vanité, que parce qu'ils ne se doutent pas du tort qu'il leur fait, & qui ne peut être envié que de ceux qui ne sont pas en état de le réduire à sa juste valeur. Il ne faut, pour l'acquérir, que cette proportion d'entendement qui suffit pour être méchant, c'est-à-dire, celle dont la Nature est le plus prodigue. La méchanceté est au-dessous de l'homme qui a beaucoup d'esprit, & au-dessus de celui qui en manque ; elle n'est précisément à la portée que de ceux qui ont cette médiocrité qui se trouve dans les hommes les plus communs. En la tournant du côté du *Persiflage*, il n'est pas difficile d'en contracter l'habitude : les occasions de s'exercer sont toujours prochaines. Rarement un homme est-il assez sot, pour n'en pas rencontrer d'autres qui le soient encore davantage. Dans le nombre on choisit les duppes. La foiblesse des uns

ne prouve pas la force des autres. Et combien ont la lâcheté de se servir d'une Arme offensive, contre ceux qui ne peuvent ou n'osent employer la même pour se défendre ! Les uns s'en laissent imposer par les Noms ou par les Rangs, les autres respectent encore la Dignité dans la personne qui en est le moins digne.

Sans craindre en effet ces gens qui se croyent si redoutables, le parti le plus sage est de ne point entrer en lice avec eux. On n'obtient la victoire que sur ceux qui la disputent. L'Homme de bon sens en pareil cas, ne s'abbaisse pas jusques-là. Il ne s'engage pas à des combats où le triomphe est souvent plus humiliant que la défaite : attentif à ne se pas compromettre, il dédaigne de parler un jargon qui ne pourroit que le dégrader. S'il voit une Compagnie de gens qu'il supposoit raisonnables, se transformer tout-à-coup dans une troupe de Baladins & d'Histrions, il n'y choisit d'autre Rolle que celui de Spectateur. Il aimeroit encore mieux être l'objet qu'un des Acteurs de ces indécentes Comédies, où l'on se joue également & de l'honneur & de la raison, Les discours insolens de quelques étourdis qui

triomphent de ſon ſilence, n'excitent que ſes mépris.

Lorſque j'ai le malheur d'être témoin de quelques Scènes de cette eſpéce, je ne puis m'empêcher de ſentir que notre Politeſſe Françoiſe n'eſt pas auſſi parfaite que nous nous l'imaginons, lorſque ceux même que leur Naiſſance devroit rendre plus circonſpects, ne mettent dans leur Converſation ni frein ni décence; je regrette la taciturnité de mes bons Anglois du Nord; de combien le ſilence eſt-il préférable, je ne dis pas à l'indécence, je dis même à l'abus continuel de la Parole, ſi commun parmi nous.

Comme il eſt de l'Homme de ſe tromper, & de l'honnête Homme de reconnoître ſon erreur, j'avoue de bonne foi que je crains de n'avoir pas connu tout le mérite des Anglois, lorſque j'ai vécu parmi eux. Je puis avoir été choqué de ce qui n'eſt que l'oppoſé de nos défauts. Ce qui m'a paru contraire aux Bienſéances, ne l'eſt peut-être qu'à nos uſages.

Je ne décide donc point entre les deux Nations. De part & d'autre je vois un tel mêlange de défauts, & de gran-

des qualités ; de Vertus & de Vices ; de Préventions mal fondées, & d'Avantages réels, que quand j'aurois la témérité d'en vouloir juger, je ne sçaurois à laquelle des deux la préférence est dûe. Il n'est qu'un moyen pour ne s'y pas tromper, c'est de la donner à la plus raisonnable : on est sûr, par une pareille décision, de n'en désobliger aucune des deux : le Préjugé de part & d'autre en sera l'interprête.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

FIN.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce Volume.

LETTRE LXV. *A Monsieur l'Abbé* DE ROTHELIN, *de l'Académie Françoise, de l'honneur qu'elle fait à la Nation & de l'utilité dont elle est pour l'avancement des Lettres, du besoin qu'auroient les Anglois, d'une pareille Societé pour perfectionner leur Langue.* 1

LETTRE LXVI. *A Monsieur le Chevalier* DE B**, *des Combats de Gladiateurs & du goût que l'on a en Angleterre, pour tous les exercices violens.* 8

LETTRE LXVII. *A Monsieur* FRERET, *des Auteurs Anglois & François, & des Caracteres qui les distinguent, de la multitude de Livres qui s'impriment en Angleterre, &c.* 19

SUR LA VANITE' ET L'AMBITION DE L'ESPRIT HUMAIN. 30

LETTRE LXVIII. *A Monſieur le Préſident* BOUHIER, *de la Chambre des Communes & des Elections.* 36
LETTRE LXIX. *A Monſieur* DU CLOS, *que l'on doit regarder les Lettres des grands hommes comme des Portraits, où d'ordinaire ils ſe ſont peints. Deux Lettres de l'infortuné Comte d'Eſſex.* 45
Lettre du Comte D'ESSEX *à M.* ANTOINE BACON. 46
*Le Comte d'*ESSEX *à la Reine* ELIZABETH. 50
LETTRE LXX. *A Monſieur* HELVETIUS, *Caractere de Shakeſpear. Quelques Scenes de ſes Pieces.* 52
LETTRE LXXI. *A Monſieur* DE BUFFON. *Erreurs des Anglois & des François dans les jugemens qu'ils portent les uns des autres.* 67
LETTRE LXXII. *A Monſieur le Duc* DE ***. *De l'Opera de Londres. Comparaiſon des Opéras François, & des Operas Italiens.* 77
LETTRE LXXIII. *A Monſieur* DE CREBILLON. *Des Spectacles de Cruauté que Shakeſpear s'eſt plû à expoſer dans ſes Pieces, Extrait de la Tragédie de Titus Andronicus.* 91

LETTRE LXXIV. *A Monsieur Duclos. De l'Histoire, & de son utilité. Que le gout des Anglois pour les Mathématiques leur fait négliger d'autres Sciences; qu'ils n'ont d'autre Histoire de leur propre Pays que celle de Rapin de Toyras.* 104
LETTRE LXXV. *A Monsieur le Duc de Nivernois. Sur le Poëme de LEONIDAS. Qu'en Angleterre, l'Esprit de parti, en France les intrigues peuvent procurer une sorte de succès à des Ouvrages médiocres, mais qui bientôt après retombent dans l'oubli.* 114
LETTRE LXXVI. *A Monsieur le Marquis de Lomellini. Eloge du Prince de Cantemir. Qu'il faut des caracteres & des talens totalement differens pour réussir dans les sciences ou dans les affaires, qu'il est rare que la même personne soit également propre aux unes & aux autres. Lettre du Chancelier Bacon au Roi Jacques I.* 121
Lettre du Chancelier Bacon au Roi d'Angleterre Jacques I. 127
LETTRE LXXVII. *A Monsieur l'Abbé Sallier. Critique du Théatre Anglois, & surtout des Auteurs de*

cette Nation, qui ont mal parlé de ceux du Théatre François, dont le plus souvent ils ne sont que les Plagiaires. 132
LE SUPPLEMENT DU GENIE. *Ou l'Art de composer des Poëmes Dramatiques, tels que l'ont pratiqué plusieurs Auteurs célébres du Théatre Anglois.* 145
LETTRE LXXVIII. *A Monsieur Du Clos, sur les Négociations; que les Anglois passent pour n'y être pas aussi habiles que les autres Peuples de l'Europe. Que les Factions Domestiques sont des entraves pour le Ministre. Sur la balance du pouvoir, le véritable intérêt de l'Angleterre, &c.* 213
LETTRE LXXIX. *A Monsieur De Buffon. Sur les voleurs de grands chemins, l'usage où sont les Anglois d'introduire de pareils caracteres dans leurs Pieces. Sur la Négligence de la Police d'Angleterre, à l'égard des grands chemins, & la maniere absurde dont les Anglois ont coutume de justifier tous les abus qui regnent parmi-eux.* 223
LETTRE LXXX. *A Monsieur le Marquis Du T**. Sur les courses de Che-*

vaux & particulierement sur celles de New-Market. 233
LETTRE LXXXI. *A Monsieur* DE BUFFON, *Sur la Passion qu'ont les Anglois pour les jeux de Hazard, sur les inconvéniens du jeu examiné dans son principe. Sur l'esprit du Calcul familier aux Anglois & l'habitude où ils sont de l'étendre à tout.* 241
LETTRE LXXXII. *A Monsieur* DE LA CHAUSSE'E, *Que l'on peut regarder les Spectacles comme l'Ecole du gout & des mœurs d'une Nation. Sur la licence du Théatre Anglois & l'Acte du Parlement, pour la réprimer, &c.* 248
LETTRE LXXXIII. *A Monsieur* DE MAUPERTUIS, *de l'Académie Royale des Sciences, &c. Le Sentiment des Anglois sur son Livre* DE LA FIGURE DE LA TERRE. *Leur zéle pour la gloire de* NEWTON. *Les différentes espéces d'enthousiasme Littéraire, l'injustice des gouts exclusifs, l'enthousiasme National.* 261
LETTRE LXXXIV. *A Monsieur l'Abbé L. A. H.** Rélation d'une Conversation entre un François & le Chevalier, W.** où il est parlé de plu-*

ſieurs choſes qui ont rapport à la Conſtitution du Gouvernement d'Angleterre, ſpécialement de l'Election des Membres du Parlement. 274
LETTRE LXXXV. *A M. le Marquis* DE LOMELLINI. *Déclaration de Guerre contre l'Eſpagne par oppoſition au Miniſtere. De l'attention qu'a l'Angleterre à profiter de ſes avantages, des principales ſources de ſes richeſſes. Hiſtoire de ſon Commerce & de celui de France. De la décadence du commerce dans les Républiques d'Italie. Du commerce floriſſant de la Hollande; du gout qu'ont les Anglois pour les modes de France. De la maniere de connoître la Balance du commerce. Avantages des colonies Angloiſes.* 290
LETTRE LXXXVI. *A Monſieur* DE MONTCRIF, *de l'Académie Françoiſe. Sur l'Art & les moyens de plaire. Différence des ſentimens & des uſages des François & des Anglois, à cet égard.* 311
LETTRE LXXXVII. *A Monſieur l'Abbé* HUBERT. *Sur ce qu'en Angleterre on s'adonne trop à la Politique. Sur la véritable liberté & quelques*

autres points touchant la constitution du Gouvernement Anglois. 322
LETTRE LXXXVIII. *A Monsieur* DE CREBILLON *fils, Sur les eaux de Bath, la Compagnie qu'on y trouve & la maniere d'y vivre.* 331
LETTRE LXXXIX. *A Monsieur H*** Conversation avec un Pair d'Angleterre. Que dans les debats du Parlement on songe souvent plus à faire du bruit qu'à servir la Patrie.* 339
LETTRE XC. *A Monsieur l'Abbé* D'OLIVET. *Révolutions dans l'Empire des Lettres. Caractere de Rousseau. Décadence des Auteurs François. Dispute sur les Anciens & les Modernes. Le bel esprit trop estimé, le bon sens trop négligé. Jugement sur plusieurs Auteurs, &c.* 344
LETTRE XCI. *A Monsieur le Président de* MONTESQUIEU *sur la vraie liberté. En quoi elle consiste, & ce qui constitue le vrai bonheur d'une nation. Que les peuples sont plus heureux dans une grande Monarchie que dans un petit Etat. Que le Despotisme Tirannique des Princes de l'Orient n'est pas à craindre en Europe.* 368
LETTLE XCII. *A Monsieur de* BUFFON

ſur l'inconſtance des François & le changement que peu d'années apportent dans les mœurs mêmes. Sur les petits Maîtres, les petites Maîtreſſes; comparaiſon des femmes ſçavantes d'aujourd'hui à celles du tems de Moliere, &c. La ſupériorité que les Anglois & les François s'attribuent reciproquement, les uns ſur les autres, laiſſée à la déciſion des gens raiſonnables de l'une & l'autre Nation. 385

Fin de la Table du troiſiéme Volume.